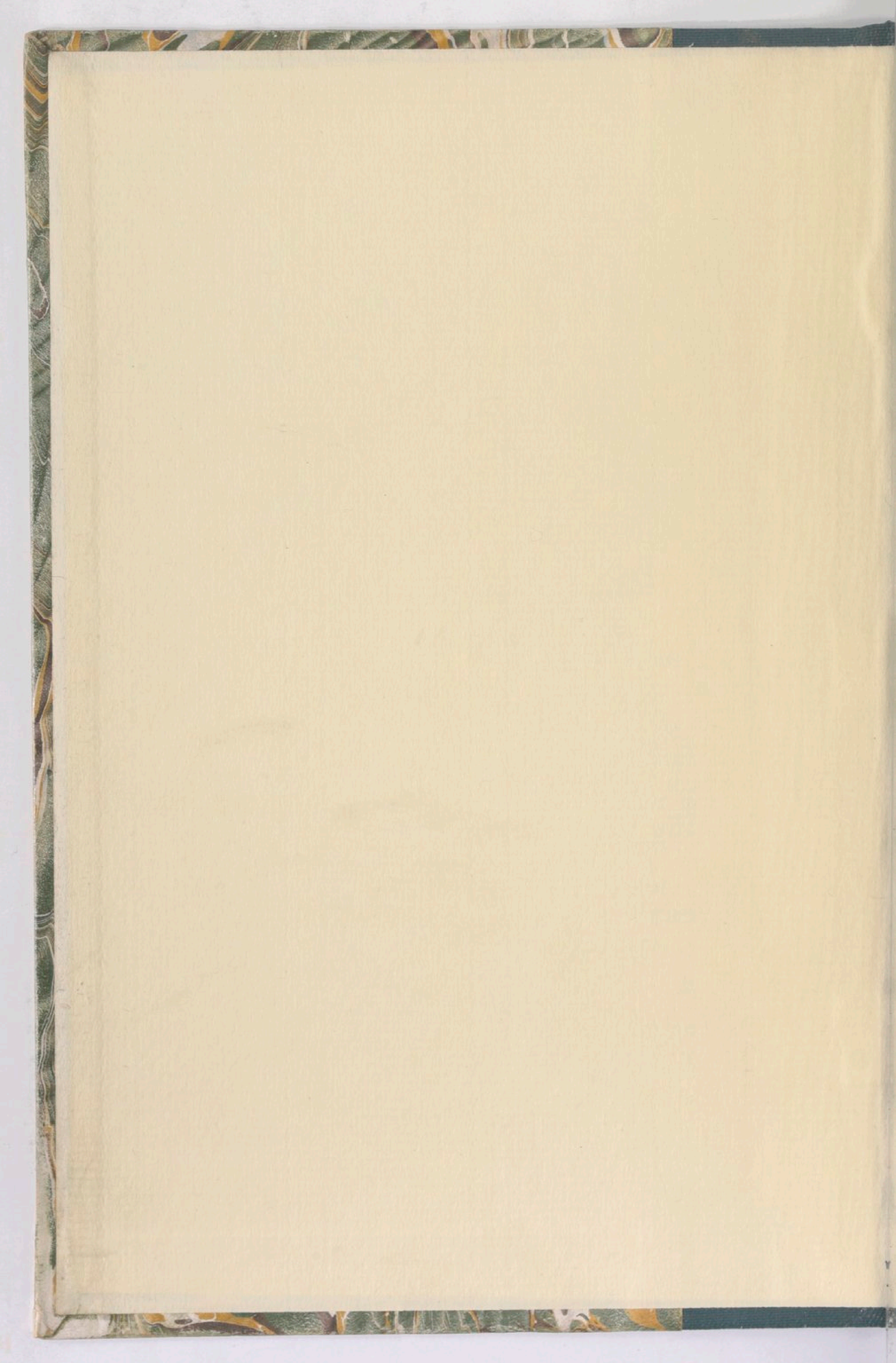
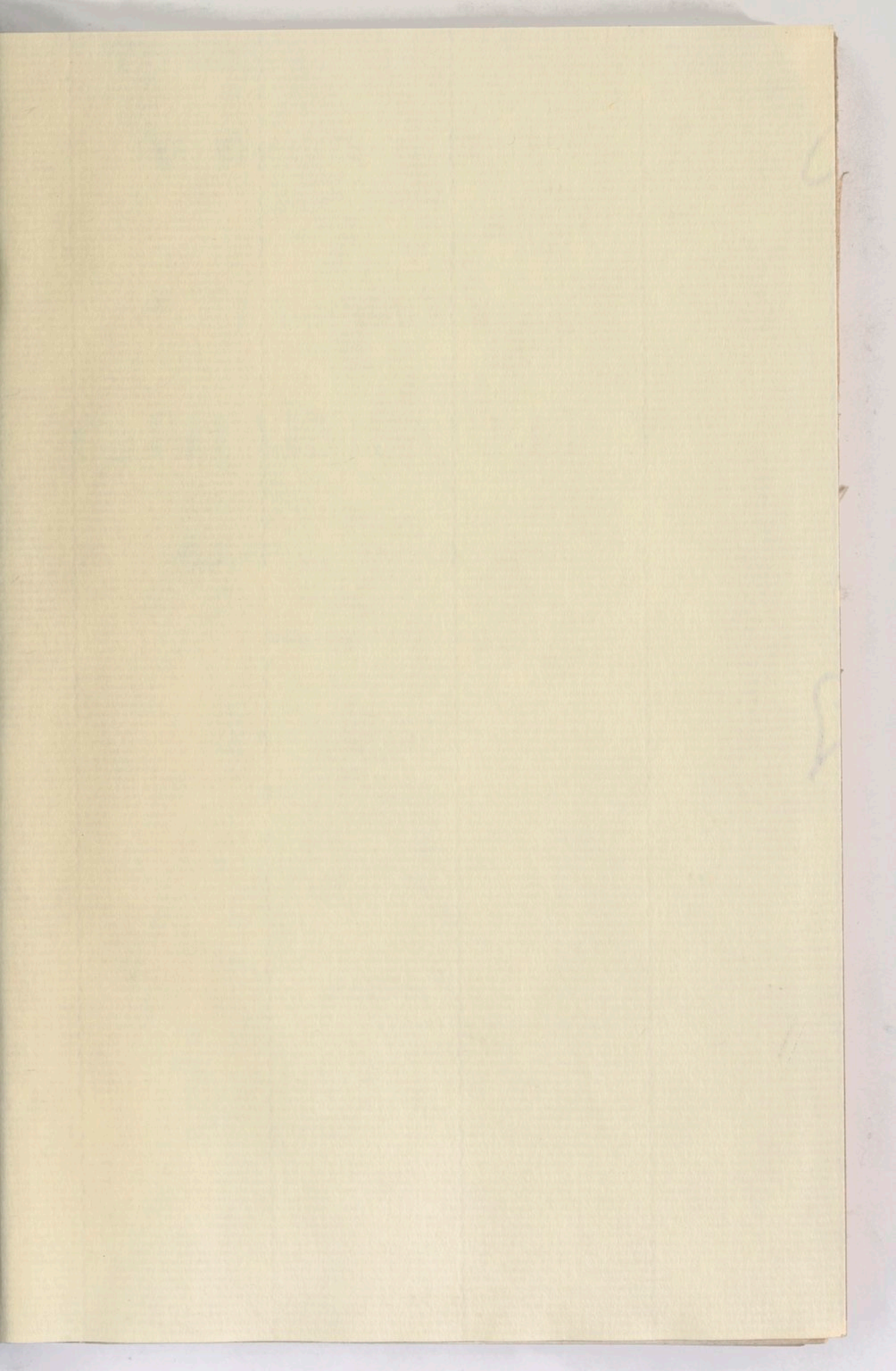


Les ménages militaires,...









LES MÉNAGES MILITAIRES

(Première Série)

LA FEMME

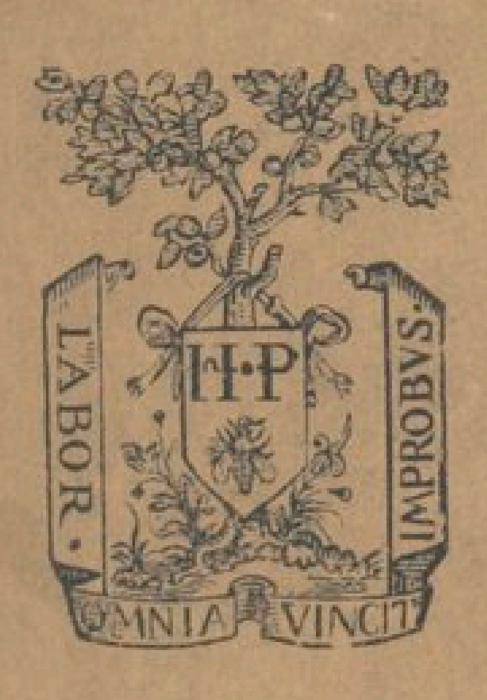
DU

CAPITAINE AUBÉPIN

PAR

CLAIRE DE CHANDENEUX

Deuxième Édition



PARIS

E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 10

1876

LES

MÉNAGES MILITAIRES

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en octobre 1875.

PARIS, TYPOGRAPHIE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

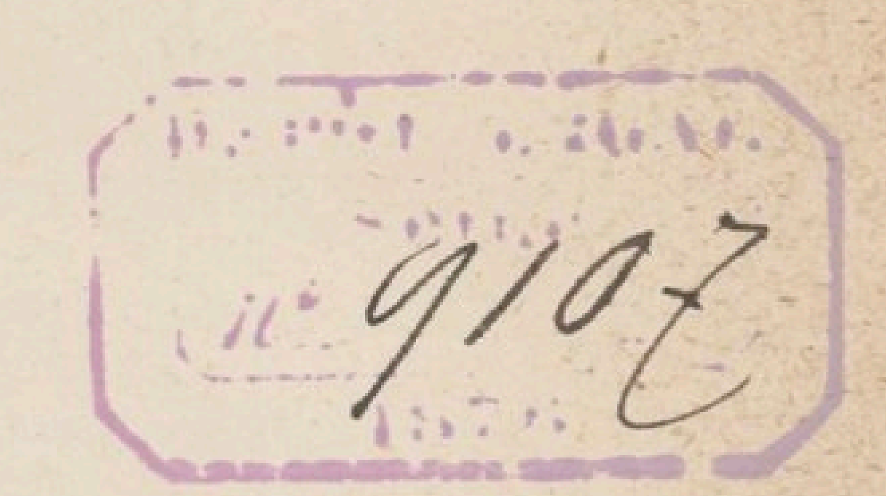
LES MÉNAGES MILITAIRES
(Première Série)

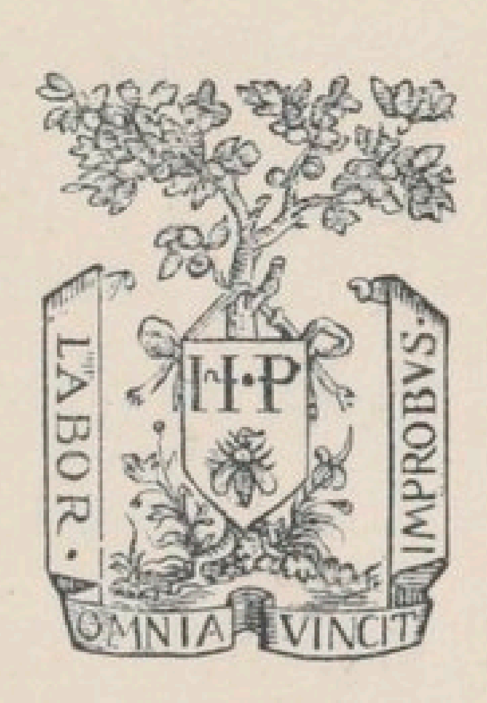
LA FEMME
DU CAPITAINE AUBÉPIN

PAR

Claire DE CHANDENEUX

Deuxième Édition

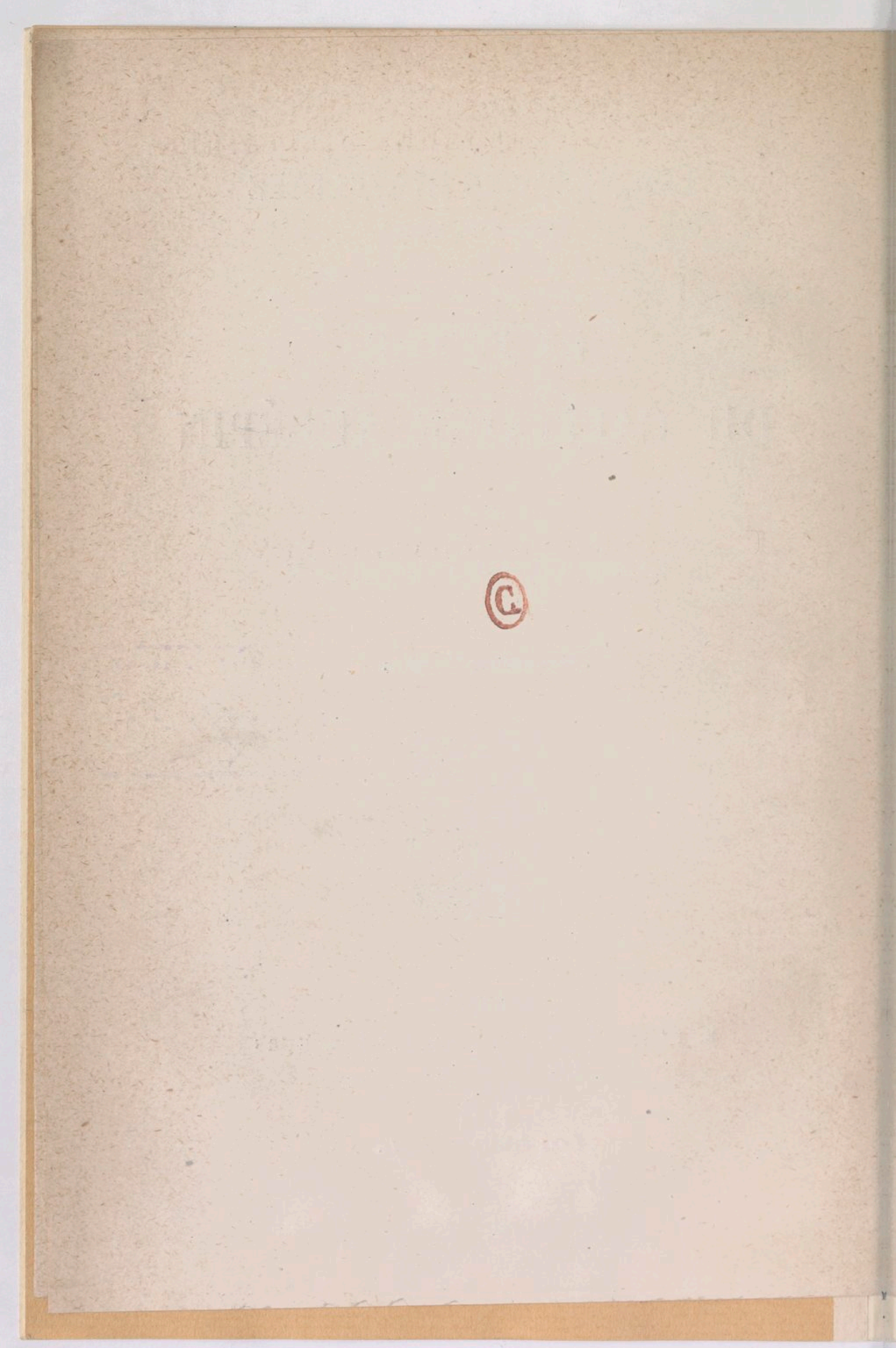




PARIS
E. PLON et Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

—

1876



LES

MÉNAGES MILITAIRES

LA FEMME

DU CAPITAINE AUBÉPIN

I

En 1862, les environs du camp de Châlons n'étaient pas encore aménagés de façon à offrir un abri confortable aux femmes d'officiers que le dévouement conjugal, pour beaucoup d'entre elles, et la curiosité pour beaucoup d'autres, amenaient dans ces parages crayeux.

La spéculation n'avait pas songé à leur préparer des logements, et moins encore à leur créer les villas qu'elle a improvisées depuis lors.

Il fallait chercher un asile à peu près décent dans les fermes des paysans ou dans les rares maisons de campagne disséminées au milieu de la plaine champenoise

Il fallait s'y établir tant bien que mal, sans aises, sans luxe, souvent même sans le nécessaire.

Il fallait surtout faire abnégation absolue de soi-même pour accepter philosophiquement ces installations sommaires et ce dénûment relatif.

Le *Grand-Mourmelon* offrait bien quelques ressources, et encore !...

Du reste, comme il se produit toujours en pareil cas, avant l'arrivée des dames des divers régiments, on avait vu s'abattre sur le village un essaim de ces folles et accapareuses personnes qui, n'ayant droit à rien, s'emparent naturellement de tout.

Avec la galanterie qui sied si bien à l'uniforme, les officiers garçons mirent au service des nouvelles venues toute leur bonne volonté, toutes leurs démarches et jusqu'à leurs ordonnances, pour les aider dans cet établissement de hasard.

Quitte à prendre ensuite une mine contrite quand les maris, leurs camarades, déplorèrent devant eux la difficulté qu'ils éprouvaient à caser leurs infortunées moitiés et leurs pauvres petits enfants.

Les villages du *Petit-Mourmelon,* de *Livry*, de

Louvercy reçurent en masse la visite des maris désolés.

Ce fut dans ces chaumières assez proprettes, mais effroyablement incommodes, qu'ils tentèrent des miracles pour contenter leurs compagnes.

Jugez donc :

Tel mari, qui louait assez cher deux misérables chambrettes nues, avait en poche le programme détaillé de ce qu'exigeait sa femme : « un salon assez grand pour y offrir le thé aux officiers de son bataillon, une chambre où le berceau de l'enfant fût bien à l'aise, une salle à manger petite, car elle renonçait à donner à dîner au camp, plus un coin pour la bonne. »

Tel autre, en face du carré de choux, émaillé de mauves sauvages, qui s'ouvrait devant les fenêtres, pensait douloureusement à l'ambition de sa jeune femme, — une nouvelle mariée lettrée et sentimentale, — qui lui avait demandé, avant toute chose, un beau jardin ombreux pour y rêver, le soir, en parlant aux étoiles.

Un troisième se voyait contraint d'entasser ses quatre enfants dans une chambre étroite.

Et certain vieux capitaine, haut de buste et

large d'épaules, découvrait avec stupeur qu'il n'entrerait jamais chez sa femme sans se tourner de trois quarts et labourer de son dos le chambranle grossier des portes.

Un matin de mai trois maris quêteurs entrèrent au Petit-Mourmelon, marchant de front, se surveillant mutuellement pour ne laisser aucun d'entre eux, en cas d'heureuse découverte, prendre l'avance sur les autres.

Ils descendaient lentement l'unique rue, qui est la grande route, en jetant des regards lamentables aux écriteaux primitifs qui pendaient aux volets clos.

Certaines vitres crasseuses étaient également garnies d'un carré de papier où l'écrivain public avait calligraphié : *Ici on loue des logements*.

Ils s'arrêtaient en corps, s'informaient, — ce n'était qu'une unique chambre, — et poursuivaient leur chemin, la tête de plus en plus basse.

Un jeune lieutenant, de mine intelligente et de tournure distinguée, parut prendre le premier son parti de l'inutilité de leurs recherches.

— Après tout, s'écria-t-il tout à coup, nous en serons quittes pour abdiquer nos pouvoirs aux

mains de ces dames. Nous n'avons pas la baguette de Moïse pour faire sourdre du sol une belle maison confortable. N'en déplaise à madame de Lestenac, cet objet désiré est absolument inconnu ici.

Un chirurgien-major qui faisait partie du petit groupe ne sembla pas accepter aussi bravement leur déconvenue.

— Vous en parlez bien à votre aise, mon cher Lestenac, dit-il avec un soupir; on voit bien que vous n'avez pas reçu des recommandations pressantes.

— Mais si, mais si!... ma femme a trouvé charmant de passer une saison au camp et tient positivement à satisfaire sa fantaisie.

— Moi, je connais madame Lémincé, elle ne croira pas à cette impossibilité... elle imaginera je ne sais quelle mauvaise volonté de ma part... Elle m'écrira vertement. Ah!... Aurélie est une femme qui a tant de caractère!

M. de Lestenac eut un sourire discret qui prouvait surabondamment sur quelles bases incontestables la réputation de madame Aurélie Lémincé comme femme énergique était établie au régiment.

Le troisième interlocuteur, qui portait une tête brune et caractérisée sur des épaulettes de capitaine, fit un geste légèrement dédaigneux.

— Je vous trouve bien bons de vous inquiéter ainsi, dit-il ; puisque nous ne trouvons rien, ces dames viendront, verront et se résigneront.

— Comment ! se récria le docteur, vous voulez faire venir madame Aubépin, sans savoir...

— Madame Aubépin sera ici ce soir même.

— Sans logement ?

— Elle m'aidera à en découvrir un.

— Mais comment voulez-vous qu'une femme...

— Une femme de militaire doit être au-dessus de toutes ces misères-là, dit sèchement le capitaine Aubépin.

A ce moment, et malgré la jalouse surveillance de ses camarades, M. de Lestenac, doué d'une vue excellente et de jambes de cerf, se jeta brusquement dans un petit chemin mal entretenu qui conduisait à un moulin.

Au bord du chemin, à gauche, se dressait une maisonnette blanche avec un écriteau.

— Je suis un maladroit, grommela le capitaine.

Le chirurgien-major serra les poings avec dépit.

— Euréka ! cria la voix joyeuse du lieutenant de Lestenac.

Ses compagnons enfilèrent le petit chemin et lurent distinctement sur l'écriteau ce bienheureux renseignement : *Appartements à louer.*

— Ce Lestenac a une chance ! soupira M. Lémincé.

— Permettez, major, observa le capitaine Aubépin, il y a un *s* à appartements.

Ce disant, en homme prudent, il allongea le pas et rejoignit M. de Lestenac sur le seuil de la maisonnette.

— Hé !... quelqu'un ! cria celui-ci.

Une bonne femme, encore jeune et avenante, accourut les mains pleines de savon, un enfant pendu à sa jupe, un autre pleurant derrière elle.

— Pouvons-nous voir les logements à louer ? demanda le capitaine, prompt à dominer la situation.

— Certainement, mes bons messieurs, et même qu'ils ne sont finis que de ce matin, et que c'est mon mari qui a tout fait, et qu'il vient seulement de mettre l'écriteau.

On grimpait déjà un petit escalier tournant, juste assez large pour laisser passer une personne mince.

On trouva un palier, et sur ce palier cinq portes, que les trois officiers parurent disposés à emporter d'assaut.

Celle de gauche donnait accès dans deux petites pièces propres et gaies, éclairées largement sur la route.

— Je les prends, dit vivement M. de Lestenac.

Celle de droite ouvrait sur une grande chambre située au nord, mais d'où la vue s'étendait sur des champs verts et de petits bouquets de bois.

Un corridor la séparait d'une autre pièce moins vaste et d'un cabinet de débarras complétement obscur.

— Voici mon logement, déclara le capitaine Aubépin.

Le chirurgien-major, très-inquiet, ouvrit la cinquième porte et ne vit qu'une chambrette étroite, sans air, complétement insuffisante.

— Ah! mon Dieu! que va dire Aurélie? s'écria-t-il d'un ton si piteux que la bonne femme émue s'empressa de le consoler.

— Monsieur, dit-elle, il y a là-bas deux chambres, que Nicolle, notre homme, pensait garder pour faire un bel atelier, car il est charron de son état, mais je pense, moi, qu'elles feront joliment votre affaire et je vas vous les louer.

Plein d'espoir, le docteur dégringola l'escalier, se précipita dans l'atelier carrelé, vide, froid..., et l'on entendit bientôt sa voix triomphante :

— Messieurs, madame Léminté est logée.

Une petite question d'intérêt promptement résolue, entre la mère Nicolle et les trois officiers, termina cette importante conférence dont ils sortirent justement fiers.

Ils allèrent dîner au mess du régiment, le 204e de ligne, arrivé l'avant-veille d'Orléans, et rentrèrent ensuite chacun dans leur tente pour y procéder à une correspondance, qui, si nous lisons par-dessus leur épaule, nous donnera quelque idée des caractères et des goûts de nos personnages.

« Ma chère Louise, écrivait le lieutenant de Lestenac, imaginez-vous que loger votre charmante petite personne au camp de Châlons est un tour de force que j'ai le mérite d'avoir accompli non sans peine!...

« Vous aurez deux chambres, ma mignonne, deux chambres pour étaler vos jolis colifichets... Comment allez-vous faire? l'une sans cheminée, l'autre sans tapisserie.

« Votre horizon sera un petit chemin pierreux, fréquenté par les soldats, et vos voisines seront madame Aurélie Lémincé, l'énergique épouse du docteur, et madame Berthe Aubépin... vous savez, la jolie, la triste, la mystérieuse madame Aubépin.

« Tout cela pour quatre grands mois!... Je ne veux rien vous dissimuler, même si cette peinture réaliste devait nuire à mes espérances.

« Voyez, chère amie, si la perspective de cette installation, on ne peut plus rustique, ne révolte pas trop vos délicats instincts de Parisienne, et répondez bien vite à votre très-empressé et très-malheureux

« FLAVIEN. »

— Hum! murmura M. de Lestenac en cachetant soigneusement à ses armes cette missive encourageante, si Louise a ses vapeurs en recevant le tableau du confort qui l'attend, sa décision est claire : elle ne viendra pas.

Il alluma un cigare, et, fredonnant un air du *Barbier*, il retourna au mess du 204e qui brillait dans l'obscurité du camp.

De son côté, le docteur Léminçé, penché sur son buvard de campagne, griffonnait avec ardeur :

« Tu seras satisfaite, ma bonne Aurélie, j'ai découvert un petit nid qui n'est certainement pas celui que j'avais rêvé pour toi, mais qui réunit les meilleures conditions possibles dans ce pays arriéré.

« Dans une maison neuve, au rez-de-chaussée, — c'est moins fatigant, — tu vas occuper un petit salon-salle à manger.

« Je vais y faire placer des meubles ; ce ne sera pas élégant, à mon extrême regret : tu l'embelliras.

« La chambre à coucher sera vraiment bien, j'y tiens beaucoup ; devant les yeux une cour, un champ de blé, quelque chose d'agreste et de frais que tu aimeras.

« Du reste, si quelque chose te déplaît, nous le changerons. Si, par hasard même, la maison ne te convenait pas, nous en chercherons une qui rentre mieux dans tes goûts.

« Les autres appartements sont retenus pour madame Aubépin, dont le voisinage te sera agréable, et pour madame de Lestenac, la jeune mariée parisienne.

« Tu ne t'ennuieras donc pas, tu ne resteras pas seule. Et puis j'obtiendrai de n'avoir pas de tente, ou du moins de ne pas y habiter, et je demeurerai près de toi.

« Mille tendresses, et viens vite, ma chère Aurélie.

« A. L. »

— Ah ! fit le docteur en repoussant sa plume avec un soupir involontaire, elle viendra certaine ment.

Le capitaine Aubépin, lui, n'avait écrit qu'une note, celle des meubles qu'il louait à un entrepreneur de Châlons : un lit, un fauteuil, quelques chaises, une toilette, une table.

l regarda sa montre, mit son caban, et, courant à travers champs, il arpenta le terrain d'un pas élastique jusqu'à la gare du Petit-Mourmelon, où le train de Châlons arrivait au moment même.

Il attendit la sortie des voyageurs en regardant impatiemment ceux qui paraissaient aux portes.

Une femme s'avançait hésitante, indécise, serrant contre elle deux petits enfants de trois à quatre ans.

Il alla vers elle aussitôt, en disant de ce ton sec, qui semblait en si parfait accord avec sa physionomie sévère :

— Bonjour, Berthe. Les enfants ont-ils fait un bon voyage ?

La jeune femme poussa les enfants vers leur père, et, sans répondre, releva son voile.

Elle avait vingt-cinq ans environ, une tête fine, expressive et pâle ; rien de correct, mais rien de banal dans les traits ; des yeux très-grands, dont les cils allongés semblaient s'ouvrir sur du velours brun ; des joues assez pleines pour laisser à deux adorables fossettes le loisir de s'y creuser un nid ; une bouche sérieuse, plus sérieuse certes que celle des femmes de cet âge ; et c'était à cette bouche, dont les coins découragés disaient une amertume contenue, que la physionomie tout entière empruntait un caractère vaguement douloureux.

Les enfants, une fillette délicate et un bébé joufflu, sautèrent au cou du capitaine, qui leur rendit leurs caresses avec une sorte de passion; puis revenant à sa femme et lui offrant le bras :

— As-tu terminé tes emballages en temps utile?

— Tout a été prêt.

— Tu m'apportes mes cannes à pêche?

— Certainement.

— Tous les comptes sont réglés à Orléans?

— Tous.

— C'est bien.

— Où allons-nous, Auguste?

— A l'hôtel des Trois-Pignons, au Grand-Mourmelon. Demain, je vous installerai dans le logement que j'ai retenu.

— Êtes-vous content?

— Hum!... Tu n'y seras pas très-bien, mais les enfants auront de l'air et de l'espace.

— C'est tout ce qu'il faut, dit-elle simplement.

Il était tard, la nuit était noire; les enfants se serraient peureusement contre eux, tandis qu'ils franchissaient en silence la distance, assez considérable, qui sépare les deux Mourmelon.

Ils ne s'étaient point vus depuis quinze jours,

et pourtant pas une question affectueuse ne vint aux lèvres de la femme, pas un mot tendre à celles du mari.

Une fois seulement, madame Aubépin, passant distraitement sa main sur la tête bouclée du petit garçon, dit avec effusion :

— Il vous a bien souvent demandé.

Le père eut un sourire satisfait.

Et la mère, retombant dans sa réserve, laissa ses grands yeux mélancoliques errer sur le paysage sombre que des silhouettes de tentes découpaient bizarrement çà et là.

II

Le camp de Châlons, depuis qu'un décret du 14 novembre 1856 l'a transformé, de camp provisoire établi à titre d'essai, en camp permanent d'instruction militaire, est connu non-seulement de nos régiments, qui y passent à tour de rôle une saison laborieusement employée, mais encore d'un grand nombre d'étrangers de distinction, qui viennent assister à ses grandes manœuvres annuelles.

Une foule de touristes le prenaient également

pour but de leurs pérégrinations, à l'époque du séjour de l'Empereur.

Pour ceux qui n'ont jamais eu la curiosité ou la possibilité de le visiter, nous dirons que le camp est un terrain de 12,000 hectares, à quatre lieues de Châlons, avec lequel il communique rapidement par un petit chemin de fer qui fut étudié, jugé nécessaire et exécuté en soixante-dix jours.

Le terrain est couvert d'un gazon rare, avec de larges plaques blanches dont les yeux des soldats gardent parfois l'ophthalmique souvenir.

Quelques maigres massifs, semés çà et là, y forment de petites oasis fort appréciées du troupier au repos.

Il est entouré, ou arrosé de trois rivières : la Suippe, la Vesle, le Chenu; foré d'un grand nombre de puits; élevé de 140 mètres au-dessus du niveau de la mer; salubre, sec, exposé aux vents contraires qui en éloignent toute émanation dangereuse.

On y a très-froid en hiver : les épaisses capotes et les lourds sabots y florissent.

On y a très-chaud en été · mais en 1862, les

fraîches eaux, la liberté relative, l'exemple, la crânerie française et la présence du souverain qui couronnait les manœuvres, soutenaient le soldat et lui faisaient gaîment supporter une saison de fatigues qui tend de plus en plus à faire partie des habitudes militaires.

Le camp proprement dit est une sorte de ville longue, symétrique, coupée de grandes rues perpendiculaires de vingt pas de largeur.

Trois divisions l'habitaient annuellement : la première et la troisième sous la tente, la deuxième dans des *baraques*, c'est-à-dire dans une série de maisonnettes régulières et suffisamment commodes.

Les tentes des soldats s'étendaient en première ligne, parallèles au front de bandière.

Puis, toujours en reculant, venaient les campements des sous-officiers, des officiers subalternes, des officiers supérieurs et enfin des généraux, qui occupent, en arrière, le centre de leurs divisions respectives.

La deuxième division, *baraquée*, offrant au soldat une installation toute faite et invariable, ne

sollicitait en rien le goût d'ornementation qu'il porte partout où il s'arrête.

Aussi l'aspect en était-il monotone.

L'originalité s'était réfugiée dans la première division, et la coquetterie dans la troisième.

En effet, cette heureuse troisième division, située à l'extrême gauche du camp, au milieu de pins sylvestres et dans le voisinage de petits bois qu'on trouve touffus là-bas, pouvait tout à son aise y développer son penchant pour l'arrangement et les ombrages.

On n'y voyait, en effet, que jardinets, parterres, tentes des chefs abritées avec adresse, et naïfs essais d'horticulture qui n'ont jamais le temps d'aboutir.

La première division cultivait les arts, ébauchait des sculptures, élevait à l'entrée de ses rues des *Forts* de terre glaise, des *France* et des *Victoire* en craie, des bustes de l'Empereur plus sincères que réussis, des *Prince Impérial équestre* ou *pédestre*.

Nous y vîmes même un jour un buste de l'Impératrice, traité avec une hardiesse de conception et une richesse de formes qui défient toute description.

Au milieu de ces esquisses et de ces essais, il se trouvait parfois de jolies statuettes, de belles pen sées bien rendues, et tel de ces artistes improvisés a prouvé qu'il avait dans sa giberne un ciseau de sculpteur.

C'est à cette première division, qui s'appuyait sur un moulin à vent, à peu de distance du Petit-Mourmelon, qu'appartenaient les nouveaux locataires du charron Nicolle.

Tous trois n'avaient pas obtenu l'autorisation de déserter la tente ou ne l'avaient pas même demandée.

Le capitaine Aubépin occupait bel et bien la sienne.

Le lieutenant de Lestenac devait à une indisposition du capitaine de sa compagnie la libre disposition d'une tente pour lui tout seul; ce que ses bons camarades, obligés de partager la leur avec leur sous-lieutenant, lui enviaient grandement.

Le chirurgien-major du 204e, par tolérance spéciale, — qu'il avait enlevée d'assaut pour complaire à madame Aurélie Lémincé, — pouvait venir prendre gîte auprès de sa femme.

Ces dames laissèrent tout juste à leurs maris le

temps de faire apporter quelques meubles à la maison Nicolle, où le ménage Aubépin était installé déjà, et débarquèrent simultanément un beau jour à la gare du Petit-Mourmelon.

Elles avaient voyagé ensemble depuis Châlons et ne se déplaisaient pas trop encore en arrivant.

Ce fut également ensemble qu'elles se dirigèrent, aux bras de MM. Lémincé et de Lestenac, vers l'Éden invraisemblable qui leur avait été préparé.

Madame de Lestenac trottinait légèrement, regardant çà et là d'un petit air ébahi qui lui allait à merveille.

Parisienne, dix-neuf ans, minois spirituel, petits yeux pétillants, bouche rieuse, grandes boucles blondes, costume coquet : elle était ravissante.

— C'est très-drôle cette campagne blanche, disait-elle; cela me rappelle un décor des Variétés, très-réussi, dans je ne sais plus quel vaudeville... Vous souvenez-vous, Flavien?... Ah! mais non, c'était avant que vous me fissiez la cour.

— Alors cela date d'une époque où j'étais un grand maladroit.

— Allons-nous bien loin ainsi?

— Non, ma chère, nous y voilà.

— Où donc?

— Cette maison... là... à gauche.

— Comment!... là?

— Oui.

— Cette masure?

— Mais, ma chère Louise, pour le pays, c'est un trésor de propreté et de confortable.

— Il est superbe, votre trésor!

— Je suis désolé, ma pauvre enfant... si vous saviez...

— Essayons d'y pénétrer.

— Un peu de courage, ma petite Parisienne. L'escalier est étroit.

— Guidez-moi, mon cher ami.

M. de Lestenac s'élança dans l'escalier, tandis que sa femme faisait les plus jolies mines en franchissant le perron.

— Y êtes-vous, Louise?

— Je vous suis.

— Prenez garde au premier tournant.

— Merci. Anna, relevez ma robe, je vous prie.

M. de Lestenac écouta, stupéfait.

— Anna? répéta-t-il, qui donc Anna?

— Eh! ma femme de chambre.

— Votre femme de...

— Sans doute... une perle.

— Elle est là ?

— Où donc voulez-vous qu'elle soit? Fallait-il vous télégraphier une demande d'autorisation, cher ami?

M. de Lestenac s'arrêta court et regarda en arrière.

Dans la pénombre de l'escalier, suivant sa femme, il distingua un chapeau bleu impérial qui montait gravement sur une tête d'anglaise rousse et pincée.

— Mais, malheureuse enfant! s'écria-t-il, vous n'avez donc pas lu ma lettre?

— Quelle lettre?

— Celle où je vous disais que vous aviez deux chambres... deux chambres...

— Si fait, j'ai très-bien compris : deux chambres à coucher.

— Non pas. Deux chambres en tout... deux chambres pour tout appartement.

— Vous plaisantez, Flavien?

— Hélas!

— Vite, que je voie cet ermitage.

— Je vous assure, Louise...

— Laissez-moi passer, je vous prie... deux chambres!...

Madame de Lestenac se fit toute petite, glissa entre le mur et son mari, sauta sur le palier et s'arréta interdite.

La porte de la première pièce était ouverte, et celle du fond, ouverte également, laissait entrevoir sa sœur jumelle.

Les murailles étaient couvertes d'un grossier papier gris à fleurs roses et bleues, le plafond absent était suppléé par un papier blanc tendu dans toute sa longueur, et que le courant d'air agitait avec un bruit bizarre.

Un étroit canapé de perse, un fauteuil Voltaire épuisé, trois chaises et une petite table de travail meublaient ce simulacre de salon.

Les rideaux du lit, en damas de coton marron et blanc, apparaissaient dans le lointain comme fond de tableau.

Madame de Lestenac inspecta tout cela d'un coup d'œil, et partit d'un joyeux éclat de rire, en frappant ses petites mains l'une contre l'autre avec un entrain qui décontenança complétement son mari.

— Une chaumière ! s'écria-t-elle... c'est donc ça, une chaumière ? Oh ! comme c'est laid ! mais c'est nature, n'est-ce pas ?

— Ma chère enfant...

— Moins le voltaire, cependant... le voltaire a un air pédantesque.

— J'espère, Louise, que vous comprendrez...

— Si je comprends ! — et elle riait toujours ! — je comprends que ni ma mère, ni ma sœur, ni mes cousins, ni personne de ma société, n'imaginerait jamais quelle cellule vous m'avez choisie... pour me faire expier mes fautes, sans doute.

M. de Lestenac, déconcerté tout à fait par ce persiflage, lui prit doucement les mains comme pour l'inviter à raisonner un peu.

Elle cessa de rire, et, se croisant les bras bien en face de son mari :

— Voyons, voyons, mon bon Flavien, dit-elle, avez-vous sérieusement l'intention de m'interner dans ce diminutif de prison ?

S'il eût été seul, Flavien aurait volontiers répondu par une caresse à cette impertinente interrogation.

Et qui sait si cette réponse n'aurait pas mieux

convaincu la jeune femme que les meilleurs arguments?

Malheureusement, le chapeau bleu-impérial dressait sa silhouette gênante derrière les épaules de madame de Lestenac.

Il répondit d'un ton piqué :

— Vous êtes parfaitement libre, ma chère amie, d'accepter ou de rejeter ce que vous regardez comme une geôle ; il me restera le regret d'avoir compté sur votre raison un peu plus qu'il n'était juste de le faire.

Louise, à son tour, fit un mouvement comme pour sauter au cou de son mari ; mais une oscillation du chapeau bleu-impérial, qui s'agitait sur la tête de la femme de chambre comme une crête colossale, l'arrêta net dans son élan.

— J'admets que je me contente de ma cellule, dit-elle. Qu'avez-vous fait préparer pour loger Anna?

— Rien, fit-il sèchement.

— Rien? Voilà qui est d'un bon mari,galant et attentionné.

— J'espérais, ma chère, vous avoir fait comprendre que le camp n'est pas un lieu de

plaisance où l'on puisse mener la vie de château.

Le chapeau bleu-impérial crut le moment favorable pour entrer en scène.

— Que madame ne s'inquiète pas, dit-elle avec un effroyable accent anglais; je vais ranger les effets de madame, et, si madame le permet, je retournerai à Paris, chez la mère de madame.

— Amen! grommela Flavien.

— Miséricorde! cria Louise, que dites-vous donc là, Anna?... est-ce que je saurais me passer de vos services?...

— Cependant, madame...

— Attendez, nous allons arranger tout cela. Et d'abord, qu'est-ce que toutes ces portes?... des chambres, j'imagine.

Et, sans écouter son mari, qui essayait une explication, madame de Lestenac frappa résolûment à la porte de droite, qui s'ouvrit aussitôt.

Le doux visage de madame Aubépin sourit à la belle indiscrète.

— Bonjour et pardon, madame, dit madame de Lestenac en tendant gracieusement la main à la femme du capitaine; je suis une étourdie, qui

vais à l'aventure, cherchant un coin pour abriter ma pauvre Anna.

Madame Aubépin serra cordialement la petite main.

— Un coin ! répéta-t-elle. Oh ! madame, c'est ici chose précieuse et rare, si rare même, que je crois sage de décourager tout de suite vos velléités de découvertes.

— Ah ! mon Dieu ! si j'avais su !... soupira la jeune femme.

Tout à coup, M. de Lestenac se frappa le front.

— Louise ! j'ai votre affaire ! Comment diable n'y ai-je pas songé plus tôt ?

— Qu'est-ce donc ?

— Une chambre... celle que le docteur Léméincé trouvait trop insuffisante, et qui est là... encore disponible... quelle veine !

Tout joyeux, il mit la main sur la clef, — une énorme clef campagnarde capable d'assommer un bœuf, — qui brillait à la serrure de la cinquième porte.

Mais, comme il allait la faire tourner, une voix fraîche et gaie cria du milieu de l'escalier:

– Pardon..., pardon, mon cher camarade, j'arrive à temps pour défendre énergiquement mon bien.

Tout le monde se retourna.

On vit surgir, des profondeurs de l'escalier, un grand jeune homme blond, dont l'uniforme sombre des chasseurs à pied dessinait la taille robuste et souple.

Il salua avec grâce madame de Lestenac.

— Cette chambre est retenue pour ma mère, dit-il simplement.

Ce fut au tour de M. de Lestenac à s'incliner.

Louise, dépitée, rentra prestement dans son appartement, suivie de Flavien et d'Anna, et referma la porte derrière elle.

— Voilà un monsieur singulièrement gênant, dit-elle avec humeur.

— Ah ! s'il n'y avait que lui de gênant au monde ! soupira le pauvre mari.

Elle ne parut pas entendre.

— Sérieusement, Louise, où la nicherons-nous ? continua-t-il en désignant du coin de l'œil le chapeau bleu-impérial, qui déficelait paisiblement des cartons.

— Ici.

— Ici?

— Sans doute.

Flavien promena autour de lui un regard éloquent.

— Mais...

— Oh! cher ami, fit-elle coquettement avec le plus malicieux des sourires, n'avez-vous pas votre tente?

Flavien se mordit rudement la moustache, et vint tambouriner sur les vitres.

La femme de chambre, rassurée sur son avenir, coupa joyeusement la corde du troisième carton.

L'officier de chasseurs, demeuré seul sur le palier, ouvrit alors délibérément la cinquième porte.

Le jour, qui s'en échappa brusquement, éclaira sa haute stature, sa tête charmante, que mille folles boucles auréolisaient, au grand préjudice de l'ordonnance, et ses longues moustaches blondes, qui voilaient à demi une bouche fine d'un dessin correct.

Derrière lui retentit une plainte étouffée, quel-

que chose d'indistinct et de douloureux comme le gémissement d'une femme.

Il plongea un œil étonné dans la demi-obscurité du palier, et crut voir disparaître une robe brune dans l'entre-bâillement d'une porte qui se fermait.

Il écouta : la plainte ne se renouvela pas.

Il fit quelques pas dans la direction de cette robe disparue, puis s'arrêta devant l'indiscrétion apparente de cette démarche et l'impossibilité d'expliquer clairement ce qu'il avait entendu.

Il pensa bientôt que c'étaient des enfants qui jouaient dans la cour, sourit de sa frayeur, et rentra dans cette chambre qu'il destinait à sa mère.

Et pourtant, il n'avait pas rêvé. Madame Aubépin l'avait vu, et, les deux mains sur les lèvres pour comprimer un second cri d'angoisse, elle venait de glisser, évanouie, derrière sa porte refermée.

III

Le capitaine Aubépin était un homme de quarante ans, rude, loyal, d'une obstination dauphi-

noise greffée, du fait de sa mère, sur un entêtement breton.

Son caractère, tout d'une pièce dans le service, ne s'adoucissait guère dans l'intimité.

Il savait vouloir; il savait encore mieux ordonner.

Excellent soldat, on pouvait dire de lui, avec exactitude, qu'il ne désarmait jamais.

Cela se lisait dans les lignes fermes de son visage et dans l'éclair froid de son regard d'acier.

Dur à lui-même, il l'était également aux autres.

Parlant peu, il possédait le grand art de ne livrer de ses impressions que ce qu'il voulait bien laisser paraître.

On ne se plaignait pas au 204e d'une seule injustice qu'il eût commise, mais les hommes de sa compagnie étaient rarement tentés d'enfreindre le règlement.

Sans vouloir entendre un mot d'explication, il punissait tout d'abord. Si plus tard, quelque renseignement nouveau déchargeait le coupable d'une partie de sa faute, le capitaine souriait gravement dans son épaisse moustache noire.

— Cela rendra ses camaradcs plus prudents, disait-il.

Et sa conscience était parfaitement satisfaite de cette application nouvelle de l'enseignement mutuel dans l'armée.

Ses chefs l'estimaient. Ses collègues étaient faits à ses manières brusques. Le monde aurait trouvé qu'il avait trop négligé de se frotter à sa civilisation raffinée.

Mais le monde avait peu d'occasions de porter un jugement sur son compte, car le capitaine Aubépin ne voulait pas se soumettre à ses exigences et le fuyait systématiquement.

Cet homme entier avait une grande passion, celle de la famille. Il respectait sa vieille mère à l'égal d'une idole; il avait successivement élevé, dirigé, placé dans de bonnes conditions ses trois jeunes frères; il aimait sa femme, il adorait ses enfants.

Les indifférents qui voyaient cela disaient avec conviction : « Comme madame Aubépin est heureuse ! »

Où donc l'avait-il découverte, cette femme jeune et distinguée, qui,depuis cinq ans déjà,usait

sa douceur persistante aux angles aigus de ce caractère de fer?

Ce mariage s'était fait très-vite, à Paris, pendant un congé du capitaine. Il en avait fait part à son régiment, et s'était empressé de le rejoindre à Limoges, où le 204e tenait alors garnison.

Dès le lendemain de son arrivée, avec une rectitude militaire, il avait obligé Berthe à se parer, et l'avait présentée aux dix-neuf ménages du régiment.

Madame Aubépin fut trouvée gracieuse, réservée, mélancolique, et suffisamment jolie pour désoler quatre ou cinq dames mûres, qui avaient des prétentions à la beauté.

Avait-elle de l'esprit? personne ne s'en inquiéta.

Sa dot était-elle brillante? on ne le supposait guère.

Avait-elle une élégance redoutable? nullement... et c'était là l'essentiel.

Madame Aubépin fut donc favorablement accueillie, et la sympathie des femmes d'officiers, ses pareilles, lui fut presque généralement acquise : triomphe rare.

Depuis lors, on la vit d'année en année un peu plus sérieuse, un peu plus pâle, toujours calme, parlant sans ardeur comme sans lassitude, pleine de déférence pour son mari, de cette déférence délicate qui est aussi loin de la servilité que de l'enthousiasme ; enfin, s'occupant de ses enfants avec une tendresse plus effective que démonstrative.

Les enfants, qui n'échappaient jamais à la surveillance de cette jeune femme instruite et bonne, étaient déplorablement élevés.

Ceci était l'œuvre particulière du capitaine Aubépin, dont la faiblesse paternelle dépassait toutes les limites.

Les trois ans de Bébé comprenaient déjà qu'ils pouvaient abuser..., et c'étaient des cris, des colères, des exigences !...

Marie, la fillette pâle et nerveuse, avait quatre ans, une santé délicate et un art merveilleux pour rendre ses caprices muets aussi productifs que les fureurs bruyantes de son frère.

Berthe avait voulu réagir contre ces tendances inexplicables chez un homme absolu ; elle avait été brisée dans la lutte, et, pour ne pas s'en-

tendre donner tort ouvertement devant ses enfants, elle portait en silence la croix de sa maternité.

Le jour où madame de Lestenac prenait possession, bien à contre-cœur, de ce qu'elle appelait sa cellule, le capitaine Aubépin, en descendant du camp au Petit-Mourmelon, fut étonné de ne point voir ses enfants venir joyeusement à sa rencontre comme ils l'avaient fait les jours précédents.

Vaguement inquiet, il hâta le pas, et les aperçut immobiles et tristes sur le petit perron.

— Qu'avez-vous donc ? leur cria-t-il.

— Où est maman ? répondit la petite Marie en se levant.

— Ta mère ! elle n'est donc pas là ?

— Je ne sais pas. Je jouais avec Bébé, j'ai voulu remonter ; la porte est fermée.

— Il fallait appeler.

— J'ai appelé maman, elle ne m'a pas ouvert.

Le capitaine l'écarta doucement, escalada l'escalier, et chercha à ouvrir la porte de son appartement, qui résista tout en s'entre-bâillant. Il n'y avait à l'intérieur ni clef ni verrou. mais

quelque chose comme un meuble qu'on aurait poussé contre elle.

Effrayé, il fit un effort violent, repoussa l'obstacle et jeta un cri : le corps de Berthe barrait la porte.

Elle était étendue, raidie, blanche comme ces touchantes statues du moyen âge couchées sur les tombeaux.

Le capitaine la souleva dans ses bras nerveux, la déposa sur son lit, et descendit comme une flèche chez le chirurgien-major du 204ᵉ, qui présidait en ce moment même à l'aménagement de madame Aurélie Léminc é.

Celle-ci avait trouvé fort ridicules les petites façons de sa voisine de Lestenac, et démontrait à son mari qu'elle, Aurélie, était infiniment supérieure à ces Parisiennes frivoles.

Le capitaine entra sans frapper, renversa un échafaudage de paquets amoncelés, et, courant au docteur, qu'il saisit par le bras :

— Venez vite, major, s'écria-t-il, venez vite, j'ai besoin de vous.

Cette brusque intrusion dans son intérieur parut surprendre le docteur, mais ce fut surtout ma-

dame Aurélie à laquelle un pareil procédé parut intolérable.

— Qu'est-ce donc, monsieur? s'écria-t-elle indignée; le feu est-il à la bicoque où je veux bien venir camper pour être agréable à M. Lémincé?... On le croirait, vraiment, à voir la façon... étonnante dont vous pénétrez ici.

— Pardonnez-moi, madame... je suis horriblement inquiet. Au nom du ciel, docteur, venez avec moi!

— Vous avez un enfant malade? interrogea le docteur en abandonnant la malle qu'il décordait.

— Non, c'est ma femme.

— Ah! c'est Madame....

Et le docteur marcha vivement vers la porte.

Cet empressement déplut à madame Lémincé.

— Qu'a-t-elle?... qu'a-t-elle donc?, . insista-t-elle en les suivant tous les deux.

— Elle est sans connaissance, répondit le capitaine en s'engageant dans l'escalier.

Madame Aurélie s'arrêta et parut réfléchir.

— Un évanouissement! fit-elle du bout des lèvres... Peuh! elle est donc nerveuse, cette petite femme-là?... et il faut que ce soit mon mari

qui l'en retire encore !... Les femmes n'ont plus ni santé ni pudeur. Comme c'est agréable pour moi d'arriver ici, de manquer de tout... et de voir M. Lémincé se prodiguer pour une voisine vaporeuse !

Elle haussa les épaules et rentra chez elle avec humeur.

Pendant quelques minutes, qui lui semblèrent des heures, elle mit en ordre les divers objets épars, tout en tenant une oreille attentive incessamment dressée vers l'étage supérieur, où des allées et venues multipliées se faisaient entendre.

— Ah çà ! murmurait-elle, M. Lémincé va-t-il m'abandonner longtemps ainsi ?... est-il, oui ou non, un médecin militaire ou un médecin de dames ?... Il est inimaginable que, tout médecin de régiment qu'il soit, je ne puisse pas avoir une heure de tranquillité !

Elle arpenta furieusement sa chambre et, prenant une résolution énergique :

— Il faut leur prouver, dès le premier jour, que je vois clair dans tous les manéges, dit-elle en s'élançant dans l'escalier.

Pour avoir de l'air autour de la malade, on

avait laissé les portes grandes ouvertes, et rien n'était facile comme d'arriver à elle.

Madame Lémincé n'y manqua pas et se glissa jusqu'au lit.

Berthe revenait seulement à elle. Le premier regard qu'elle jeta sur son entourage était empreint d'un égarement douloureux.

— Où est-il? prononça-t-elle faiblement en soulevant la tête.

— Je suis là, répondit le capitaine Aubépin en se penchant vers elle.

Mais lorsque leurs yeux se rencontrèrent, elle se rejeta en arrière avec un mouvement répulsif.

Le docteur interrogeait le pouls.

Elle étendit le bras dans la direction du palier sombre, que la porte ouverte laissait apercevoir, et, tandis que le même effarement éclatait sur ses traits décomposés, elle répéta d'une voix troublée :

— Je l'ai vu!.. là... je l'ai vu!

— Qui donc? s'écria le capitaine.

Cette voix la fit tressaillir, elle laissa retomber sa tête, le murmure de ses lèvres s'éteignit.

Madame Lémincé eut un mauvais sourire.

— Elle a beaucoup de fièvre, dit le docteur, il faut envoyer au Grand-Mourmelon chercher le calmant que je vais prescrire.

M. Aubépin ne l'entendit pas. Penché sur la malade, il épiait le sens des sons indistincts qui mouraient sur ses lèvres blanches.

Ce fut madame Aurélie, en épouse attentive, qui arracha un feuillet du cahier de bâtons de la petite Marie, pour permettre au docteur d'écrire sa prescription.

Lambert, l'ordonnance du capitaine qui vaguait dans la cour, reçut l'ordre de la porter, au pas de course, à l'unique pharmacien du village.

Madame Lémincé, s'approchant alors, offrit discrètement ses bons offices comme garde-malade.

Cette proposition, dont le dévouement était peut-être suspect, mais dont la politesse ne pouvait être niée, n'obtint qu'un remercîment banal et un refus positif du capitaine.

Il s'était installé déjà au chevet de Berthe, un peu en infirmier, beaucoup en inquisiteur.

Cette attitude, à laquelle l'instinct féminin de

madame Aurélie ne se trompa pas, la décida à opérer sa retraite en emmenant son mari, ce qu'elle eut quelque peine à obtenir, car le digne homme n'était pas sans crainte sur les accidents cérébraux qui pouvaient se produire chez sa malade, et dont quelques paroles incohérentes semblaient les premiers symptômes.

Le capitaine songeait à ce mouvement de répulsion qu'il avait surpris chez sa femme. C'était le premier. Jamais il n'avait entendu ces lèvres indulgentes blâmer sa despotique tendresse. Jamais il n'avait soupçonné que la vie aisée, régulière et monotone qu'il faisait à la jeune femme ne suffisait pas à son complet bonheur.

Ce sont là des aberrations conjugales beaucoup plus fréquentes qu'on ne le croit.

L'homme, fatigué déjà, se repose, dans la paisible atmosphère de la famille, des stériles agitations de la vie de garçon. Il recueille, sur les lèvres fraîches de la jeune fille dont il fait sa femme, les premières aspirations d'une âme qui s'éveille ; il se grise de ce parfum virginal, et ne le voit pas s'échapper, insaisissable et fantasque, et voler plus loin, plus haut, non point

toujours au pays des rêves insensés, mais à celui des sentiments tendres de la vie.

L'homme est heureux : pourquoi donc la femme ne le serait-elle pas?

C'était pourtant cette douce Berthe, cette femme modeste, distinguée, qui tout à coup semblait frappée d'égarement, perdait la notion des choses réelles, sa réserve habituelle et jusqu'à la raison.

Il y avait là un douloureux sujet de surprise et d'effroi pour le capitaine qui, pour la première fois, éprouvait l'irritation du doute et la torture du soupçon.

Qui donc avait-elle vu? Quelle ombre indistincte avait passé devant ses yeux troublés? Et quelle personne au monde était capable de lui inspirer ce sentiment de terreur et d'émotions à la fois?

Il vint sans bruit sur le palier, cherchant autour de lui ce point mystérieux qu'avait désigné le bras étendu de Berthe.

Il ne vit rien que les cinq portes uniformes et closes.

Ah! si pourtant, sur l'une d'elles, la cinquième,

une carte, qui n'y était pas encore clouée le matin, se détachait toute blanche dans l'ombre.

Il s'approcha avidement. Ses yeux, dont une curiosité passionnée doublait la perspicacité ordinaire, lurent distinctement : *Madame la comtesse de Curnil.*

C'était tout, et ce nom ne lui apprenait rien.

Désappointé, il tourna sur lui-même et revint monter sa garde attentive près du lit où Berthe s'était peu à peu assoupie.

La tête dans les mains, plongé dans un océan de conjectures invraisemblables, il avait oublié l'heure et ne fut tiré de sa longue rêverie que par un coup discret frappé par le docteur.

Lambert arrivait porteur de fioles et de petits paquets.

M. Lémincé s'approcha vivement de la malade et fut tout surpris de rencontrer ses yeux grands ouverts et calmes.

Avec un bon sourire, il lui enserra délicatement le poignet entre ses doigts. Le pouls, encore agité, était incontestablement meilleur.

— Ah ! vous voilà guérie ! dit-il joyeusement.

— J'ai donc été bien malade, que vous me

regardez tous deux d'un air si inquiet? fit-elle en parlant avec effort.

— Oh! malade!... Vous avez eu tout simplement un évanouissement.

— Et le délire, ajouta le capitaine.

— Le délire! répéta-t-elle avec un subit effroi.

Le docteur tourna un œil terrible sur son compagnon.

— Oui, une sorte de cauchemar que la fièvre vous causait, dit-il en s'efforçant de rire. Ces femmes nerveuses!... ne m'en parlez pas.

— Et qu'ai-je donc dit?...

— Vous!... rien. Vous repoussiez des fantômes que vous aviez cru voir.

— Des fantômes! ah! mon Dieu!

— La belle affaire!... J'ai eu des malades, moi, qui, en tombant en faiblesse, croyaient voir l'enfer, le Père éternel et le jugement dernier.

— Tu ne souffres plus? interrogea le capitaine en serrant sa main moite qu'elle ne retira pas.

— J'ai la tête lourde. Demain il n'y paraîtra plus.

— Mes compliments, madame; voilà ce que j'appelle une vaillante malade.

— Vous n'ordonnez rien, docteur?

— Eh! mon cher, le repos sera le meilleur remède, sauf ce léger calmant... là... prenez ça, madame... je décommande mes potions. Il ne faut pas en abuser par la chaleur, car c'est la chaleur, certainement...

— Oui, oui, dit-elle en saisissant avidement le prétexte qui lui était charitablement offert... J'ai eu très-chaud... ma tête a tourné...

— Ce ne sera rien... A revoir, madame...

— Mille remercîments, mon cher docteur, dit le capitaine en l'accompagnant.

— Où sont les enfants? demanda Berthe.

Les enfants! où étaient les enfants? Depuis qu'ils étaient au monde, c'était la première fois que leur père les avait oubliés.

Il se troubla, balbutia et sortit précipitamment à leur recherche. Quand elle fut seule, Berthe serra son front dans ses mains et murmura d'une voix profonde :

— N'ai-je pas été folle un instant?

Il se fit à sa porte un bruit de petits pas, et madame de Lestenac, tenant un enfant de chaque main, s'avança toute souriante.

— Je vous ramène les chers petits, dit-elle.

Berthe lui tendit la main en la remerciant.

— Tout était en révolution ici, les pauvres agneaux pleuraient. Je les ai appelés et consolés. Je ne savais trop comment faire, moi, je n'ai jamais eu d'enfants ; mais Anna leur a donné des chiffons, et nous les avons amusés tant bien que mal.

— Comme vous êtes bonne !

— Eh ! non ! c'est tout simple. Comment vous trouvez-vous ?... Mieux !... Allons, ce n'est qu'un étourdissement. Je m'étonne de n'en avoir pas déjà prix deux ou trois depuis ce matin, tant je vois ici de choses renversantes.

— Tant que cela ?

— Certes.

— Quoi donc ?

— D'abord, se peut-il imaginer quelque chose de plus baroque que le campement que nous acceptons ?

— Vous trouvez ?

— Je trouve que les bohémiens, au bord des routes, sont infiniment plus heureux que nous.

— Oh ! n'est-ce pas aller trop loin ?

— Ils ont l'habitude de manquer de tout, ce qui est déjà un avantage; ensuite, c'est par goût qu'ils prennent une voiture roulante pour demeure; tandis que jamais, au grand jamais, je n'aurais choisi pour gîte la petite cage que M. de Lestenac a pris soin de garnir de bâtons pour m'empêcher de m'en échapper.

— Que dites-vous donc là?

— Et ces bâtons-là, chère madame, sont l'amour-propre et l'entêtement.

— Vous l'avouez.

— Il le faut bien. J'ai déclaré à ma famille vouloir suivre mon mari au camp. On m'a traitée de folle — et, entre nous, on n'avait pas tout à fait tort. — J'ai persisté, me voici.

— Et vous vous repentez déjà?

— Hum!... décemment, je ne peux pas me désister si vite que cela.

Berthe souriait doucement en écoutant ce babillage d'enfant gâté, et sa main pâle caressait les petites têtes qui se pressaient contre son lit.

On entendit un grand bruit dans l'escalier.

— Bon! voilà mes bagages, s'écria Louise de Lestenac; je cours les recevoir pendant que Fla-

vien n'est pas là... Ce seraient encore de beaux cris !

— Il est donc bien terrible, ce jeune mari ?

— Je n'ai fait apporter pourtant que le nécessaire, mais les hommes n'entendent rien de rien à ces exigences. M. Aubépin est-il plus conciliant ?

— M. Aubépin est toujours disposé à me faire plaisir, répondit Berthe faiblement.

— Recevez-en toutes mes félicitations... Au revoir... je me sauve.

C'étaient, en effet, les bagages de madame de Lestenac qui venaient d'arriver, et dont le développement insensé remplissait le palier, l'escalier, la cour.

Et le camion du chemin de fer versait toujours de nouveaux colis sur les degrés de la maison Nicolle.

A l'intérieur, le chapeau bleu-impérial se retrouvait dans son domaine, déployant des prodiges d'activité.

A l'extérieur, un homme était plongé dans une désolation indicible à la vue de cette marée montante.

C'était Flavien de Lestenac.

Il contemplait d'un œil morne cette succession fantastique de malles longues et respectables, de sacs de nuit arrondis, de cartons à chapeaux fragiles.

— Les deux chambres n'y suffiront pas! grommelait-il en cherchrnt vainement à se frayer un passage; et le lit de Louise..., et celui du chapeau bleu-impérial..., je ne trouverai jamais un brin de place... Allons, Louise a raison : j'ai ma tente.

Ce souvenir eut pour résultat de fairc renoncer M. de Lestenac à l'escalade de son appartement.

Il rentra au camp d'assez mauvaïse humeur, et, pour la centième fois depuis six mois qu'il était marié, il se déclara totalement dépourvu de toute vocation conjugale.

IV

Le lendemain, d'assez bonne heure, Flavien de Lestenac réfléchit que l'emménagement devait tirer à sa fin, et qu'il serait convenable d'aller

s'informer de la manière dont sa femme avait mené à terme cette laborieuse besogne.

La matinée était belle, fraîche. Le petit gazon clair-semé du front de bandière caressait le pied paresseux, et comme le jeune officier n'était pas pressé outre mesure, il contourna le campement du bataillon de chasseurs attaché à la 1re division, et s'attarda distraitement le long du sentier qui descend au village.

Il allait, pensant à sa folle jeunesse à laquelle on avait coupé les ailes, et fredonnait le refrain de la vieille chanson :

Que je voudrais encore avoir vingt ans !

Or, le regret était d'autant plus hâtif que le brillant lieutenant n'avait guère dépassé que de cinq ou six ans cette belle *vingtième année*, si poétisée.

Un officier, assis sur le bord d'un talus, le regardait approcher avec une attention persistante.

Chaque pas que faisait l'un de ces deux hommes dans cette direction amenait une expression de contentement plus marquée sur le visage de l'autre.

Quand ils furent très-rapprochés, l'officier — un lieutenant de chasseurs à pied — se leva et sauta au cou de Flavien de Lestenac avec un élan tout spontané.

Celui-ci recula très-étonné.

— Mon cher Lestenac, vous ne me reconnaissez pas, mais moi je n'ai pas oublié la bonne figure de mon copin de Saint-Cyr.

Flavien se remit aussitôt, rappela ses souvenirs, et rendant accolade pour accolade :

— Ah ! mon brave Curnil, s'écria-t-il, il faut s'en prendre à ces longues années de séparation.

— Où donc êtes-vous, Lestenac ?

— Lieutenant au 204ᵉ de ligne. Et vous ?

— Lieutenant au 2ᵉ bataillon de chasseurs.

— Proposé ?

— Avec peu de chances.

— L'avancement ne marche guère mieux au 204ᵉ.

— Tant pis.

— Nous sommes de la première division tous deux, et nous ne le savions pas !

— Nous réparerons le temps perdu.

— Je le crois bien. Dès aujourd'hui je vous présenterai à madame de Lestenac.

— Ah bah ! vous êtes marié?

— On ne peut plus, mon cher.

— Mes compliments alors.

— Peuh !... vous savez, il faut s'entendre

— Comment cela ?

— Si vos félicitations sont en l'honneur de madame de Lestenac, je les accueille avec faveur : c'est une des plus jolies femmes de Paris.

— Bon, je les redouble.

— Si elles vont au contraire à l'adresse du mariage en général, et à mon état de mari en particulier, permettez-moi de faire quelques restrictions.

— Non-seulement je permets, mais j'encourage ; d'autant mieux que, menacé moi-même de complications matrimoniales, je ne suis pas fâché d'avoir l'avis d'un homme compétent.

— On veut vous marier, Curnil?

— Oui... ma mère.

— Y tenez-vous essentiellement?

— Moi !... pas le moins du monde.

— Alors résistez, mon cher, résistez.

— Vous me le conseillez?

— Voyez-vous, il n'est bon de se jeter tête baissée dans l'inconnu que lorsqu'on s'y sent irrésistiblement attiré.

— Je comprends.

— Si vous n'êtes pas attiré, restez au bord.

— Eh! comment le serais-je? je ne connais même pas ma future fiancée.

— Excellente affaire. Vous n'êtes pas amoureux : vous avez les atouts.

— Ainsi, vous, Lestenac, c'est parce que vous étiez amoureux?...

— Oh! moi, je suis encore à me demander comment cela s'est fait.

— Pas possible?

— Parole d'honneur.

— Contez-moi donc ça.

— J'étais en semestre chez ma tante, en pleine Bourgogne. Il y avait au château nombreuse société. Les dames de Blévillard entre autres.

— Vous dites... de Blévillard? répéta M. de Curnil avec intérêt.

— Oui. Une mère admirablement conservée et deux filles adorables. Je fus bientôt au mieux

avec elles. Tous les matins je faisais un tour de forêt à cheval avec l'aînée des deux sœurs, mademoiselle Zoé ; tous les soirs je dansais au piano avec la seconde, mademoiselle Louise.

« Dans les après-midi chaudes, je rencontrais, au milieu d'un petit bois, certain pavillon rustique où j'étais sûr de pouvoir causer... littérature, avec madame de Blévillard, sans être dérangé !

« Bref, ces vacances furent charmantes et passèrent comme passent les beaux jours... trop vite.

— Je le crois fichtre bien !

— J'en vis arriver la fin avec un regret positif.

— Sybarite, allez !

— Ma tante, qui crut remarquer un nuage de tristesse sur nos fronts...

— Sur vos quatre fronts ?

— Dame ! qui sait ?

— Fi, le fat !

— Ma bonne tante voulut au moins en éclaircir deux et me proposa crûment un mariage avec Louise de Blévillard, la seconde et aussi la plus jolie des deux sœurs.

— Là !

— Je me récriai, comme bien vous pensez, objectant ma jeunesse. Ma tante m'objecta mes dettes... Ah! il faut dire que j'en avais déjà pas mal.

— Imprudent!

— Je prétendis alors que ces peccadilles seraient un obstacle. Ma tante riposta que ces choses-là paraissaient, au contraire, aux mères expérimentées, une garantie de bonheur.

« J'osai insinuer... oh! très-légèrement!... que l'expérience même de madame de Blévillard ne laissait pas que de m'inquiéter.

« On me cloua la bouche avec un regard expressif qui me rendit discret à jamais.

« Enfin, que vous dirai-je? mademoiselle Louise, sans doute avisée de ce beau projet, se prit à rougir, le soir en m'apercevant, ce qui la rendit si jolie, mais si jolie!... que je laissai carte blanche à ma tante.

— Naturellement.

— J'eus bien quelques petites misères à supporter : une larme de la sœur aînée, d'énormes soupirs de la mère, le souci d'une corbeille et les ennuis de la cérémonie nuptiale; mais enfin il

arriva un jour où je me réveillai marié... sans rémission.

— Et cette charmante femme a poussé le dévouement jusqu'à vous suivre au camp de Châlons ?

— Mon Dieu ! oui ; elle l'a poussé jusque-là.

— C'est admirable.

— N'est-ce pas ?... c'est même trop admirable ; je ne suis pas à la hauteur de cette abnégation, moi.

— Comment ! vous n'appréciez pas ?...

— Si... si... j'apprécie ; mais je joue de malheur... Figurez-vous que, depuis vingt-quatre heures que ma femme a quitté sa famille pour me rejoindre dans l'exil, je n'ai encore recueilli sur cette jolie bouche que des plaintes ou des reproches.

— Que cela ?

— Oh ! absolument.

— Ingrat que vous êtes ! Tenez, si pour se rapprocher de moi, une femme se condamnait aux privations du camp, je me fondrais en actions de grâces.

— Quel volcan !... oh ! oh ! j'incline à penser,

mon cher Curnil, que vous possédez, plus que vous ne le croyez vous-même, la fatale vocation.

— Je l'ai eue, c'est certain, et avec une force !.. mais aujourd'hui j'ai bien changé.

— Feu sous la cendre : il se réveillera.

— J'en doute. Il est des incendies qui ne laissent rien derrière eux.

M. de Lestenac salua d'un air railleur.

— Ah ! si c'était de l'amour vrai, profond... je me tais... je ne connais pas.

M. de Curnil eut un sourire triste.

— Ce n'était, paraît-il, que l'ombre de l'amour, mais une ombre si belle, si fort semblable à la réalité, que j'ai pu m'enivrer longtemps de mon rêve.

— Ma foi ! mon ami, puisque ce rêve était si bon que cela, vous avez eu grand tort de lui donner congé.

— Ce n'est pas moi. J'ai été réveillé par un coup de massue en plein cœur... cela fait un mal !... Brrr ! Pourquoi donc parlons-nous de ces choses ?

— Parbleu ! je n'en sais trop rien. Venez-vous déjeuner avec moi ?

— Volontiers.

— Ah ! pardon ! j'oubliais... j'ai si peu l'habitude encore... madame de Lestenac n'est pas prévenue... et vous sentez, si matin... une vraie Parisienne...

— Bon, bon, fit M. de Curnil en riant ; je comprends et vous laisse. A bientôt. Où demeurez-vous donc ? ou plutôt où demeure madame de Lestenac ?

— Tenez, à cette maisonnette blanche, là, sur le chemin du moulin.

— Chez Nicolle ?

— Justement.

— J'y ai retenu une chambre pour ma mère, qui a la fantaisie de visiter le camp.

— Ah ! bah !... alors c'est vous qui... hier... au fait, je vous reconnais maintenant.

— Il faisait diablement noir dans votre escalier, et je ne vous ai pas du tout reconnu, mon vieux camarade. C'est à peine si j'ai entrevu la forme élégante d'une jeune femme.

— Madame de Lestenac, en effet.

— Eh bien, nous voici voisins ou à peu près. Ma mère me donnera une semaine dans le courant du mois prochain.

— Alors, à bientôt.

Les deux amis se serrèrent la main et se quittèrent.

M. de Lestenac s'attendait à être accueilli par une petite colère, ou tout ou moins par des reproches sur son peu de galanterie qui laissait refroidir le déjeuner commun.

Il n'en fut rien.

Madame de Lestenac n'avait pas eu le temps de s'apercevoir de son absence.

Absorbée tout entière par un des problèmes les plus ardus qu'il soit donné à une intelligence féminine de résoudre, elle essayait d'entasser, dans un espace trop étroit, assez d'objets pour remplir largement toute la maison Nicolle.

En ce moment, rien n'existait pour elle en dehors de cette inquiétude grandissante.

Le mari?... elle n'y songeait guère; un mari, ça se loge toujours.

Le déjeuner?... hélas! le déjeuner, que la meilleure auberge du village venait de faire apporter, gisait abandonné sur le coin d'une table, dans une promiscuité dangereuse avec une pile de robes d'été équilibrée contre le voltaire.

Le chapeau bleu-impérial lui-même, surmené et découragé, avait renoncé à trouver une combinaison.

L'imprudente Parisienne, debout au milieu de ce pêle-mêle, était bien près de pleurer de vraies larmes sur le désastre immérité de ses fraîches toilettes.

L'entrée du mari passa inaperçue ; son baiser conjugal fut reçu et rendu avec la distraction la moins dissimulée ; son timide désir de procéder au déjeuner fut traité de préoccupation matérielle, et le léger dépit qu'il manifesta détermina une explosion de désespoir qui, depuis le matin, cherchait l'occasion de se faire jour.

Flavien de Lestenac prit silencieusement le parti de se faire une trouée entre trois sacs de voyage et une chapelière ; il saisit une côtelette et se mit à grignoter philosophiquement cette épave gastronomique, la seule qui surnageât au-dessus des sauces figées.

Cette vue porta au comble l'exaspération de la jeune femme, qui se jeta aveuglément sur une pile de lingerie en sanglotant avec l'abondance et la sincérité du plus violent chagrin.

Le chapeau bleu-impérial, retiré au fond de la chambre, manifestait par une mine scandalisée combien la douleur de madame lui paraissait légitime et le procédé de monsieur irrévérencieux.

Ce fut au milieu de cette scène de ménage que le charmant visage de Berthe apparut à la porte entr'ouverte.

Flavien se leva assez décontenancé.

Louise, un peu honteuse, s'essuya les yeux.

— Voyez, madame, dit-elle d'un ton boudeur, quel vilain mari j'ai là ; il ne songe qu'à manger tandis que je me désole.

— Voyez, madame, dit Flavien en riant, quelle cruelle petite femme je possède ; elle n'a pas fait comme moi une manœuvre stratégique au point du jour, et me répond *chiffons* quand je lui parle *appétit*.

— C'est que je suis très-malheureuse ! reprit Louise avec volubilité ; ni place, ni meubles, ni armoires, ni rien ici.

— Madame, dit Berthe, je venais tout exprès vous offrir de partager avec vous un petit cabinet noir que M. Aubépin veut bien me

permettre de consacrer à mes objets de toilette.

— Avez-vous du bonheur !

— Ils y sont très au large, et si vous vouliez...

Louise fit un saut de joie.

— Oh ! que vous êtes bonne !

— Mettez dans deux ou trois caisses les objets qui vous seront le moins utiles, et nous les dissimulerons très-bien dans le cabinet.

— Les moins utiles !... ah ! voilà l'embarras : tout m'est utile.

— Les moins indispensables, alors.

— C'est cela. Anna, faites vite le triage.

— Oui, madame, s'écria le chapeau bleu-impérial ravi.

— Gardez-moi seulement mes toilettes pour la messe du camp ; celles pour le séjour impérial... mes matinées... les robes simples pour aller visiter les tentes... les chapeaux assortis... et les bottines.

— Oui, madame.

— La lingerie fine doit rester également. Surtout n'enfermez pas le costume de mousseline blanche... ni celui de nankin soutaché.

Flavien fit un mouvement d'impatience.

Anna prévint un conflit probable en déclarant qu'elle organiserait tout, si madame voulait la laisser faire.

Sur cette promesse, madame de Lestenac accompagna Berthe en la remerciant de son attention et s'informant des suites de son malaise de la veille.

Madame Aubépin assura qu'elle se sentait tout à fait remise et se railla elle-même de sa délicatesse exagérée.

Flavien, mettant à profit cette disparition momentanée, prit le pas gymnastique dans la direction du champ de tir, où le 204e de ligne allait se rendre pour l'exercice du tir à la cible.

V

L'indisposition bizarre et subite de madame Aubépin n'eut pas d'autres suites qu'une lourdeur de tête et une pâleur plus intense.

Elle ne se plaignit pas et reprit dès le lendemain, avec le calme attristé qui lui était habituel, ses occupations ordinaires.

Avec une délicatesse bien surprenante ou bien grosse d'arrière-pensées chez cette nature abrupte, le capitaine ne lui adressa aucune question nouvelle au sujet de son inexplicable accident.

Croyait-il ? épiait-il ?

Aux amis qui s'étonnaient ou s'informaient, on racontait que Berthe avait perdu connaissance sous le coup d'un étourdissement instantané, et personne ne parut mettre en doute cette version ; personne, sauf le docteur pourtant.

Celui-ci resta bien convaincu qu'une rencontre, une frayeur, un choc quelconque avait bouleversé, pendant quelques instants, les facultés de la jeune femme.

Seulement, le digne homme se garda bien de faire part de ses doutes à sa soupçonneuse moitié ; il connaissait de trop longue date l'imagination subtile et l'inguérissable démangeaison de parler dont était travaillée madame Léminc é, pour lui offrir volontairement cette proie facile.

Les tiraillements intérieurs du ménage Aubépin ne furent donc pas mieux devinés après qu'avant l'installation des trois ménages militaires dans la maison Nicolle.

Le calme reparut aux deux étages, et, déjà, au bout de quelques semaines, il fut possible de distinguer nettement les goûts, les habitudes, la façon de vivre de chacun des locataires. Les murs, qui n'étaient que des cloisons mal jointes recouvertes d'un papier primitif que le père Nicolle voulait bien appeler sa « tapisserie », laissaient entrevoir leurs caractères et pressentir leurs petites faiblesses.

Au rez-de-chaussée, sagement approprié à son nouvel usage, madame Aurélie Lémincé avait introduit l'ordre le plus absolu au point de vue des intérêts pécuniaires de la communauté, et la surveillance la plus active par rapport à ses intérêts personnels.

Elle n'avait qu'une faiblesse, madame Aurélie, mais elle l'avait complète : elle était jalouse, follement jalouse, férocement jalouse de l'excellent et inoffensif Aristide Lémincé, chirurgien-major au 204e.

Le docteur, pour mieux rassurer sa femme sans doute, réunissait pourtant en sa personne tous les antidotes connus à cette terrible passion.

Il était raisonnablement laid, porteur de lu-

nettes, chauve, ventripotent. De plus, il se montrait d'une touchante tendresse maritale, d'une douceur ovine, d'une fidélité que toutes les séductions des jardins d'Armide auraient été impuissantes à ébranler.

Madame Aurélie ne jouissait cependant pas d'une paix entière, car le docteur avait la main belle, le pied cambré, et les yeux positivement éloquents sous le verre prudent qui en amortissait les rayons.

Elle savait bien, elle, par quels charmes il avait fait sa conquête, et veillait incessamment à ce que les mêmes avantages ne vinssent pas enflammer d'autres cœurs que le sien.

Ils avaient à peine deux ans de mariage, madame Aurélie étant demeurée trente-sept ans en possession incontestée de son cœur et de sa vertu.

Elle avait été jolie et s'était lentement momifiée dans une attente prolongée.

Un héritage inattendu vint soudainement lui ouvrir des horizons nouveaux.

A l'époque où Aristide Lémincé mit à ses pieds son cœur, sa trousse et son chapeau à

claque, c'était une demoiselle longue, maigre, droite, avec des yeux noirs, perçants, un nez à la Bourbon dont elle était justement fière, et une bouche fine, aux lèvres minces, dont il fallait également redouter les louanges douteuses et les morsures à l'emporte-pièce.

Ainsi faite et agrémentée de soixante mille francs de dot, elle parut une fort agréable acquisition à M. Lémincé, dont les cinquante automnes dégarnissaient le front.

Lui-même fit, à ce célibat prolongé, l'effet d'une manne céleste, et leur amour suivit de près leur première rencontre.

S'il y eut entre eux de mutuelles désillusions, on peut le soupçonner, mais l'affirmer serait impossible; l'un craignant trop sa femme pour l'accuser de quoi que ce fût; l'autre ne voulant pour rien au monde paraître regretter quelque chose dans sa position.

Au fond, ils s'aimaient.

Dans le ménage de Lestenac, on s'aimait bien aussi, mais avec beaucoup de heurts et de variations.

Louise, installée tant bien que mal avec son

inséparable Anna ; Flavien, plus que jamais retiré sous sa tente, se voyaient en courant, une ou deux fois le jour ; la première se plaignant des privations qu'elle supportait, le second accueillant avec froideur des doléances inopportunes.

Si le séjour du camp paraissait si maussade à la jeune femme, que ne l'abandonnait-elle? ce n'était certes pas son mari qui y mettrait un obstacle invincible, car ces premières semaines lui avaient clairement démontré combien les qualités d'une vraie femme de militaire, — simplicité, énergie, abnégation, — manquaient à la coquette Louise.

Fleur des salons parisiens, elle souffrait de cette atmosphère soldatesque et champêtre à la fois.

Une seule chose lui plaisait, en raison inverse de la contrariété qu'elle produisait chez son mari : c'étaient de fréquentes visites au camp.

Ces jours-là, madame de Lestenac arborait une toilette savante, quelque chose de frais, de simple et de chatoyant. Sa robe était une idylle, son chapeau un rêve, son ombrelle un souffle.

Ses petits pieds, mignonnement chaussés, battaient les sentiers pierreux, et l'on entendait dans

la grande rue du 204ᵉ le bruit irritant de ses hauts talons sur la terre durcie.

Elle traversait la partie du camp qu'il fallait parcourir avec l'aisance un peu hautaine de la grande dame, suivie du chapeau bleu-impérial qui portait le livre ou la broderie de sa maîtresse

Elle saluait à droite et à gauche les officiers attirés par son passage sur le seuil de leurs tentes, avec ce sourire gracieux qui la rendait si attrayante, et parvenait enfin à celle de M. de Lestenac.

Celui-ci envoyait chercher des siéges, de la bière bien fraîche, des petits gâteaux effroyablement secs, et offrait une collation à sa femme avec autant de galanterie que s'il se fût agi d'une visiteuse étrangère.

Louise goûtait du bout des lèvres ces friandises médiocres, prenait possession du pliant, brodait ou lisait une heure, suivant que la chance plus ou moins heureuse, qui la condamnait à la presque solitude, groupait autour d'elle quelques amis de son mari.

Elle était ravie de tenir sa cour sous cette rotonde de toile, encombrée d'un lit, d'un pliant,

de malles, d'effets militaires. Elle savait y être élégante, charmante et admirée.

Les officiers qui composaient ce petit cercle de respectueux adorateurs, enviaient beaucoup M. de Lestenac.

Les officiers qui fuyaient soigneusement ce fantôme de salon, trouvaient madame de Lestenac bien hardie et bien gênante.

Le camp était leur chose à eux ; ils pouvaien y circuler dans le débraillé de costume autorisé par la fatigue et la chaleur, et opinaient que cette jolie femme du monde les troublait trop fréquemment dans la paisible possession de leur sans-gêne.

Voilà pourquoi M. de Lestenac n'était jamais précisément content quand l'ombrelle rose de Louise était signalée à l'horizon.

Ces distractions passaient vite ; revenue chez elle, elle s'ennuyait, et pourtant, elle ne voulait pas partir, pour deux excellentes raisons.

La première était que sa famille ayant beaucoup contrecarré son projet d'exil, elle ne voulait pas, après avoir fait montre de dévouement, être accusée de versatilité.

La seconde était née d'un mot prononcé par M. Antonin de Curnil, lieutenant de chasseurs, dans la visite qu'il s'était empressé de faire à la femme de son camarade.

M. de Curnil avait raconté que sa mère, désirant visiter le camp, séjournerait une semaine entière à la maison Nicolle, où sa chambre l'attendait déjà.

Or, cette mère était justement la proche voisine de campagne, l'intime amie d'une tante de Louise, la même tante chez laquelle s'était ébauché son mariage avec Flavien. Et il résultait des indiscrétions de la bonne dame, que la manie matrimoniale possédait, qu'un mariage serait possible et probable entre le fils de son amie, — M. de Curnil, — et mademoiselle Zoé de Blévillard.

Madame de Lestenac, qui aimait sa sœur Zoé autant que son petit cœur d'oiseau était susceptible de le faire, s'était dès lors promis de rester au camp, de voir la mère, d'étudier le fils, et d'écrire à sa sœur des volumes de descriptions et de portraits sur ces deux personnages, qui devaient jouer un rôle dans sa vie.

Frivole et inoccupée, Louise tuait les heures lentes en dévorant une cargaison de livres nouveaux qu'elle avait apportés. Ce fut bientôt épuisé.

Alors elle eut recours aux emprunts ; Berthe Aubépin lui offrit Lamartine et Musset ; M. de Curnil mit à sa disposition la dernière année de la *Revue des Deux Mondes;* Madame Lémincé lui prêta la *Physiologie du goût*, l'*Hygiène des ménages*, la *Çuisinière des villes et des campagnes*.

Mais ensuite ?... Ensuite, cette Parisienne, délicate et raffinée, vaincue par l'ennui, ne craignit pas de recourir au cabinet de lecture du Grand-Mourmelon, et de feuilleter de ses jolis doigts les pages crasseuses où les militaires de tous grades avaient laissé leur trace indélébile.

Quand le temps était beau, elle descendait sous une tonnelle primitive que le capitaine Aubépin, aidé de son ordonnance, avait élevée pour ses enfants.

Treillagée à la diable, ombragée par l'espérance d'une vigne vierge, plutôt cailloutée que sablée, cette tonnelle était au moins un rempart contre

l'indiscrétion des soldats, qui passaient continuellement sur le chemin du moulin.

Derrière la maison Nicolle, s'étendait un champ de blé vert qu'un petit sentier coupait dans sa longueur. Au bout, à droite, s'ouvrait un petit bois de pins sylvestres que baignait une dérivation du *Chenu*.

Cette frontière naturelle d'un côté, la maison de l'autre, préservaient ce coin privilégié de la présence gênante des soldats ; car les champs sont à eux, et l'on ne fait généralement pas cent pas autour du camp, hors les heures du service, sans apercevoir des pantalons rouges, des tuniques brunes étendus sur l'herbe, adossés aux arbres, jouant aux cartes, rêvant ou ronflant.

Le bois de pins était devenu bien vite le rendez-vous de la petite colonie.

Chacun de ses membres y apportait son livre, son travail, son pliant, sa disposition à la causerie, et les après-midi coulaient gaiement dans ce cercle restreint, d'humeur accommodante, auquel la verdure et l'air vif servaient de cadre riant.

Il fallait parfois de la bonne volonté pour s'entendre entre causeurs ; les clairons du bataillon

de chasseurs et les tambours dn 204e de ligne faisaient leur école de l'autre côté du *Chenu.*

C'était par intervalles, dans le bois, une harmonie sauvage et persistante à faire fuir les plus intrépides.

La colonie riait et restait.

Ces messieurs n'étaient pas toujours là : les exercices, les manœuvres, les tirs à la cible les retenaient au camp.

M. Lémincé lui-même, quoiqu'il n'y eût pas son domicile, était souvent contraint à y passer la plus grande partie du jour.

Ces absences fréquentes causaient un désespoir secret à madame Aurélie, une indifférence absolue à Louise de Lestenac, une sorte de soulagement à Berthe.

Pendant ces heures, du moins, elle respirait largement, elle se croyait libre, elle avait des idées à elle, elle parlait suivant ses impressions, elle n'était plus sous le régime de la terreur, elle osait être mère.

Les babillages de madame de Lestenac lui avaient appris l'arrivée d'une vieille dame, la comtesse de Curnil, dont le fils était au camp.

Pendant de longues nuits d'insomnie, Berthe avait plié son esprit à cette pensée, et façonné son visage à entendre prononcer ce nom sans rien révéler de ses sensations intimes.

Et pourtant, pauvre Berthe! aucune présence ne pouvait lui être plus amère!... aucun voisinage plus dangereux!

Quoique M. Antonin de Curnil fît d'assez fréquentes visites à madame de Lestenac, jamais encore il n'avait aperçu Berthe; car l'heure où il était libre correspondait ordinairement avec celle où madame Aubépin, renfermée chez elle, s'occupait de ses enfants.

Et quoique le nom de madame Aubépin eût été maintes fois prononcé devant lui, ce nom n'avait paru nullement éveiller son attention.

Un jour, le lieutenant de chasseurs était assis dans cette chambre-salon où madame de Lestenac recevait; — M. de Lestenac n'était pas encore descendu du camp.

La jeune femme brodait en caquetant; lui, distrait, jouait machinalement avec Marie Aubépin, la pâle fillette, la favorite du désœuvrement chronique de Louise.

L'enfant regardait les images d'un album. Chaque fois que l'une d'elles lui paraissait intéressante, elle appuyait le gros livre sur les genoux de son nouvel ami, — elle le voyait pour la première fois, — en disant de sa voix traînante et caressante :

— Regardez-donc, monsieur, comme c'est joli !

— Très-joli ! répétait le jeune homme avec complaisance.

— Voyons, voyons, vous ne m'écoutez pas, s'écria Louise impatientée... Cette enfant vous fatigue ; je vais la rendre à sa mère.

— Non, laissez, madame, j'adore les enfants.

— Ah ! vraiment !... quelle idée !.... moi aussi, du reste..., blonds, frisottés, avec des rubans bleus noués de côté dans les cheveux, c'est ravissant !... et une grande ceinture assortie ; je ne sais rien de gracieux comme cela.

M. de Curnil eut un sourire.

— Moi, je les aime... même sans rubans bleus.

— Tenez, elle est jolie, cette enfant-là, fit Louise en embrassant Marie.

— Elle a dans les yeux, dit-il, tout au fond, quelque chose qui m'étonne et me charme.

— Bah ! quoi donc ?

— Une lueur... comme un diamant... sur lequel la lumière vient se briser.

— Ce n'est pas un effet de votre imagination ?

— J'ai vu cela... je ne l'ai vu qu'une fois.

— C'est un souvenir alors qui vous revient par ces yeux de fillette ?

M. de Curnil, doucement, mit ses lèvres sur les yeux clos de l'enfant ; puis, tout à coup, il la repoussa, en détournant la tête.

— Allons ! vous allez la faire tomber maintenant ! s'écria madame de Lestenac en jetant sa broderie... Oh ! les hommes !... et l'on parle des caprices féminins.

M. de Curnil fit un geste de protestation.

— Nous en avons moins que vous ! continua-t-elle. Voyons, monsieur, soyez logique, s'il vous plaît. Si cette petite fille a, dans les yeux, le rayon d'un souvenir cher, il ne faut pas la repousser de la sorte. Si, au contraire, elle y porte le tison d'un souvenir détesté, il ne fallait pas mettre sur ces yeux-là un baiser religieux.

— Mais, madame...

— Il n'y a pas de « mais » possible... Réparez

vite votre tort, monsieur de Curnil, ou je vous tiens pour un homme versatile.

Et, souriante, elle poussa la petite Marie dans les bras du jeune homme.

Celui-ci, moitié sombre, moitié docile, assit en silence l'enfant sur ses genoux.

Au même instant, le chapeau bleu-impérial, —M. de Lestenac continuait à l'appeler ainsi,— entr'ouvrit la porte et annonça :

— Madame Aubépin.

Berthe, qui venait chercher Marie, fit un pas, ouvrit des yeux immenses, et s'appuya au chambranle de la porte, où sa main crispée s'incrusta.

Elle venait d'apercevoir le groupe amicalement serré de sa fille et de M. de Curnil.

Une telle irradiation d'éclairs jaillit de son regard que le jeune homme, dont une vive surprise illumina les traits, resta immobile, et que l'enfant effrayée, au lieu de courir à sa mère, se serra contre l'étranger.

Madame de Lestenac, toute légère qu'elle fût, se sentit en face d'une situation violente, et demeura muette.

Tout à coup Berthe, que ce spectacle inattendu

jetait hors de sa voie de prudence et de silence, se redressa subitement et bondit vers M. de Curnil.

Elle saisit l'enfant avec un rugissement de lionne.

— Ma fille dans vos bras !... à vous !... à vous ! cria-t-elle.

Un frisson d'horreur la secoua tout entière.

M. de Curnil, à ce cri, eut une révolte intérieure ; son regard hautain se heurta au regard indigné de Berthe, et ses mains abandonnèrent l'enfant avec un geste qui n'était pas exempt de haine.

— Ne la touchez plus... je vous le défends !... continua-t-elle avec égarement ; quand on a insulté la mère, on ne doit pas approcher de la fille !

M. de Curnil se leva avec embarras.

Madame de Lestenac fit un pas en avant et s'arrêta tout émue, ne sachant comment intervenir.

Berthe serra sa fille sur son cœur avec tant de force, qu'elle se mit à pleurer.

— Vous lui faites mal, hasarda madame de Lestenac.

Berthe regarda l'enfant tout en larmes et tressaillit.

— Oh!... je lui fais peur!... murmura-t-elle.

Elle déposa l'enfant à terre, passa la main sur son front et sortit lentement, du pas vacillant d'une somnambule.

Lorsque Berthe eut disparu, M. de Curnil et Louise se regardèrent, l'une avec stupéfaction, l'autre avec anxiété.

Le jeune homme était très-pâle, et comme il paraissait chercher une explication difficile, Louise lui dit avec plus de générosité que n'en ont d'ordinaire les femmes :

— Ne cherchez pas un motif à cette sortie... je crains que ma pauvre voisine ne soit vraiment malade... de tête du moins; voilà la seconde fois qu'elle nous bouleverse sans qu'on sache pourquoi.

M. de Curnil n'écoutait pas.

— Ainsi, demanda-t-il, elle s'appelle...?

— Comment?... qui?

— Oui.. Berthe se nomme ...?

— Madame Aubépin.

— Elle est la femme du capitaine Aubépin?...

— Du 204e, s'il vous plaît.

— Ah!

— Cela vous étonne à ce point?

— Oh! madame! fit le jeune homme avec une ironie amère, je vous jure que rien au monde ne ne saurait plus m'étonner.

— Grand Dieu! quel homme désenchanté vous faites!

— Il est vrai que j'ai acquis tous les droits possibles au désenchantement sans remède.

— A votre âge!... ah çà! la folie serait-elle contagieuse ici? continua Louise en riant.

— La folie?

— Sans doute. Seulement ma voisine a l'égarement farouche, et vous, monsieur, vous l'avez funèbre.

— Mais qu'a-t-elle donc fait qui vous ait semblé extraordinaire?

— Elle a fait... tenez, c'était le jour de mon arrivée, celui où l'on vous vit apparaître tout à point pour m'empêcher d'envahir la chambre de madame votre mère...

— Eh bien?

— Elle vit je ne sais qui, elle entendit je ne sais

quoi, et se trouva mal, on ne sait comment. N'est-ce pas étrange?

— Très-étrange.

— Et cela ne vous paraît-il pas un indice?...

Le jeune officier, le front penché d'un air profondément songeur, ne répondit pas.

Louise, un peu piquée de cette réserve que rien n'entamait, se rassit avec un haussement d'épaules assez accusé.

Toute l'éloquence de ce mouvement fut perdue pour le distrait. Écrasé sous un flot de souvenirs vivants et cruels, il restait debout, immobile, muet, oublieux de lui-même, de Louise et des convenances.

Madame de Lestenac n'était pas femme à supporter paisiblement cette irrévérencieuse insouciance, elle finit par s'en irriter tout de bon.

— Monsieur, dit-elle d'une voix agressive, je suis désolée de troubler la très-grave, la très-intime, la très-profonde méditation dans laquelle vous paraissez plongé.

— Madame!... fit-il en sursautant.

— Mais, à moins qu'il ne vous plaise de prolonger cette rêverie, ici, en mon absence, j'ai le

regret de ne pouvoir en être plus longtemps le témoin.

— Oh !... pardonnez-moi...

— L'absence de M. de Lestenac se prolongeant plus que de coutume, je vais, si vous le voulez bien, diriger ma promenade du côté du camp pour le rencontrer en route. Anna... mon chapeau.

M. de Curnil, déconcerté, balbutia des excuses qui furent accueillies froidement.

Devant cette attitude, il n'y avait plus qu'à se retirer, ce qu'il fit avec l'humilité d'un pécheur repentant. Il sortit à reculons du temple dont la déesse irritée le mitrailla, jusqu'à l'escalier, de ses recommandations ironiques pour ne point se perdre en route.

Les officiers et les soldats qui descendaient du camp à cette heure-là furent très-étonnés de rencontrer ce beau garçon rêveur, qui s'en allait le long du chemin, les bras ballants et la tête basse.

Quelques-uns l'entendirent murmurer :

— Berthe !... c'est Berthe !...

Un peu plus loin que le pont du moulin, il heurta en pleine poitrine un officier qui venait dans le sens opposé et qui, le voyant s'avancer

avec cette allure extravagante, s'exposa gaiement au choc.

— Eh bien ! mon cher Curnil, à quelle Berthe en avez-vous donc ? Fi ! l'indiscret, qui sème les noms adorés sur les grands chemins.

— Ah ! c'est vous, Lestenac ?

— Moi-même, qui marche comme un homme sensé, — vous ne pourriez en dire autant, — comme un homme qui n'a pas de Berthe dans la tête.

— Quelle Berthe ?... Mon Dieu ! que me dites-vous donc ? quelle indiscrétion ai-je donc commise ?

— Voyons, mon ami, s'agit-il de Berthe au grand pied ? Vous savez, cette tant laborieuse reine de la légende, qui filait, filait... Ah ! les femmes ne filent plus.., ou, du moins, plus de la même façon.

— Mon cher Lestenac...

— Ou bien est-ce de Berthe au petit pied ? Vous savez, ma jolie voisine ?

— Lestenac !...

— En seriez-vous amoureux, par hasard ?... Je vous préviens charitablement que le mari de ma gracieuse voisine, — elle est très-gracieuse, c'est

positif, — est bien l'homme le plus grincheux... l'époux le plus méfiant... l'officier le plus formaliste qui existe... Basez-vous là-dessus.

— M. Aubépin peut dormir tranquille sur ses soupçonneuses oreilles de mari, répondit Antonin de Curnil d'un ton sec, je ne songe à rien moins qu'à troubler son ménage.

—Tiens... tiens!.. j'aurais cru... à votre figure...

— Puisse-t-il jouir longtemps de bonheur, de paix et d'illusion !

— Oh ! cher... vous faites ce vœu bienveillant comme si vous souhaitiez secrètement au brave capitaine tout un cortége de calamités domestiques. Ménagez-le, il est homme à ne pas tolérer chez sa femme l'ombre même d'une imprudence.

— Vous en êtes sûr ? demanda Antonin avec un sourire ambigu.

— C'est le bruit du régiment.

— Eh bien, fit M. de Curnil avec une certaine réserve, c'est ainsi que se font les bons ménages : dignité chez l'un et irréprochabilité chez l'autre.

— Bon ! autre guitare, à présent, vous prenez un air de Nestor. Franchement, qu'avez-vous ?

— J'ai... j'ai... Ah ! parbleu ! j'ai que je viens

d'agir comme un sot, et me suis niaisement aliéné les bonnes grâces de madame de Lestenac.

— Bah !

— Je vous prie même de déposer de ma part, à ses pieds, un million d'excuses.

— Que signifie ?...

— Elle comprendra.

— Elle, c'est possible, mais moi ?

— Elle vous mettra au courant, si bon vous semble.

— Ah ! mon Dieu ! il me pousse une idée, s'écria Flavien en riant, me serais-je trompé ?... Serait-ce de ma femme que vous seriez amoureux ?

— Oh ! que pensez-vous donc là, Lestenac ?

— Dame ! puisque ce n'est pas de madame Aubépin... et que vous raisonnez comme un trappiste en ma société..., que voulez-vous que je suppose ?

— Mais est-il donc nécessaire que ce soit l'une ou l'autre de ces dames dont je doive avoir l'esprit rempli ?

— Au fait, c'est juste, vous êtes libre, vous, et n'êtes point mis en goût de piraterie conjugale par la monotonie du menu matrimonial.

— Lestenac, vous êtes ce matin d'un subversif !...

— Et vous, Curnil, d'un mystérieux !...

— Mon cher, conclut Antonin avec un rire forcé, ma mère a dévoré tous les romans d'Anne Radcliffe, à l'époque où d'autres mères se reposent doucement l'esprit en confectionnant leur layette : jugez par là.

Et ils se séparèrent après une poignée de mains cordialement échangée.

Le capitaine Aubépin, n'étant pas de service ce jour-là, avait organisé une partie de pêche.

Quand nous parlons de partie, qu'on ne croie pas qu'il s'agissait d'une réunion de pêcheurs à la ligne, avec la perspective d'un déjeuner au bord de l'eau, et de la gaieté à effaroucher tous les poissons.

Non pas. M. Aubépin, qui aimait peu la société de ses semblables, se livrait seul à cet exercice bizarre, qui consiste à suspendre son regard, sa pensée, presque son âme, à un bout de ficelle où un imprudent petit animal vient jouer à l'escarpolette.

Il partait de bonne heure. Son ordonnance

portait derrière lui ses cannes, son filet, sa boîte d'amorces.

On arrivait au bord de la Vesle, plus poissonneuse et moins troublée que le Chenu. On y jetait les lignes.

Si le poisson ne mordait pas, le capitaine, jurant et maugréant, descendait, cannes en main, le cours de l'eau, tâtait les bons endroits et grondait Lambert qui n'en pouvait mais.

Si le poisson mordait, le capitaine daignait intimer à Lambert l'ordre de tendre la ligne à son tour.

C'étaient alors de longues heures de silence, d'observations, de luttes entre ces deux hommes debout au bord de la Vesle, et l'infortuné poisson, tenté jusqu'au fond de l'eau par la fallacieuse promesse d'un ver dansant au bout d'un fil.

Quand le temps était beau et le capitaine bien disposé, il prévenait madame Aubépin du but de sa pêche, et l'engageait à diriger sa promenade de ce côté pour lui amener les enfants.

Après la scène imprévue qui venait d'avoir lieu chez madame de Lestenac, Berthe, troublée et frémissante, avait entraîné Marie dans sa cham-

bre, avait baigné le front et les joues de l'enfant d'eau fraîche, en disant :

— Il faut pourtant que je puisse encore l'embrasser, moi.

Puis, après lui avoir donné des jouets, elle tomba dans son fauteuil et pleura, silencieusement, abondamment, comme on pleure quand une source de larmes, large et profonde, s'est ouverte dans les replis les plus intimes du cœur.

Elle s'était crue forte, capable de résister au choc prévu d'une rencontre douloureuse avec un homme qui avait pris une grande part à l'histoire de sa jeunesse.

Et voilà qu'à la première occasion elle avait faibli, et se sentait broyée par l'ironie du présent s'ajoutant aux morsures du passé.

Marie, étonnée de tout ce qu'elle voyait, mais contenue comme son père, la tira par sa robe.

— Mâman, il faut aller à la pêche.

La pêche ! ah ! comme elle l'avait oubliée !

— Je suis fatiguée, dit Berthe.

— Papa nous attend, insista l'enfant, qui connaissait la toute-puissance de ce seul mot.

Berthe se leva avec effroi. Elle était en retard : qu'allait dire cet homme exact ? Elle avait pleuré : qu'allait penser cet homme méfiant ? Elle serait peut-être contrainte de parler : que ferait cet homme inexorable ? Elle s'habilla en grande hâte, inquiète comme une coupable qui cherche un alibi, réveilla Bébé, qui dormait sur son petit lit, abaissa sur ses yeux le voile flottant de son chapeau, et, ses enfants à la main, prit à travers champs la route de Livry.

C'était au petit pont qui précède le village que son mari lui avait donné rendez-vous.

Il l'attendait depuis longtemps, avec un mécontentement d'autant plus vif que les ablettes et les goujons, dérangés par une récente pêche aux écrevisses, étaient devenus soupçonneux en diable, et refusaient avec une unanimité désespérante de mordre à l'hameçon.

Maintes fois déjà, il avait interrogé l'horizon poudreux de la route ; il avait questionné les soldats qui flânaient dans cette direction ; enfin, il allait envoyer à la rencontre de sa femme, quand elle déboucha d'un sentier, près du pont.

Suivant sa coutume, il débuta par une tendre

caresse aux enfants, et continua par une verte réprimande à la mère.

Qu'avait-elle fait si tard ? et pourquoi n'arrivait-elle qu'à cinq heures quand on l'attendait à quatre ?

Berthe avoua avoir oublié l'heure.

— Oublié ! comme c'est aimable pour moi ! dit le capitaine avec humeur.

— Moi, je ne t'ai pas oublié, papa, dit Marie d'un petit ton câlin.

Nouveau baiser du père, encore plus affectueux que le premier.

— Et c'est moi qui ai fait penser à maman de venir, quand elle pleurait dans le fauteuil.

Berthe, effrayée, cacha sa tête dans les boucles de Bébé.

Le capitaine fronça le sourcil.

— Lambert, allez donc voir au bout du pré si les lignes sont mordues.

Lambert s'éloigna.

Alors, se tournant vers sa femme et brusquement :

— Qu'est-ce qui t'a fait pleurer, Berthe ?

— Moi, mon ami... rien... Ah ! c'est-à-dire, j'ai eu peur...

— Encore?

— Marie avait failli rouler dans l'escalier.

Cette hésitation n'échappa pas à M. Aubépin; mais se reprenant à ruser dès que sa méfiance s'éveillait, il dit avec plus de douceur :

— Tu es une enfant, tu t'effrayes de tout... je suis sûr que tu t'es fait un mal bien inutile.

Et, par un geste presque caressant, il souleva le voile baissé de Berthe, dont les grands yeux humides s'élevèrent craintivement vers lui.

Il pût clairement y lire la douleur et l'effroi. Son front se raya d'un pli sombre.

— Elle ment ! pensa-t-il avec rage.

Lambert revenait avec les lignes vierges de toute proie. On réunit les autres, on compta les trois ablettes, les deux goujons et l'anguille microscopique qui agonisaient dans le filet.

— Rentrons, dit le capitaine, il n'y a rien à faire aujourd'hui.

La silencieuse famille se remit en marche vers le Petit-Mourmelon. Lambert portait les cannes sur une épaule et Bébé sur l'autre.

Madame Aubépin venait ensuite, et Marie donnait la main à son père.

Au tournant de la route, Bébé appela sa mere, se fit donner des herbes, ramasser des fleurs, les jeta, les reprit, occupa et fatigua la pauvre femme de ses caprices d'enfant gâté.

Elle avait essayé de résister, disant que si Bébé voulait des fleurs, il devait venir les cueillir : l'enfant pleura.

— Amuse donc ton fils, dit la voix sèche du père.

Et la mère, ployée sous le joug, amusa son fils.

Demeuré à quelques pas en arrière, le capitaine n'avait pas oublié l'incident qui venait de se produire.

— Ainsi, vilaine enfant, disait-il à Marie, tu as encore fait des imprudences dans l'escalier pour effrayer ta mère ?

— Mais non, dit l'enfant.

— Tu n'as pas failli rouler du haut en bas?

— Oh! non, je ne suis pas descendue. Je suis restée chez madame de Lestenac, qui m'appelle tous les jours.

— Tu dois bien t'y ennuyer, il n'y a pas d'enfant ?

— Je regardais des images avec le monsieur qui a fait pleurer maman.

M. Aubépin eut un tressaillement, et sa voix devint plus caressante :

— Il est gentil avec toi, ce monsieur ?

— Oh ! oui, il m'a embrassée... Il m'a dit que j'avais des diamants dans les yeux.

— Tu l'aimes ?

— Je me suis bien serrée contre lui quand maman s'est mise en colère.

— Je suis sûr que tu lui avais désobéi ?

— Pas du tout ; elle venait me chercher ; elle savait bien que j'étais là.

— Alors, pourquoi s'est-elle fâchée ?

— Je ne sais pas ; elle a crié au monsieur de ne pas me toucher, et m'a emportée pour me laver la figure, juste où il m'avait embrassée.

Le capitaine devint blême.

— Il avait peut-être de la poudre au visage, dit-il..., tu sais, les officiers qui viennent de tirer.

— C'était bien un officier... mais pas habillé comme toi.

— Ah ! fit M. Aubépin négligemment, ce M. de Curnil devrait bien se passer une éponge sur les lèvres en rentrant du tir, avant d'embrasser les petites filles.

— Je le dirai à sa maman... à lui ; elle va venir bientôt, conclut Marie en échappant à son père pour cueillir un coquelicot.

Son instinct ne l'avait pas trompé ; l'homme qui venait de faire pleurer Berthe portait ce même nom écrit sur une porte close de la maison Nicolle, et c'était pour avoir vu ou cet homme ou ce nom que Berthe s'était trouvée mal.

Il évita de regarder sa femme, sa femme qui pour la seconde fois lui mentait !

On rentra, on dîna, les enfants s'endormirent, la soirée vint lente et monotone.

Oh ! les misères des positions fausses ! Aucun des deux époux ne voulait parler. Aucun n'était dupe de la feinte tranquillité de l'autre.

— Berthe, dit tout à coup M. Aubépin, nous parlerons bas, s'il te plaît ; car ces murs sont des cloisons diaphanes, et je ne veux pas que tes ré-

ponses aillent réjouir cette bonne âme de madame Lémincé ou ce brillant tourbillon de soie qu'on appelle madame de Lestenac.

— Mes réponses ! répéta Berthe en s'efforçant de sourire : allez-vous donc me faire subir un interrogatoire ?

— A peu près.

— En puis-je connaître le sujet?

— Naturellement. Je désire apprendre le motif de l'influence mystérieuse et profonde, — profonde au point de troubler ta raison, — que le nom de Curnil exerce sur toi.

Elle avait pressenti l'interrogation; elle resta calme.

— Ce nom me rappelle des souvenirs douloureux, dit-elle.

— Que tu as cru devoir me cacher ?

— Je n'ai rien caché. Je me suis tue. Quand vous m'interrogerez, vous saurez.

Il fit un geste de colère, et d'une voix âpre :

— Je m'en doutais ! Épousez-donc une honnête fille, sans fortune, par amour... ayez confiance !... Tout à coup surgit un passé soigneusement dissimulé.

Berthe se dressa toute tremblante d'indignation.

— De quoi donc m'accusez-vous dans le secret de votre pensée?

— Votre trouble, votre terreur, vos larmes, les innocentes indiscrétions de votre enfant, peuvent me laisser supposer de votre part la plus odieuse dissimulation.

La jeune femme fixa sur son mari ses grands yeux sincères et d'une voix pénétrante comme une prière :

— Auguste, dit-elle, croyez-moi, croyez à mon affection, à mon dévouement, à mon amour maternel, et épargnez-vous de cruelles paroles, que j'ai le droit de repousser.

— Je veux savoir votre roman..., car c'est un roman, n'est-ce pas?... à moins que ce ne soit un drame?

— Je vous jure qu'il serait plus juste, plus digne, plus sage de laisser dormir dans l'ombre des années éteintes, ces souvenirs éteints aussi.

— Ah! s'ils étaient éteints!... mais ils ne le sont pas. M. de Curnil vous a aimée?

— M. de Curnil m'a demandée en mariage.

— Vous l'aimiez?

— J'ai accepté sa main avec joie.

— Et ce mariage?...

— A été rompu par les conseils de la comtesse e Curnil.

— C'est tout? demanda-t-il.

— C'est tout, répondit-elle en raffermissant sa voix, mais en blémissant davantage.

— Merci de votre franchise, dit le capitaine d'un ton sombre; j'en apprécie, non la spontanéité, mais la rigoureuse concision.

Berthe inclina la tête sans répondre.

— A mon tour, je vais vous dire notre position actuelle à tous. Cet homme vous a délaissée et oubliée. Vous, vous saignez encore dans votre amour-propre... ou dans votre cœur, qui peut savoir?... Moi, je vous préviens que M. de Curnil, un ancien rival, serait, à la moindre imprudence, traité comme un mortel ennemi.

Et, sur ce mot, le capitaine sortit pour retrouver sa tente dans la nuit noire et dans le silence du camp endormi.

VI

Berthe savait souffrir, elle ne savait pas réagir contre la souffrance; elle réussissait difficilement à maîtriser ses sentiments, et pas du tout à dominer une position fausse.

C'était une de ces natures tendres et craintives qui plient sous l'orage et n'entrevoient rien de plus pénible à soutenir que la controverse.

Les premiers chagrins de sa vie avaient développé en elle une horreur profonde de la lutte. Le caractère absolu de son mari avait achevé de la transformer en une créature passive, soumise, détachée.

Mère, elle l'était si peu ! Épouse, on la comprenait si mal ! Dans le secret de son cœur était une si vive blessure !

Elle s'était fait une existence d'abnégation, de devoir, de prières, et trouvait un charme mélancolique à se dire chaque soir :

— Un jour de moins à vivre !

Et un soupir de soulagement s'envolait de ses lèvres tristes.

Les quelques esprits observateurs, clair-semés dans les villes de garnison où elle avait passé, une année ici, un hiver là, avaient vaguement pensé que, vivant dans un milieu élevé et sympathique, elle fût devenue une femme supérieure.

A défaut de ce relief, elle se contentait d'être une charmante femme, repliée sur elle-même, comme la feuille de sensitive, et dont l'esprit s'enveloppait des brumes d'un deuil éternel.

Peu de curieux s'étaient informés de son passé. Aux questions indiscrètes, elle avait répondu simplement, brièvement, qu'elle était orpheline et faisait l'éducation des filles de son tuteur au moment de son mariage, à Paris.

Certes, s'il y avait, comme madame de Lestenac commençait à le croire et madame Lémincé à l'espérer, un secret dans sa vie, il avait été bien gardé.

Le serait-il toujours ? Une terreur plus profonde la glaçait à mesure que les semaines s'ajoutaient aux semaines sans amener à la maison Nicolle la visiteuse de passage que l'on attendait.

Elle sentait, en ouvrant les yeux chaque matin, que ce jour pouvait la replacer en face de M. de

Curnil, qu'elle avait aimé, ou de sa mère qui l'avait mortellement blessée.

Et l'insulte qu'elle avait subie était de celles que cinq ans de silence ne réussissent pas à amortir.

Cependant l'implacable fatalité, qui devait la réunir sous le même toit que la comtesse de Curnil, semblait indéfiniment retardée.

Une indisposition plus longue que sérieuse retenait cette dame à Paris, et la saison du camp approchait de son terme réglementaire sans qu'on entendît parler d'elle.

Ce fut une minute de halte, pour Berthe, dans le rude calvaire qu'elle montait journellement; elle entra avec résignation dans cette nouvelle phase où le soupçon et les allusions amères de son mari vinrent se joindre au désenchantement habituel de son existence.

M. de Curnil avait fait sa paix avec madame de Lestenac, en lui laissant entrevoir qu'une histoire sentimentale, des projets rompus, lui rendaient désagréable la rencontre et jusqu'au nom de madame Aubépin.

Madame de Lestenac avait souri et promis de ne jamais parler de sa voisine.

Du reste, depuis ce jour, elle vit beaucoup moins M. de Curnil, qui prétextait des exercices variés pour venir rarement chez elle.

L'été s'avançait, on faisait déjà des préparatifs au quartier impérial pour recevoir l'empereur et le jeune prince.

Le moment parut favorable à la comtesse de Curnil pour réaliser enfin ce projet de visite si longtemps retardé.

Le jeune officier de chasseurs fut désolé de cette ouverture, car il s'effrayait justement de la perspective de loger sa mère sous le toit de madame Aubépin.

Il fit une battue consciencieuse au Petit-Mourmelon, à Livry, à Louvercy et jusqu'à Bacônes, dans le vain espoir de découvrir une retraite présentable où madame de Curnil pût au moins passer la nuit.

A part lui, le jeune homme espérait bien que, fatiguée promptement de ce décousu inévitable, de cette rusticité à outrance, sa mère satisferait au plus vite sa curiosité féminine.

Ce n'est pas qu'en toute autre circonstance, il n'eût été très-heureux de cette réunion de quel-

ques jours avec une mère qu'il adorait; mais il sentait bien que pour elle, pour lui, pour Berthe, le manque de confort et l'étroitesse du logis Nicolle n'étaient pas l'épreuve la plus redoutable.

Il eut soin de prévenir la comtesse de la pénurie absolue dans laquelle elle allait vivre, de l'impossibilité d'amener une femme de chambre, de la nécessité où elle se trouverait de ne voir son fils que de loin en loin : que sais-je?

Ces prudentes considérations vinrent trop tard. La comtesse voulait voir le camp, sans doute, embrasser son fils, certainement; mais elle tenait surtout à surprendre madame de Lestenac dans le négligé moral et physique de la vie champêtre, et à étudier sur le vif la sœur de sa future belle-fille, mademoiselle Zoé de Blévillard.

On lui avait dépeint les deux sœurs comme très-intimes et très-semblables. Or, comme mademoiselle Zoé ne lui était apparue qu'à cheval, aux Champs-Élysées, la comtesse n'était pas fâchée de voir de près, par un spécimen de la famille, quelle éducation et quels principes on recevait chez les Blévillard.

Madame de Curnil était très-sévère sur les questions de morale, un peu par conviction et beaucoup par nécessité de situation.

Elle était séparée de son mari depuis une vingtaine d'années, à la suite d'une réminiscence de jeunesse trop prolongée qu'elle ne voulut pas pardonner au comte de Curnil.

Son orgueil, plus que son amour, froissé par cette infraction aux lois conjugales, la rendit à jamais sourde à toute prière, à toute tentative de réconciliation.

La séparation avait eu lieu à l'amiable. La comtesse garda son fils, alors âgé de sept ans, et chaque mois le comte venait cérémonieusement chez sa belle-mère, ou chez sa femme, embrasser cet enfant qui le respectait et n'apprenait guère à l'aimer.

Naturellement, le comte se jeta dans une vie bruyante et dissipée, contre laquelle la comtesse crut de bon goût de protester par une grande austérité de conduite.

Elle se donna un luxe intérieur sagement entendu, alla peu dans le monde, fit élever son fils sous ses yeux, et mérita la réputation d'une hon-

nête femme, dans la plus stricte acception du mot.

Elle avait gagné à ce genre de vie quelque chose de raide et d'intolérant qui la rendait inflexible dans les transactions de principes et de relations.

Elle avait conservé son esprit, son activité, son ambition. C'était pour son fils, maintenant qu'elle était ambitieuse.

Un beau mariage, ce rêve de toutes les mères, ne pouvait manquer d'être le sien.

La dot de mademoiselle Zoé de Blévillard lui plaisait, sa beauté devrait charmer un homme de vingt-sept ans ; l'honorabilité de la famille était connue ; c'était par madame de Lestenac, jeune et confiante, qu'elle apprendrait le reste.

La comtesse arriva donc au Petit-Mourmelon, l'esprit plein de projets, et les lèvres de sourires, à l'adresse de la jeune femme.

Louise avait eu l'attention toute gracieuse de se trouver à la gare avec son mari ; elle pria fort gentiment la nouvelle venue d'accepter, pour ce soir-là, l'offre hospitalière de son dîner.

La comtesse se récria, mais madame de Leste-

nac lui prouva d'une façon spirituelle et charmante que pareille offre, au camp, étant une témérité, il ne serait pas charitable de l'en punir par un refus.

Madame de Curnil, qui aimait l'esprit chez les autres femmes, — chose rare, — apprécia la rondeur accueillante de cette invitation, et l'accepta aussi cordialement qu'elle était faite.

La joyeuse petite société fit son entrée à la maison Nicolle, tandis que Berthe, penchée sur le berceau de Bébé, chantait d'une voix tremblante pour endormir l'enfant.

Le chapeau bleu-impérial s'était surpassé.

La nappe blanche avait de si beaux reflets d'argent sur la table boiteuse, les verres dépareillés brillaient si joliment aux lumières, le restaurant du village avait été si pénétré, ce soir-là, de la grandeur de sa mission culinaire, l'entrepreneur du mess du 204e avait envoyé un si excellent aï mousseux, que le repas se passa le plus gaiement et le plus spirituellement du monde.

A écouter les propos parisiens échangés entre ces quatre murs nus, sous ce plafond de papier, on se serait cru là dans la salle à manger

la plus aristocratique du faubourg Saint-Germain.

Par une sorte de convention tacite, demandée par un regard, accordée par un geste, signée par un sourire d'intelligence, Antonin et Louise s'entendirent pour entourer adroitement la comtesse et l'empêcher d'ébaucher des relations fugitives avec les autres locataires de la maison.

Il lui fut simplement appris qu'on avait pour voisines madame Léminçé, une femme acariâtre, d'un commerce désagréable, et madame Aubépin, une mère de famille que rien ne pouvait arracher de ses enfants et de son pot-au-feu.

— Votre société ne me permettra d'en regretter aucune autre, puisque vous voulez bien m'autoriser à abuser de notre rapprochement fortuit, répondit gracieusement la comtesse en tendant la main à madame de Lestenac.

Le jour qui suivit l'arrivée de madame de Curnil était un dimanche. C'était tomber bien à point pour admirer le spectacle grandiose de la messe au camp.

Aussi, de bonne heure, et malgré la légère fatigue de son voyage, accepta-t-elle les services du

chapeau bleu-impérial, afin de ne pas faire attendre Louise, qui voulait bien lui servir de guide.

Pendant les chaleurs, la messe ayant lieu à huit heures, ces dames se mirent en marche, ombrelles ouvertes, de façon à gravir sans trop de peine les pentes doucement et régulièrement élevées, sur l'une desquelles était construit le quartier impérial.

Bientôt elles aperçurent l'élégant pavillon — blanc rayé de bleu, — que deux pavillons jumeaux accompagnaient.

Tout autour étaient semées de coquettes baraques, entourées de fleurs et de plates-bandes, et destinées à la suite.

Derrière, le logement des cent-gardes. A gauche, le quartier général, le pavillon du maréchal commandant le camp, la ferme impériale et diverses petites constructions, — planches et toiles, — d'un effet pittoresque.

A l'entrée du quartier général se dresse l'autel en plein vent, d'une simplicité champêtre, autour de laquelle le corps d'armée tout entier se rangeait pour entendre la messe.

Ce spectacle, un des plus curieux qui puisse

être offert aux touristes, était toujours suivi avec empressement par une foule avide et bigarrée, où se mêlaient les toilettes éclatantes, les uniformes étrangers et le prosaïque costume champenois

Les divisions d'infanterie se massent à droite et à gauche, la cavalerie et l'artillerie en face.

L'autel forme le quatrième côté d'un immense carré d'armes qui étincèlent au grand soleil.

Une des musiques accompagne l'office. Les drapeaux et les sapeurs de tous les régiments sont aux côtés de l'autel. Plus loin, quatre ou cinq cents tambours s'alignent sur deux rangs.

Vis-à-vis du prêtre, en avant de l'armée, étaient les places réservées au maréchal et à son état-major.

La comtesse de Curnil et Louise, suivies d'Anna, arrivèrent assez à temps pour se faire une place dans la foule, dont le mélange leur parut toutefois désagréable.[1]

Un aide de camp du maréchal qui bayait aux corneilles en attendant le signal du coup de canon, remarqua une jolie femme à demi étouffée par les rustres qui l'entouraient.

Robe blanche, plume au vent, boucles blondes...

oh ! oh !... Il s'approcha galamment pour offrir ses services, mais la foule s'épaississait toujours entre elle et lui.

Son plumet tricolore d'officier d'état-major avait attiré l'attention de Louise, dont les yeux brillants se fixèrent sur lui de façon à lui faire renverser tous les obstacles.

Il s'élança, bouscula deux fermiers, trois Anglaises, une demi-douzaine de touristes, et arrondissant avec courtoisie son bras devant Louise :

— Permettez-moi, madame, dit-il, de vous conduire à une place plus digne de vous, d'où vous entendrez plus facilement l'office.

Madame de Lestenac mit dans un sourire un millier d'actions de grâces.

— Oh ! bien volontiers, monsieur, répondit-elle, nous sommes trop heureuses, madame et moi, de devoir cette bonne fortune à votre obligeance.

Et son regard désignait clairement madame de Curnil au salut de l'aide de camp.

Celui-ci, qui n'avait absolument vu jusque-là que la vaporeuse robe blanche, le chapeau à plumes flottantes et les beaux cheveux de Louise,

s'inclina avec plus de convenances que d'enthousiasme devant la toilette sombre et le grave visage de la comtesse.

Un peu dépité, mais toujours poli, le plumet tricolore conduisit les deux dames dans un petit carré de gazon réservé, rapproché de l'autel, fit signe à un sapeur de leur apporter des pliants, et saluant avec un respect sans mélange cette fois, il rejoignit le maréchal.

Il était temps. L'officiant venait de paraître. Un coup de canon annonça l'*Introïbo*. La musique militaire attaqua une grave symphonie que les commandements militaires entre-croisèrent bizarrement.

De cette hauteur, la vue s'étend sur tout le panorama du camp dont les tentes se profilaient dans le lointain, tandis qu'aux premiers plans c'était un miroitement de dorures, d'armes, d'uniformes, de plumets, de drapeaux incendiés par le soleil, jetant des étincelles,éblouissant le regard.

La messe arrivait à l'élévation.

Le canon tonna; les tambours battirent; les clairons et les trompettes sonnèrent aux champs: l'armée entière mit un genou en terre, et trente

mille hommes courbèrent la tête par un mouvement religieux.

Ce fut une minute imposante et magnifique.

La comtesse se releva avec des larmes d'émotion plein les yeux.

Madame de Lestenac elle-même eut comme un tressaillement à ce fracas grandiose et solennel.

A ce moment, quelques femmes d'officiers, arrivées en retard, se glissèrent entre les rangs pressés et parvinrent jusqu'aux sapeurs, non loin du carré privilégié où trônaient Louise et sa compagne.

C'étaient la femme d'un commandant de chasseurs, celle d'un lieutenant-colonel de lanciers, madame Lémincé et Berthe Aubépin.

Il ne fallait qu'entrevoir le visage altéré de Berthe pour deviner qu'elle n'était point venue de son plein gré et qu'elle eût préféré sa retraite à ce brillant appareil militaire.

Il n'en était pas de même de madame Aurélie Lémincé, qui se répandait en gestes ravis et en exclamations difficilement contenues par respect des convenances.

Elle avait arboré une toilette voyante, — l'amour des couleurs criardes et des rubans clairs lui étant venu avec son tardif mariage. — Elle avait entrevu un visage de connaissance parmi les porte-drapeau, et faisait de ce côté des petits signes affectueux, pour bien établir, aux yeux du vulgaire, ses attaches dans l'armée.

En agitant la tête à droite et à gauche, elle aperçut madame de Lestenac et lui décocha un salut amical que Louise rendit avec réserve.

Cette nuance n'échappa pas à madame Aurélie, qui se mit, séance tenante, à en chercher la cause.

La silhouette haute et distinguée de la comtesse la lui expliqua tout aussitôt.

— Ah ! fit-elle avec un petit sifflement vipérin en se penchant vers Berthe, voyez donc, chère madame, comme cette charmante petite madame de Lestenac est ornée d'un farouche garde du corps ! Quelle prestance... et quelle mine !... Il y a du grenadier et du trappiste dans cette grande étrangère-là.

— Qui donc? fit Berthe avec un frisson.

— La nouvelle venue... cette comtesse de Curnil qu'on attendait.

— Ah! murmura Berthe... elle est donc ici?

Et fatalement, irrésistiblement, ses yeux fascinés, suivant le regard de madame Aurélie, rencontrèrent celui de la comtesse.

Ce fut un éclair qui rendit Berthe livide et fit monter un flot de sang aux joues blêmes de madame de Curnil.

Celle-ci se retourna vivement vers Louise.

— Quelle société mêlée avez-vous donc ici? demanda-t-elle d'un ton sec.

— Vous dites?... madame?... fit Louise distraite, dont les yeux s'évertuaient à suivre les ondulations du plumet tricolore.

— Qui donc est cette femme?... là?... Au fait, pardon, chère madame, vous ne pouvez pas connaître ça.

Quand l'œil méprisant de la comtesse se tourna de nouveau vers Berthe, elle ne la vit plus.

La pauvre femme s'était laissée glisser sur le sac d'un sapeur et y demeura dissimulée par son entourage.

— Vous êtes fatiguée? interrogea madame Léميncé.

— Il fait si chaud!

— Pauvre chère madame, que vous êtes donc délicate! continua la bonne âme d'un air de pitié douteuse.

Et mentalement elle ajouta avec dépit :

— Voilà encore qu'on viendra relancer Aristide aujourd'hui pour soulager cette dolente personne... et je le connais, il y courra comme au feu.

La messe était finie, on amena le cheval du maréchal, qui se mit en selle et fit défiler tout le corps d'armée : l'infanterie par bataillons en masse, la cavalerie par escadrons au trot.

Quand le défilé toucha à sa fin, il y eut un gracieux salut échangé entre un beau plumet tricolore et une mignonne plume blanche.

Puis l'éparpillement général commença et ce fut,dans la vaste plaine, un foisonnement indescriptible d'hommes et de chevaux.

Berthe, tenant sa fille par la main et s'appuyant de l'autre au bras de madame Léméincé, revint lentement au Petit-Mourmelon, si lentement

même que ce ne fut qu'à ce détail qu'elle dut de ne point heurter encore sur sa route les yeux pleins de colère et de dédain de la comtesse de Curnil.

VII

La journée du lundi fut employée par madame de Lestenac et la comtesse, accompagnées d'Antonin, à visiter le camp baraqué, la 3e division, le campement de l'artillerie, les écuries en plein vent de la cavalerie, les bâtiments de la manutention, le petit railway qui permet de distribuer les vivres et les rations de fourrage aux divers corps avec une grande célérité.

Le mardi, elles firent une longue promenade en voiture sur la *voie romaine*, visitèrent les environs, les trouvèrent médiocres, et rentrèrent fatiguées.

Le mercredi, il pleuvait. La comtesse ne songea point à aventurer son pied de patricienne dans la craie délayée des routes.

Un peu lasse du papotage vide et brillant de madame de Lestenac, elle prétexta un léger mal

de tête et resta enfermée dans sa petite chambre avec des journaux de l'avant-veille.

Son fauteuil était dur, sa table branlait, sa fenêtre manquait de persiennes; elle opina que le camp de Châlons n'était pas du tout un séjour agréable, et s'assoupit de désœuvrement et d'ennui.

Le soir, son fils la rejoignit. Elle enfourcha son grand cheval de bataille et parla mariage.

Antonin l'écouta avec ce calme qui naît du respect voulu et de l'indifférence ressentie.

Tandis qu'emportée par ce thème favori, elle énumérait les avantages d'une union avec mademoiselle Zoé de Blévillard, il se demandait si son futur ménage, à lui, serait agité comme celui de ses parents, tyrannique comme celui des Lémincé, intermittent comme celui des Lestenac, ennuyeux enfin comme ceux de plusieurs de ses amis.

Et il concluait que, n'apportant aucun enthousiasme à cet acte grave, rien ne pressait de l'accomplir si promptement.

— Mais, mon cher Antonin, dit la comtesse impatientée de son mutisme, à voir ton air incrédule, on te dirait beaucoup moins sûr que moi des mérites de mademoiselle Zoé.

— Hum ! ma mère, fit-il avec un sourire discret, je sais par les confidences d'un ami, fort beau garçon du reste, et aimable !... que cette jeune personne aime furieusement à monter à cheval et à battre les campagnes le matin, en compagnie de charmants cavaliers.

— Quelle calomnie !... imagines-tu que sa mère, en femme sensée, autoriserait de telles imprudences ?

— Oh !... la raison de sa mère !... ne parlons pas, voulez-vous, de la raison de madame de Blévillard !

— Mon Dieu ! Antonin, quelle mauvaise langue tu fais ce soir.

— Cette disposition chagrine prouve tout simplement mon manque absolu de vocation.

— C'est un tort.

— C'est un symptôme dont il faut tenir compte, voilà tout.

— Très-bien ; mais en attendant que votre symptôme se dissipe ou s'affirme, mademoiselle de Blévillard trouvera un autre épouseur.

— C'est la grâce que je lui souhaite ! fit le jeune homme en étouffant un léger bâillement.

La comtesse eut un mouvement d'humeur.

— Tu es un enfant, reprit-elle d'un ton de pitié grondeuse, et un enfant versatile encore. Je te trouve de glace pour une belle héritière, séduisante, sage, et me souviens de t'avoir vu de flamme pour... pour qui ne le méritait certes pas.

Antonin se dressa sur ses pieds, et d'une voix émue :

— Ne touchez pas au passé, mère, je vous en supplie... c'est déjà bien assez, croyez-moi, que son souffle passe par instant entre nous.

— Ah ! fit-elle avec un rire amer... ce souffle t'agite encore !... serait-ce par hasard que le visage de revenant que j'ai entrevu dimanche se serait rencontré sur ta route?

Antonin jeta un regard effrayé sur les murs de planches qui, dans cette bienheureuse maison Nicolle, avaient non-seulement des oreilles, mais pouvaient même avoir des yeux.

Il prit la main de la comtesse qu'il baisa câlinement, comme pour apaiser en elle la velléité de reproches ou d'allusions.

— Pas un mot de cela, chère mère, dit-il avec prière; vous n'avez rien vu, je n'ai rien rencontré;

j'épouserai qui vous voudrez, quand vous voudrez... c'est-à-dire plus tard; quand vous serez bien réinstallée à Paris, nous en causerons, je vous le promets.

— Mon pauvre enfant, dit-elle en suivant ce nouvel ordre d'idées, ce sera bientôt alors, car je crains bien de ne pouvoir rester longtemps avec toi... on manque de tout ici, vois-tu.

— Je ne le sens que trop, et je n'ose pas insister pour prolonger votre chère présence aux dépens de votre bien-être et peut-être de votre santé.

Ce fut dit gentiment, avec une petite hypocrisie filiale dont elle fut dupe.

Elle attira la tête bouclée de son fils contre ses lèvres, le baisa au front avec cette tendresse maternelle que rien n'imite et que rien ne supplée, puis, le repoussant doucement :

— Allons, va-t'en, dit-elle, il est tard; je vais essayer de dormir dans ta cabane que le vent ébranle.

— Puisse-t-il vous bercer doucement cette nuit, mère.

Elle lui fit encore un geste affectueux et le regarda partir. Quand son pas eut cessé de retentir

sur l'escalier sonore, elle renversa sa tête dans son fauteuil et murmura d'un air rêveur :

— Que vient donc faire ici cette femme que j'ai vue dimanche?... j'aurais dû m'informer..., car si elle avait l'audace... ; ces dangereuses personnes ne désespèrent jamais de rien. Enfin!... il faut marier Antonin, et tout de suite encore. Cette apparition ne présage rien de bon... Qui sait?... Il serait capable, mon pauvre garçon, de retomber dans les filets de mademoiselle Berthe Lenoble.

Le jeudi, madame Aurélie Lémincé, qui avait pertinemment appris, par les racontars de son ordonnance et de la mère Nicolle, que la dame du premier n'était pas sortie de sa chambre la veille, se trouva sensiblement blessée de l'abstention absolue dans laquelle la comtesse se renfermait à son égard.

A peine daignait-elle lui adresser un salut en la croisant dans l'escalier, tandis que madame de Lestenac, plus heureuse, était favorisée de sa fréquente société.

M. Lémincé, aigrement interpellé sur le plus ou moins de convenance d'une visite de bon voi-

sinage de la comtesse à sa femme, répondit avec insouciance que madame de Curnil ne devant passer qu'une semaine au camp, il ne s'étonnait guère de cette réserve.

— Vous voilà bien, Aristide ! s'écria madame Aurélie avec feu ; on est malhonnête avec votre femme, et vous ne vous en troublez pas le moins du monde.

— Mais, ma chère amie, je ne trouve pas...

— Vous ne trouvez rien.

— Cependant...

— Au camp, on est forcément réunis, obligés à des concessions. Cette maison est un petit phalanstère. On me manque d'égards, vous dis-je !

— Au fait, c'est possible, mais...

— C'est sûr. Ah ! Aristide ! si c'était, au lieu d'une douairière, une jeune femme dont la présence pût apporter quelque distraction dans votre intérieur...

— Oh ! ce n'est qu'un oiseau de passage...

— Vous auriez certainement été le premier à désirer cette démarche... à la provoquer même.

— Allons ! une imagination nouvelle à présent !

— La vérité tout simplement. C'est inimagi-

nable le prestige qu'exerce sur vos sensations un frais minois très-avenant!.. ou bien encore et surtout une belle figure pensive, madame Aubépin par exemple...

— Je t'en prie, Aurélie...

— Non, non, il faut que je vous le dise. Voilà déjà longtemps que cela m'exaspère. Elle est bien jolie et bien triste, cette petite femme-là!

— Sans doute, qu'y puis-je faire?

— Vous vous obstinez, en outre, malgré elle, malgré son mari, à vouloir la faire passer pour très-malade.

— Je t'assure qu'elle l'est.

— Et le nom de ce mal, dont personne, sauf vous, ne se doute?

— C'est une sorte de fièvre lente, dont je m'efforce de suivre les symptômes bizarres.

— Et c'est sans doute pour les étudier de plus près que vous trouvez journellement dix prétextes pour monter chez elle.

— Dix! ... oh!

— Dix : j'ai compté. Il faut successivement aller prendre de ses nouvelles, lui monter le journal, réclamer le dernier numéro de la *Revue scien-*

tifique, appeler Bébé, le reconduire... que sais-je, moi?

— Ce sont des relations d'amical voisinage.

— Dites que c'est une affreuse promiscuité que nous devons à cet abominable camp!

— Ma chère amie, si tu voulais être raisonnable...

— Vous vous modérerez, Aristide, vous vous modérerez!.. ou je serai contrainte de vous laisser seul ici.

— Voyons... ma petite Aurélie!

— Laissez-moi!... oh! que c'est bien ça les hommes! Ils s'imaginent tout réparer avec un baiser.

— Non, mais...

— Laissez-moi!... ou je crie!...

M. Lémincé recula de trois pas.

Madame Lémincé, furieuse d'être si vite obéie, lui lança un regard écrasant et sortit avec majesté.

Le terrain avait séché depuis la veille. Le champ de blé ouvrait devant elle sa perspective verte, bornée par les silhouettes grêles des pins.

Madame Aurélie entra dans le sentier, et l'ar-

penta rageusement, tout en décapitant les hautes têtes de l'ivraie qui dépassaient les épis.

Peut-être, en s'en prenant aux innocentes plantes, s'imaginait-elle flageller son mari, madame Aubépin ou la comtesse, les trois objets de son dépit jaloux.

Une ombre, marchant en sens inverse, s'allongea sur le blé, venant à sa rencontre.

Elle leva les yeux : c'était la comtesse seule, ennuyée, que l'air frais et la verdure avaient séduite.

Le sentier était étroit; madame Aurélie sentit immédiatement qu'elle ne reculerait pas d'une ligne pour livrer passage à l'étrangère.

Les deux femmes marchaient l'une sur l'autre : la première avec une volonté bien arrêtée de ne pas céder, la seconde avec une superbe insouciance.

Cela rappelait un peu la fable des deux chèvres se heurtant sur un pont.

Elles se regardaient fièrement, la comtesse commençant à trouver impertinente cette obstruction complète du seul chemin praticable.

Elle releva légèrement sa robe, et tenant un de ses pieds suspendu sur le bord du sentier :

— Madame, dit-elle, voulez-vous bien m'indiquer à qui appartient ce champ de blé ?

— Puis-je connaître le motif de cette question, madame? riposta madame Aurélie.

— Parce qu'avant de me résigner à gâter la récolte, je désirerais apprendre à qui je devrai tenir compte du dégât.

— Ce champ appartient à la maison Nicolle.

— Ah ! s'il appartient à mon propriétaire, je me risque.

Ce disant, le comtesse entra carrément jusqu'aux genoux dans les blés, et y marcha avec autant d'aisance que sur une route carrossable.

Ce sang-froid exaspéra madame Léမincé.

— Je dois cependant vous prévenir, madame, reprit-elle, qu'un arrêté municipal, attribuant aux soldats les dégâts commis dans le pays, on pourrait faire payer à ces pauvres diables ceux dont vous vous rendez coupable.

— Ceci devient d'une gravité exceptionnelle ! fit paisiblement la comtesse en reprenant pied sur le sentier après avoir dépassé son adversaire.

— Au moins, vous voici prévenue.

— Je chargerai au besoin le lieutenant de Curnil, mon fils, d'arranger cette importante affaire.

— Eh quoi! madame, ce serait la comtesse de Curnil que j'aurais eu le malheur de décider à entrer dans les récoltes du voisin ?

— Mon Dieu! oui. Puis-je à mon tour, sans indiscrétion, m'enquérir du nom d'une personne qui paraît si fort versée dans les questions de préséance et de municipalité ?

— Madame Lémincé.

— Notre voisine?

— En vérité, madame, vous en étiez-vous donc aperçue ?

— Teniez-vous vraiment, madame, à la visite d'une vieille femme qui vient au camp pour le traverser, embrasser son fils et repartir?

— Madame de Lestenac, par le soin jaloux qu'elle prend d'accaparer tout votre temps, nous disposait à attacher un grand prix à la faveur dont elle jouissait.

— Vous doublez mes regrets, madame, d'avoir fixé à une semaine seulement mon séjour au

camp; car je ne puis espérer de trouver dans la soirée, consacrée à l'arrivée de l'empereur, ni dans la journée de demain, prise tout entière pour une grande manœuvre, le temps de continuer une relation si pittoresquement ébauchée aujourd'hui.

Les deux femmes, satisfaites de cette ironique escarmouche, se saluèrent et continuèrent leur promenade, l'une vers le petit bois, l'autre vers la maison.

— Ma chère belle, dit la comtesse à madame de Lestenac qui venait au-devant d'elle, vous ne m'aviez pas prévenue qu'on était exposé, dans ce champ de blé, à marcher sur des hérissons.

Madame Léramcé fit toute seule le tour du bois de pins, rendez-vous délaissé de la petite colonie.

Il semblait, à voir l'abandon où il était, qu'un vent de trouble et d'inquiétude eût passé sur tous les membres de cette société, si unie naguère.

Berthe, depuis l'arrivée de la comtesse de Curnil, s'était bien gardée de quitter son appartement, où elle se disait retenue par une migraine

persistante, contre laquelle les panacées du docteur étaient impuissantes.

Il avait fallu l'ordre exprès de son mari pour la contraindre d'assister à la messe du camp le dimanche précédent, et quelle émotion n'y avait-elle pas éprouvée !

Elle confiait ses enfants à Lambert pour les promenades de quelque durée, et les surveillait ensuite de sa fenêtre.

M. Aubépin, sombre, silencieux, observateur, rentrait du camp de bonne heure, y remontait tard, ne parlait plus de pêche, et se faisait l'ombre de sa femme.

Rien cependant n'avait éveillé une troisième fois ses défiances.

M. de Curnil n'apparaissait qu'une fois le jour à la maison Nicolle, à l'heure où les exercices du 204e n'étaient pas encore terminés, s'enfermait avec sa mère ou l'emmenait, en compagnie de madame de Lestenac, faire quelque excursion dans le camp.

Le jeune homme, depuis qu'il craignait de rencontrer Berthe, n'affrontait pas sans une émotion secrète ce petit escalier étroit, tournant et obscur,

duquel il s'exposait à voir surgir subitement le fantôme de sa jeunesse.

Il avait dû beaucoup l'aimer et beaucoup souffrir, car le seul nom de cette femme appelait sur ses traits une expression de douleur et de colère.

Et son front se colorait quand il passait devant cette porte fermée derrière laquelle on entendait parfois la douce voix de Berthe parler à ses enfants.

C'était un supplice pour lui que les indiscrétions involontaires de la maison de planches, qui laissait filtrer entre les murailles les caprices enfantins, les emportements paternels, les sages réprimandes maternelles.

Il est vrai que les mêmes causes acoustiques lui apportaient les jalouses fureurs de madame Aurélie, les soumissions absolues de M. Lémincé, les colloques mystérieux de Louise et du chapeau bleu-impérial, et, parfois, le persiflage de l'infortuné Flavien de Lestenac, qui ne trouvait pas toujours où s'asseoir au milieu des caisses ouvertes, des robes dépliées, des rubans déroulés, des boîtes de fard, des flacons d'essences et des romans.

Ce fut ce même jeudi soir que l'empereur et le jeune prince firent leur entrée à la gare du Petit-Mourmelon, d'où il furent escortés, entre un double rang de troupes, par tout l'état-major du maréchal, jusqu'au quartier impérial.

Les dames de la maison Nicolle, sauf Berthe, assistèrent à cette arrivée, dont madame de Lestenac ne parut pas très-satisfaite. Elle était pourtant jolie à plaisir, habillée comme un charme, si bien placée pour attirer tous les regards, et pourtant son front resta sérieux et sa lèvre boudeuse.

Il est vrai de dire qu'elle ne reconnut pas un seul visage de connaissance parmi tous les plumets tricolores qui s'agitaient avec empressement autour de l'empereur, et que cette absence regrettable dut influer désagréablement sur les nerfs de la jolie femme.

Au retour, M. de Lestenac en fit l'épreuve sur lui-même. On le trouva exigeant, difficile, gênant, bruyant, insoutenable.

Il agit en mari philosophe, céda, se tut, et se retira sous sa tente. Seulement, avant d'atteindre le campement du 204e, il traversa celui des chas-

seurs, s'arrêta devant la tente d'Antonin et passant sa tête par l'ouverture :

— Curnil, dit-il, votre mariage marche-t-il?

— Couci-couci.

— Alors, tout n'est pas désespéré?

— Pas encore.

— Eh bien, résistez, mon ami, résistez à l'invasion des Blévillard dans votre vie privée.

Et, sans plus d'explications, il s'en fut à grandes enjambées, laissant Antonin ahuri de cette apparition.

VIII

Le vendredi, de bonne heure, deux voitures vinrent se ranger devant la maison Nicolle, attendant visiblement les dames de céans.

L'une était une calèche de bonne mine, à grands frais venue de Châlons pour la circonstance, que le lieutenant de Curnil envoyait à sa mère et et à madame de Lestenac pour les conduire à la grande manœuvre.

L'autre, qui avait dû être un break présentable,

avait subi de nombreuses avaries et supporté de longs services.

Sa caisse n'avait plus qu'une couleur indistincte, et ses coussins, d'une maigreur peu rassurante, offraient un spectacle assez lamentable.

Tel quel, c'était tout ce que le Grand-Mourmelon avait pu fournir, sur les réquisitions pressantes et monnayées du docteur Lémincé.

Madame Aurélie ayant déclaré vouloir assister à la manœuvre, son mari s'était décuplé. Il avait demandé, cherché, trouvé, payé et fait amener aux ordres de madame ce trop prosaïque équipage.

Le capitaine Aubépin avait engagé Berthe à jouir également de ce spectacle mouvementé.

Elle avait refusé doucement, fermement, assurant n'en avoir aucune curiosité, quand la petite Marie, tout en pleurs, supplia son père de l'y conduire, avec des caresses irrésistibles et des mines désolées.

Celui-ci, qui ne savait pas résister à la chétive et câline créature, signifia aussitôt à Berthe qu'elle eût à s'occuper de la toilette de sa fille, car, certainement, elle la conduirait le lende-

main à la grande manœuvre présidée par l'empereur.

Berthe connaissait de longue date l'inutilité de la résistance. Elle eut un triste sourire, remercia son mari de vouloir bien procurer ce plaisir à Marie, et sauva, par ce subterfuge, sa dignité maternelle compromise devant l'enfant.

Et pourtant, que d'agitation, que de trouble dans son cœur! Quel effroi d'affronter encore en public ceux par qui elle avait souffert! tandis que ses mains distraites chiffonnaient la ceinture de Marie.

M. Aubépin s'était mis immédiatement en quête d'un véhicule. Les voitures étaient fort rares, à cette époque, dans ces parages, et tout ce qui n'était pas positivement charrette ou tombereau s'enlevait pendant le séjour impérial.

Il s'y était pris tard, il ne trouva rien.

M. Lémincé, que le hasard rendit témoin de sa déconvenue, eut un élan de bonne camaraderie, qu'il devait payer ensuite par une semaine de reproches, de larmes et de transports jaloux.

Il offrit à madame Aubépin une place dans le

fameux breack qu'il avait eu le talent de procurer à sa femme.

Le capitaine accepta avec enthousiasme, Berthe avec résignation.

Madame Aurélie, à cette imprudente proposition, leva sur le téméraire un œil chargé d'éclairs ; mais elle savait vivre, et maîtrisa suivant les convenances son vif mécontentement.

Le torrent, retenu dans ses digues, les rompit dès que le ménage se retrouva en tête-à-tête.

Ah! ce fut une terrible soirée pour le chirurgien-major du 204e!

Enfin, comme les plus furieux débordements des torrents déchaînés ont des limites, tout s'arrangea, ou à peu près, entre M. Lémincé et sa femme, qui voulut bien promettre, après plusieurs heures de lutte, de ne pas faire chèrement payer à Berthe sa jeunesse, sa beauté et son voisinage.

Mais qui eût vu dans ce moment le sourire vipérin de madame Aurélie ne se serait pas senti trop rassuré sur les incidents probables de cette promenade forcée.

Le breack attendait. Madame Lémincé et ma-

dame Aubépin prirent place dans le fond, Marie et Bébé en face d'elles.

La robe de soie bleu ciel de madame Lémincé s'étendit comme un voile splendide sur les coussins éraillés.

Les toilettes blanches des enfants, leurs têtes bouclées, leurs rires éclatants, firent l'ornement de cet équipage vulgaire, dont la belle tête grave et penchée de Berthe était la vivante poésie.

Le breack s'ébranla et disparut avant que madame de Lestenac, toujours en retard pour sa toilette, eût répondu à l'appel impatient de la comtesse.

Louise, non sans y mettre le temps, avait paré sa charmante petite personne d'une robe d'alpaga blanc toute zébrée de guipure noire, qu'une rotonde de dentelle voilait à demi.

Le plus mignon des chapeaux parisiens, — un nid d'oiseau qu'ombrageait une rose moussue, — posé en équilibre sur ses sourcils, donnait à sa physionomie piquante un attrait tout particulier.

Involontairement sans doute, en procédant à cette toilette, Louise se dit que l'état-major du maréchal serait là, tout entier cette fois, et qu'il

s'agissait de ne pas déchoir dans le souvenir d'un certain plumet tricolore...

La comtesse, toute de noir vêtue, une voilette abaissée sur ses boucles grisonnantes, avait fort grand air dans la calèche, à côté de cette coquette apparition mondaine égarée dans les réalités brutales du camp de Châlons.

Le spectacle d'une grande manœuvre offre un attrait positif, un intérêt saisissant, aux personnes mêmes que l'art militaire laisse d'ordinaire indifférentes.

C'est, en effet, la représentation fidèle, minutieuse de la guerre, avec ses marches, ses engagements, son bruit, son ardeur, ses défaites, ses victoires.

Il n'y manque que le sang, les cris, les horreurs inséparables de ces terribles luttes humaines.

La plaine est vaste, belle, découverte. Des hauteurs où les curieux se groupent on voit l'armée, divisée en deux corps ennemis, s'ébranler suivant un plan tracé à l'avance, prendre les positions convenues ; on voit ces deux corps déployer leurs lignes de bataille, et, au premier signal du canon, marcher l'un vers l'autre, ouvrir le feu l'un sur

l'autre avec des alternatives de succès et de revers!

Le breack, arrivé de bonne heure, avait été conduit et arrêté du côté de Suippes, sur une petite éminence qui dominait une vaste étendue de terrain baigné d'un beau soleil matinal.

Madame Aurélie, très-attentive, et Berthe, fascinée malgré elle par cet immense déploiement de troupes, suivaient, au moyen d'excellentes lorgnettes, tous les mouvements de l'ennemi.

Débouchant d'un petit bois, il venait d'attaquer brusquement l'aile gauche de l'armée française.

Les tirailleurs répondirent au feu et se retirèrent sur leur ligne de bataille, tandis qu'un régiment de chasseurs à cheval chargeait en fourrageurs avant de regagner l'aile gauche.

Toute la ligne étant démasquée, le feu de deux rangs commença. Ce fut alors dans la grande plaine, un grondement prolongé, un roulement incessant, une fumée qui enveloppa de son réseau blanchâtre amis et ennemis.

— Ah! mon Dieu! on ne voit plus rien! s'écria madame de Lestenac d'un ton de regret.

La calèche était en ce moment à l'extrémité opposée de l'éminence où le breack stationnait.

— La fumée ne fait que s'accroître, au contraire, répondit paisiblement la comtesse.

— Pourvu que ces enragés tirailleurs ne tiraillent pas sur nous... oh! j'en tremble !

Ce cri de détresse, accompagné du plus éloquent des regards, ne fut pas perdu pour un groupe d'officiers dont les chevaux impatients piaffaient à quelques pas de la calèche.

Dans ce groupe et le dominant, se balançait à la brise un superbe plumet tricolore.

D'un coup d'œil, Louise l'avait reconnu, aucun autre plumet n'ayant cette désinvolture pimpante.

Le plumet tricolore avait aussi de la mémoire, et retrouva joyeusement, sous le nid d'oiseau ombragé d'une rose moussue, le spirituel minois qui, depuis la messe du camp, lui trottait dans la cervelle un peu plus que de raison.

Il avait tout à point un quart d'heure de loisir, les aides de camp devant attendre un certain temps, à ce poste, le moment de porter, à telle ou telle division, un ordre du maréchal.

Il s'approcha aussitôt, plumet bas, de la ca-

lèche, pour rassurer ces dames avec d'autant plus de facilité que leur terreur était des plus légères, si tant est même qu'elle existât.

Il se mit à leur disposition pour leur expliquer les divers mouvements de l'armée ; or, comme Louise, se gardant bien de laisser échapper une occasion si précieuse, voulait tout comprendre et tout se faire dire en détail, nous laissons à penser l'échange de courtoisie et de grâces mignonnes qui se fit entre la calèche et le cavalier.

Le plumet tricolore, — qui avait vingt-cinq ans, de grands yeux, de blanches dents et une folle moustache brune, — élucida très-clairement et très-complaisamment l'immense logogriphe que l'armée posait dans la plaine.

Cette première partie de la manœuvre fut, du reste, on ne peut plus brillante.

Louise, oubliant le lieu de la scène, eût volontiers applaudi comme au Cirque.

Puis, de nouveau, elle braqua sa lorgnette sur la plaine, où l'engagement continuait.

L'ennemi paraissait ébranlé : la première ligne s'avança pour enlever un petit bois, à l'abri duquel il se reformait.

Madame de Lestenac ne put s'empêcher de trembler un peu « pour ces pauvres ennemis! »

Mais lorsqu'elle aperçut « ces pauvres ennemis », plus nombreux qu'on ne le supposait, déboucher inopinément du bois et repousser leurs adversaires, elle s'apitoya bien plus fort encore sur ces derniers, « si braves et si imprudents! »

En effet, le plumet tricolore fut obligé d'en convenir, c'était une retraite qu'on avait alors sous les yeux.

La deuxième ligne se formait en carré pour permettre à la première, fort compromise, de regagner ses premières positions.

Un cavalier d'ordonnance du maréchal vint, bien mal à propos, interrompre une description brillante du jeune officier d'état-major.

Il s'agissait de porter un ordre pressant à une brigade de cavalerie de réserve, défilée derrière un pli de terrain.

Il fallut, bon gré mal gré, — mal gré surtout, — se séparer de son auditoire sympathique, saluer du regard et du sourire, et galoper ventre à terre dans la direction indiquée.

La fumée odieuse et grandissante, que le vent

poussait capricieusement, déroba bientôt aux yeux attristés de Louise l'élégant plumet tricolore.

La jeune femme se retourna seulement alors vers sa compagne, qu'elle avait à peu près totalement oubliée, dans l'entraînement de la conversation.

La comtesse, rêveuse, renversée sur les coussins, un pli ironique aux coins des lèvres, se demandait avec une certaine inquiétude si mademoiselle Zoé de Blévillard était aussi coquette que sa sœur.

Moins d'un quart d'heure après le départ de l'officier d'état-major, le résultat de sa mission devint visible, même pour les curieuses inexpérimentées de la calèche.

En effet, la cavalerie de réserve, prenant désespérément l'offensive, s'élança pour charger en ligne, diversion heureuse qui permit à l'armée française d'interrompre sa savante retraite, de se reformer, de faire une volte-face et de recommencer le feu.

Cette fois les rôles étaient changés, et l'ennemi, abandonnant le terrain, se résolut à une retraite honorable et définitive.

La grande manœuvre était terminée.

Aussitôt les voitures qui fourmillaient dans la plaine s'éparpillèrent dans diverses directions.

Tous les chemins qui menaient aux deux Mourmelons ou dans les villages environnants en furent littéralement couverts.

Dans celui que l'empereur devait parcourir pour regagner le quartier impérial, l'affluence des étrangers était indescriptible,

Le breack et la calèche, partis du même point et aboutissant au même but, avaient eu jusqu'alors la chance favorable de ne point se rencontrer.

Au coude d'une route, ils se croisèrent tout à coup.

Berthe sentit sa tête tourner et ferma les yeux.

Tout allait bien cependant.

Au milieu des chevaux, des grelots, des cochers qui s'injuriaient, des toilettes criardes, le breack modeste passait inaperçu.

Berthe, qui n'osait regarder autour d'elle, comprit vaguement que le danger s'éloignait et respirait déjà. Quelle erreur!

Un régiment de lanciers, qui regagnait son campement par le plus court chemin, envahit

brusquement la route et força les deux voitures à s'arrêter côte à côte.

Madame de Lestenac, fidèle à la recommandation d'Antonin, avait tourné bien des difficultés; mais celle-ci ne pouvait plus être évitée.

En femme avisée, elle riva ses yeux au schapska d'un officier de lanciers et ne les en détourna plus.

La comtesse contemplait distraitement les petits oriflammes qui dansaient et se tordaient au bout des lances des cavaliers.

Cela ne faisait pas du tout l'affaire de madame Léminçé, qui voulait obliger madame de Lestenac à ne pas la renier devant sa noble amie.

Elle fit un signe amical qui ne parut pas être remarqué.

Cette insouciante préoccupation, à laquelle elle restait étrangère, exaspéra la vindicative personne qui, se penchant hors du breack, demanda de sa voix de crécelle :

— Comment allez-vous, chère madame de Lestenac ?

Force fut à Louise de détourner la tête.

— Je vous remercie, madame, à merveille, répondit-elle avec un sourire froid.

Ce n'était pas assez pour l'amour-propre de madame Aurélie. Elle avança sa longue main d'une façon si empressée que Louise, dépitée, ne put moins faire que d'y mettre la sienne.

Elle eut quelque peine à la retirer, tant l'étreinte fut chaude.

Dans ce moment, les yeux de Louise rencontrèrent les yeux effrayés de Berthe, et les deux femmes échangèrent, sans parler, un salut affectueux.

La comtesse fit un bond sur les coussins.

Le cocher du breack, voyant un espace vide entre deux escadrons de lanciers, en profita pour traverser la route.

Ce ne fut cependant point assez vite pour empêcher la voix dure et méprisante de la comtesse d'arriver aux oreilles des deux femmes.

Cette voix disait :

— Comment! chère madame! vous saluez cette créature?

IX

Cette créature !...

Berthe ne pouvait pas devenir plus livide, mais ses traits exprimèrent une souffrance inouïe et ses doigts crispés se serrèrent involontairement autour de Bébé endormi qu'elle tenait sur ses genoux.

L'enfant s'éveilla en jetant des cris.

Madame Aurélie avait distinctement entendu, sinon distinctement compris, cette inqualifiable apostrophe.

Son œil perçant, qui semblait fouiller dans l'œil égaré de Berthe, laissait luire une joie méchante entre ses cils noirs.

La situation se compliquait, et la bonne âme était bien satisfaite.

Le gros secret, que cette jolie et sentimentale personne cachait si bien, finirait par s'élucider, et force serait à M. Aristide Lémincé d'ouvrir les yeux sur les mérites réels de sa protégée.

Quelle joie ! quel triomphe ! de lui prouver qu'elle ne valait ni plus ni moins qu'une

de ces femmes déclassées qu'on ne peut pas saluer!

Quelle vengeance raffinée de lui redire mot à mot les flétrissantes paroles dont madame de Curnil, une femme austère, une grande dame, n'avait pas craint de se servir pour qualifier madame Aubépin!

Le breack s'arrêta devant la maison Nicolle; les deux dames descendirent avec précipitation.

— Vous paraissez souffrante, dit madame Aurélie, avez-vous besoin de mes services?

— Je n'ai besoin de rien..., de rien absolument, répondit Berthe.

Elle prit son fils dans ses bras, et, sans même songer à remercier sa compagne, s'enfuit en entraînant Marie.

— Femme coupable! murmura madame Aurélie en la voyant disparaître.

Ce fut seulement quand la porte de Berthe fut refermée, que la femme du docteur rentra chez elle et essaya de calmer son agitation par les soins ordinaires de son intérieur.

Elle entendait au-dessus de sa tête les sauts joyeux des enfants et les pas traînants de leur

mère, et ce bruit si simple montait ses nerfs à un diapason formidable.

Elle prit un livre. C'était la *Revue scientifique*, la lecture favorite du docteur.

Entre les pages se montrait la corne indiscrète d'un billet. Madame Aurélie reconnut l'écriture de son mari.

L'excellent homme, ami autant que médecin, traçait une ordonnance où la santé morale le préoccupait plus encore que la santé physique.

Il entremêlait les formules du Codex de conseils affectueux et recommandait le calme d'esprit après les pilules de valériane.

Il n'y avait pas d'adresse au dos de l'ordonnance, mais madame Aurélie ne s'y trompa pas.

Cette attention du docteur, ce détail sans importance, prit dans son esprit prévenu les proportions d'un grief colossal.

Aristide était le médecin, l'ami, le confident..., où s'arrêterait-il dans cette marche ascendante?... On va si loin et si vite avec les femmes qui ont un secret.

Elle froissa l'ordonnance d'abord, la réduisit

en miettes ensuite, et se donna enfin le plaisir d'en semer les débris sous ses pieds.

Que les femmes jalouses lui soient indulgentes.

La calèche ne revenait pas. Flavien l'avait rejointe après la grande manœuvre et avait emmené tout son monde, Antonin et quelques camarades compris, déjeuner à Bacône, dans une auberge villageoise qui jouissait d'un certain renom culinaire.

Le capitaine Aubépin et le docteur rentrèrent seuls à la maison Nicolle.

Lorsque leur pas résonna dans la cour, madame Aurélie, dont la porte était restée entre-bâillée, l'ouvrit vivement et s'avança vers eux avec un visage mystérieux et troublé.

— Pardonnez-moi de vous retenir une minute, mon cher capitaine, dit-elle, je suis encore toute bouleversée...

— En effet, tu as mauvaise mine, dit le docteur.

— Je voudrais seulement vous prévenir... cette pauvre femme doit être à demi morte...

— Qui cela?

— L'impertinence de certaines personnes est vraiment inouïe!...

— Qu y a-t-il donc? dit le capitaine étonné.

— Une chose inimaginable.

— Mais laquelle?

— Je vous recommande bien des ménagements en abordant votre chère femme... elle est moins forte que moi.

— Ma femme!...

— Oh! je vous en supplie, messieurs, du calme.

— Au moins faut-il savoir, madame, ce que vous voulez dire.

— C'est une infamie!

— Contre qui?

— Je n'oserai pas vous raconter..., mon Dieu!

— Commise par qui?

— Je suis sûre que vous allez vous enlever!... non... je veux seulement vous avertir... pour que vous ne soyez pas trop étonné de l'affliction où doit être votre femme.

— Voilà la seconde fois que vous prononcez son nom, madame, expliquez-vous, je vous en prie.

— Elle a refusé mes soins... mais elle était si pâle... si pâle..,

— Allons-y bien vite, exclama le docteur.

—- Oui, dès que madame m'aura fait comprendre ce qui a pu peiner et troubler madame Aubépin, fit le capitaine d'un ton bref.

— Moi, monsieur, je suis courageuse, et forte de ma conscience d'ailleurs..., et quand une insulte passe sur ma tête, elle ne me touche pas...; mais une jeune femme timide...

— Une insulte? On vous a insultées?

— Une des deux personnes que portait le breack, oui, capitaine. Est-ce moi? est-ce madame Aubépin?... Mon cher Aristide, gardez votre sang-froid, je vous en supplie.

Le docteur était plus surpris qu'alarmé. Quelque chose de contraint, dans le trouble douteux de sa femme, le rassurait à certains égards.

Il connaissait madame Aurélie, et savait bien que d'autres fureurs, d'autres indignations, lui étaient familières dans des cas moins graves.

— Quelque propos de soldat ivre? dit-il.

— Propos de grande dame réfléchie, répliqua t-elle.

Le capitaine se rapprocha, et d'une voix brève :

— Quel est ce propos? vous en avez dit assez pour me donner le droit d'exiger le reste.

— Écoutez, dit-elle tout à coup ; aussi bien ces choses-là ne doivent pas rester impunies.

— Oui, dites.

— Nous passions en voiture près de celle qui renfermait madame de Lestenac et la comtesse de Curnil.

— Ah ! les Curnil toujours! grinça le capitaine.

— Nous échangeâmes un salut avec notre jeune voisine de Lestenac, et c'est alors que la comtesse s'est écriée... Aristide, soyez calme !

— S'est écriée?

— Assez haut pour être entendue de nous et de bien d'autres : « *Quoi! vous saluez cette créature !* »

— Aurélie ! tonna le docteur en saisissant le bras de sa femme.

Elle se dégagea doucement.

— Cher ami, réfléchissez que la comtesse ne me connaissait absolument pas... ce serait, dans ce cas, une erreur de mémoire.

— La comtesse ne connaît aucune de vous... c'est de la folie... de la folie!... balbutia le docteur effaré.

— C'est ce dont il est facile au capitaine Aubépin de s'assurer, insinua madame Aurélie;... si sa femme est en état de lui répondre. Une telle parole peut tuer une honnête femme!

Le capitaine n'entendait plus. Il gravissait huit par huit les marches, et entrait comme un ouragan dans la chambre de Berthe.

Madame Aurélie jeta ses deux bras au cou de son mari, et d'une voix suppliante :

— Aristide, murmura-t-elle tendrement, si tu m'aimes, tu ne donneras pas de suite à cette affaire... J'ai dû te le dire, car l'honneur de ta femme, c'est le tien; mais tu sens bien, comme moi, n'est-ce pas, que cette épithète méprisante ne pouvait s'adresser à madame Lémincé.

Et doublement satisfaite, dans sa vengeance et dans sa jalousie, elle entraîna doucement son mari, qui ne demandait pas mieux que de se laisser calmer.

Berthe était étendue dans un fauteuil, la tête renversée, les bras inertes, les yeux ouverts, sans larmes.

Le capitaine vint droit à elle, et la secouant brusquement par le poignet :

— Est-ce vrai? demanda-t-il.

Elle le regarda d'un air fixe, comme doivent regarder les spectres, et ne répondit pas.

Alors, bien loin d'appeler le docteur, il alla fermer soigneusement la porte, prit un siége, s'assit près, tout près de Berthe, et les yeux sur ses yeux, tenant ses mains, forçant en quelque sorte sa volonté indécise par l'énergie de la sienne :

— Répondez-moi, Berthe, dit-il ; en votre âme et conscience, est-ce à madame Lémincé, est-ce à vous, que s'adressait le mot flétrissant de la comtesse de Curnil?

— Quoi! déjà!... déjà, vous savez...?

— Est-ce à elle ?

— Non, murmura l'infortunée.

Le capitaine devint pâle.

— Vous connaissez la comtesse du Curnil?

— Je ne l'ai entrevue qu'une fois.

— Et d'où lui vient le droit de vous traiter publiquement comme elle vient de le faire?

— D'une erreur.

— Grave?

— Grave.

— Réparable?

— Il est trop tard, fit-elle avec un geste découragé.

— Elle vous fera des excuses.

— Vous ne la connaissez pas.

— Alors, ce sera son fils.

— Son fils!... ah! ne mêlez pas son fils en tout ceci.

— Je regrette de constater que ce souvenir vous est encore si précieux.

— Auguste!

— Je me tais, rassurez-vous.

— Je vous supplie d'attendre... de m'écouter... Aujourd'hui, je souffre beaucoup.

« — Une honnête femme en mourrait! » murmura-t-il en se rappelant le dernier mot de madame Aurélie.

— Laissez l'insulte retomber sur l'insulteur.

— Non pas, s'il vous plaît. Mais vous, soyez calme; je vais vous délivrer des enfants pour toute la soirée.

— Mon Dieu! qu'allez-vous donc faire?

— Ne vous en mettez pas en peine; j'ai grand

souci de mon honneur, moi; mais cela ne fera pas tomber un seul cheveu de votre tête.

— Au nom du ciel, Auguste !...

— Il s'agit de régler un certain compte, M. de Curnil et moi; le nôtre viendra plus tard, Berthe.

Sa voix était sèche, son œil dur. Il sortit sans rien ajouter.

Il appela les enfants, surveilla leur repas sans rien prendre lui-même, fit monter Lambert et lui ordonna de les amuser dans les champs le reste de la journée.

Puis, seul dans la seconde pièce, qui servait à la fois de salle à manger, de cabinet de travail et de débarras, il se laissa tomber sur une grande caisse, plongea sa tête dans ses mains et s'abandonna à la plus amère rêverie.

Il revit sa jeunesse vide, ses campagnes, ses garnisons, son arrivée à Paris, la rencontre qu'il fit dans une maison tierce d'une orpheline de vingt et un ans, belle, sérieuse, un peu triste même, dont la mélancolie s'expliquait par l'isolement.

Il l'avait remarquée, il l'avait aimée. Elle paraissait indifférente.

Pourtant, un jour, quand il lui fit offrir son nom et une position honorable, la froide statue avait paru s'animer.

Dans ses grands yeux pensifs, il s'alluma comme un rayon; l'espoir d'échapper à la vie dépendante qu'elle menait chez son tuteur lui causa cette joie secrète connue seulement de ceux qui n'ont pas de demeure propre.

Elle accepta sa main.

Elle n'avait pour lui aucun enthousiasme, — il s'en souvenait bien, — mais aucune répulsion non plus.

Elle avait docilement accepté les devoirs nouveaux qui lui incombaient; femme dévouée, mère tendre, elle ne s'était jamais plainte de la vie nomade qui lui était faite.

Son caractère était égal, peu communicatif, plutôt grave que gai.

Près d'elle, il avait été heureux, aussi heureux du moins qu'on peut l'être quand le soupçon de n'être pas aimé comme on aime soi-même vous mord parfois le cœur.

Et voilà qu'une série de petits faits, d'observa-

tions et de doutes, — engrenage fatal, — réveillait un passé qu'il n'avait pas connu.

Qu'y avait-il donc de douloureux, de mystérieux et de coupable dans ce passé de Berthe Lenoble, dont Berthe Aubépin ne parlait jamais?

Il y avait un amour éteint.

Mais qu'avait été cet amour? dans quelle région s'était-il maintenu? et quelle gamme ardente et inavouable avait-il parcourue pour permettre à une femme du monde de laisser tomber sur une autre femme une épithète de mépris?

Ces réflexions poignantes absorbèrent assez le capitaine Aubépin pour l'empêcher de remarquer le retour bruyant de la calèche et les adieux de Flavien de Lestenac, qui prenait congé à haute voix de Louise et de la comtesse.

Que lui importait grelots, gaieté, toilettes, plaisirs?... tout cela ne se rapportait pas à sa pensée fixe : le passé de Berthe.

Cependant le bruit intérieur grandissait près de lui; les soyeuses robes de femmes égratignaient le parquet; on fermait la porte, on avançait un fauteuil, on agitait un éventail, on

causait avec animation derrière cette frêle barrière de sapin disjoint qu'un papier grossier recouvrait.

Ce murmure alterné de voix féminines bruissait à son oreille, sans y produire d'autre sensation qu'une sorte de fatigue.

Tout à coup il tressaillit : le nom de madame Aubépin venait d'être prononcé.

On s'occupait donc d'elle, là, près de lui, entre ces deux femmes curieuses et oisives ?

Il écouta.

A mesure qu'il entendait plus distinctement, sa tête livide, ébouriffée, se collait plus étroitement à la muraille.

Ses yeux dilatés brillaient d'un feu sombre, et sa bouche était agitée de petits frémissements convulsifs.

Il écoutait avec toute son âme, car, à deux pas de son oreille tendue, on parlait du passé de Berthe.

X

— Oui, je le vois bien, disait la comtesse, vous m'en voulez d'avoir manifesté hautement mon antipathie pour cette femme.

— Franchement, j'aurais préféré...

— Pouvais-je prévoir qu'elle avait eu le talent de se faire épouser par un camarade de votre mari?

— Nous sommes du même régiment, c'est vrai,

— C'est très-fâcheux , ma chère petite.

— Vraiment?

— C'est, du reste, l'intérêt que je vous porte qui m'a entraînée à vous parler ainsi... Quand on est jeune et jolie comme vous, il faut tant de prudence dans les relations!

— Je vous remercie, chère madame... ; mais puis-je savoir quel grand crime a commis cette jeune femme?

— Cela ne s'appelle pas un grand crime, ma chère belle; en langage mondain, cela s'appelle... Mais au fait, tenez, je vais vous conter l'histoire.

— Oh! oui... Quel plaisir vous me ferez!

— D'autant mieux que la conduite de mon fils dans cette aventure est exempte de tout reproche.

— Dites, je vous en prie.

« — Vous savez que la regrettable légèreté de conduite de M. le comte de Curnil m'a obligée depuis longues années à vivre séparée de lui.

« J'avais conservé mon fils, que le comte venait voir assez fréquemment.

« Nous n'étions plus époux, grâce à Dieu! mais nous sommes restés amis, et rien de sérieux n'arrive à l'un de nous sans que l'autre en soit instruit.

« Antonin a été élevé dans un respect filial parfaitement convenable, et j'ai remarqué qu'en diverses circonstances il a montré beaucoup de déférence pour le comte, qui est, en somme, un homme d'infiniment d'esprit.

« Mon fils était un très-jeune et très-brillant sous-lieutenant de chasseurs, dont j'étais extrêmement fière, je l'avoue, quand je découvris en lui la trace évidente d'une violente préoccupation.

« Avec son grade, sa fortune, son physique et

son nom, il n'avait qu'à jouir joyeusement de la vie qui lui était ouverte.

« Point du tout. Il ne riait plus, il ne mangeait pas, il ne causait guère.

« Qu'avait-il? »

— Je devine! exclama madame de Lestenac, il était amoureux.

« — Naturellement. Seulement, ce n'était pas un caprice sans conséquence, une fantaisie de jeune homme, c'était une vraie passion... oh! mais, vous n'imaginez pas cela, chère petite.

« Réunissez la tendresse de Roméo, le lyrisme de Pétrarque, au sentiment chevaleresque de don Quichotte, et vous aurez une faible idée des folles ardeurs de mon sous-lieutenant pour mademoiselle Berthe Lenoble.

— Berthe!... interrompit Louise... C'était donc?...

« — Mon Dieu! oui; une orpheline sans fortune, fort jolie, de bonne éducation et d'un esprit délié!...

« Elle avait eu l'adresse de jeter autour d'Antonin, — qu'elle avait rencontré en villégiature, je

ne sais trop où, — un de ces dangereux filets dont les femmes intrigantes savent tresser les mailles avec leurs petits doigts habiles et la soie de leurs cheveux ; au fond, elles jettent la glu de leurs séductions, et vous emmaillottent dans le réseau.

« Mon Antonin avait le filet noué par-dessus la tête ; il voulait se marier, rien que cela ! avec mademoiselle Lenoble, sans plus se préoccuper de sa famille, de son rang, de son nom, de son avenir militaire.

« Je le confessai, je le grondai, je le raisonnai : je n'obtins rien.

« Il me répéta mille fois qu'il voulait réparer, envers mademoiselle Berthe Lenoble, l'injustice du sort qui l'avait fait naître fille d'un simple officier de gendarmerie en retraite, et ne lui avait donné que sa beauté pour dot, tandis qu'elle était digne d'occuper le premier rang parmi les femmes titrées de Paris.

« La curiosité me saisit ; je voulus voir cette déesse.

« Guidée par quelques indiscrétions de mon fils, je l'aperçus, le dimanche suivant, au cirque

de l'Impératrice, conduisant les deux petites filles de son tuteur dont elle faisait l'éducation.

« C'était une fort agréable personne, rayonnante d'orgueil satisfait, et qu'on aurait pu, sur sa mine, accepter pour belle-fille.

« Mais pas de dot, d'abord... pas de nom, ensuite... Mademoiselle Lenoble! quelle pitoyable contrefaçon de la noblesse! C'était à se couvrir de ridicule dans tout le faubourg.

« Et pourtant le motif le plus réel de mon opposition absolue à ce beau projet était l'âge de mon fils.

« Voyez-vous d'ici l'étrange figure d'un sous-lieutenant de vingt-deux ans, avec femme, enfants, et tout l'attirail d'un ménage militaire, à travers les garnisons?

« Ma sœur de Grandpont, à qui je le confiai, en tomba malade; ses deux oncles, le marquis et le comte de Tréboin, déclarèrent qu'ils le déshériteraient.

« Vous croyez peut-être que ces menaces l'ébranlèrent?... Pas le moins du monde.

« Ni le chagrin de sa mère, ni la malédiction de ses oncles, ne firent pencher de notre côté

une balance dans l'autre plateau de laquelle mademoiselle Berthe Lenoble mettait ses bonnes grâces.

« J'avais soigneusement caché au comte de Curnil cette folie dont je rougissais, et je sentais bien, d'ailleurs, qu'il n'avait pas l'autorité voulue pour bien juger les sentiments de cette nature.

« Pourtant, je ne pus lui dissimuler davantage mes perplexités, et lui demandai franchement ce qu'il me conseillait de faire.

« Il m'écouta en souriant et parut infiniment moins effrayé que je ne l'étais de cette perspective.

« — Ma chère comtesse, me dit-il avec un air railleur que je lui connaissais trop, vous n'avez pas su vous y prendre. Il ne fallait pas heurter ce garçon-là ; vous n'avez réussi qu'à lui mettre en tête ce mariage ridicule. Si vous m'aviez consulté plus tôt, je lui aurais démontré qu'à faire le paladin il s'est déconsidéré aux yeux de cette fillette, qui le trouve à point pour en faire un mari.

« — Monsieur, lui dis-je, faites-moi grâce de vos explications.

« — Oh ! pardon, comtesse... Envoyez-moi ce

gaillard-là ; je tâcherai de lui ouvrir les yeux sur les prétentions de sa princesse... Mais il est déjà bien tard !

« Il était bien tard, en effet.

« Le bataillon de chasseurs, caserné rue de Babylone, auquel appartenait Antonin, ayant reçu l'ordre de partir pour Besançon, ce départ précipita la catastrophe.

« Antonin se présenta un matin chez moi, venant, disait-il, réclamer mon autorisation immédiate à son mariage, qu'il allait faire afficher à la mairie de notre arrondissement.

« Vous jugez, ma chère petite, de mes cris, de mon indignation. Je ne voulus rien autoriser, et le congédiai en lui disant qu'il saurait bientôt à quelle décision je m'arrêterais.

« Lui parti, la conjoncture me parut assez grave pour me décider à une chose que je n'avais jamais faite.

« Au lieu d'écrire au comte de Curnil de venir me parler, ce qui eût été une perte de temps, je me jetai follement dans ma voiture et me fis conduire, au triple galop, rue Taitbout, où il demeurait.

« Il me semblait, dans mon trouble, que lui seul, avec son autorité de père, quelque compromise qu'elle fût, hélas ! pouvait sauver la situation.

« Cet hôtel de la rue Taitbout, où le comte avait son appartement de garçon, était habité par une actrice, un chanteur, que sais-je encore ?

« Je fus déjà punie de mon imprudence en frôlant dans l'escalier quelques-uns de ces dersonnages, mais je ne songeais qu'à Antonin.

« Je laissai à peine au valet de chambre le temps de m'ouvrir. Je passai devant lui comme une flèche, traversai l'antichambre et soulevai la portière d'un petit salon d'où venait un bruit de voix.

« Sur le seuil je m'arrêtai tout interdite.

« Imaginez-vous, ma chère belle, qu'il était on ne peut plus délicat pour moi d'arriver en pareille occurrence.

« Le comte était un genou en terre, suppliant, dans l'attitude la plus éloquente, même pour des yeux inexpérimentés comme les miens, et souriait galamment à une jeune femme, debout, dont la longue robe balayait les cendres du foyer.

« La jeune femme étendait les bras comme pour repousser son vieil adorateur; mais le comte ne paraissait nullement désarçonné par cette sévérité de commande.

« Tous deux se retournèrent au bruit.

« Je fis un cri.

« Cette femme était Berthe Lenoble.

« Le comte se releva plus lestement que son âge ne l'aurait fait supposer, et, me reconnaissant, parut horriblement confus.

« La jeune fille, qui ne m'avait jamais vue, me regarda d'un air hautain, quoique son front fût empourpré.

« Je fus saisie d'une désillusion si foudroyante, d'un dégoût si profond, que, partant d'un éclat de rire amer, je fis signe au comte de ne pas se déranger davantage, et marchai vers la porte.

« Il fit quelques pas vers moi en balbutiant des excuses.

« — Laissez, laissez, lui dis-je avec dédain, cela m'apprendra à m'aventurer dans un appartement de garçon.

« Et, le clouant sur place par un geste écra-

sant, je m'élançai à travers l'antichambre et disparus.

« Je ne sentis pas sous mes pieds les escaliers de la maison maudite : je volais.

« Comprenez-vous mon exaspération?... Mon fils songeait à faire publier ses bans, tandis que cette perverse sirène coquetait chez le comte!

« Je fis appeler Antonin, et, sans préparation, — j'en étais incapable, — brutalement, je lui dis le fait odieux dont le hasard venait de me rendre témoin.

« Mon pauvre Antonin!... quel désespoir! Il me dit des paroles blessantes, que je pardonnai, se livra à un emportement que je calmai, et finalement partit comme une flèche en me criant qu'il allait tout éclaircir.

« J'appris ensuite qu'il était allé droit à son père, qu'il trouva seul, de fort mauvaise humeur.

« Je ne sais trop quelles questions il lui posa; je sais moins encore ce que le comte répondit : dans la vie des hommes à bonnes fortunes, il y a de si piquantes aventures!

« Toujours est-il qu'il se défendit mollement et

disculpa mademoiselle Berthe Lenoble avec assez de maladresse pour laisser les doutes les plus vifs dans le cœur de son fils.

« Antonin sortit de la rue Taitbout désespéré, écœuré, ne croyant plus ni à son père ni à sa fiancée.

« Pendant cet entretien, que je supposais bien devoir exercer beaucoup d'influence sur les événements à venir, j'avais mis le temps à profit.

« J'avais couru chez le commandant du bataillon de chasseurs et chez le général de division, et j'en revenais triomphante avec la promesse formelle d'un semestre immédiat pour mon fils.

« Déjà je faisais mes malles, quand il rentra le visage renversé. Je l'embrassai : il fondit en larmes.

« Il voulait la revoir : je m'y opposai nettement et absolument.

« Il me promit d'obéir, et je lui promis de le consoler.

« Le lendemain même nous partions ensemble pour l'Italie.

« Six mois après, quand nous revînmes, Anto-

nin alla tenir garnison à Besançon, et mademoiselle Lenoble n'habitait plus Paris.

« Comme bien vous pensez, je ne m'inquiétai pas d'elle davantage, et je dois lui rendre cette justice qu'elle n'a pas cherché depuis lors à se rapprocher de nous.

« Il est vrai que je lui avais écrit, au moment de notre départ, ce très-concluant petit billet :

« MADEMOISELLE,

« S'abandonner au père et vouloir devenir la « femme du fils est un cumul par trop ambi- « tieux auquel vous êtes invitée à renoncer de « bonne grâce, dès aujourd'hui. »

— Et voilà, chère belle, la petite aventure qui a violemment guéri mon grand enfant. Me reconnaissez-vous maintenant le droit d'avoir parlé, ce matin, comme je l'ai fait?

— Ah! madame! répondit la voix troublée de madame de Lestenac, tout ce que vous m'apprenez là est inimaginable !

— N'est-ce pas?... Agissez maintenant comme il vous semblera le plus convenable avec cette

madame Aubépin... ; c'est bien Aubépin, je crois?

— Oh! mon Dieu!... qui l'aurait cru?

— Gardez cela pour vous..., car enfin je ne tiens pas à poursuivre de ma réprobation cette pauvre femme, qui me paraît heureusement changée ; mais il est bon, pour vous éviter des ennuis possibles, que vous soyez sur vos gardes.

— Je vous remercie... mais...

— J'entends mon fils..., je me sauve. Nous nous retrouverons demain.

On entendit un bruit de portes ouvertes et refermées, et tout rentra dans le silence.

Le capitaine Aubépin retira lentement sa tête collée au mur, sur lequel la sueur de son front avait laissé des stigmates.

Il faisait peur à voir.

Il chancelait comme un homme ivre, et fut quelques minutes, debout, avant de pouvoir recouvrer la solidité de ses jambes et la netteté de ses idées.

Le coup avait été trop rude. Son visage s'était injecté, et le rictus effrayant de ses lèvres présa-

geait une tempête intérieure dont les éclats allaient tout renverser.

Il passa deux ou trois fois les mains sur son front comme pour en éloigner la congestion menaçante, puis, soudainement, il quitta la chambre déjà sombre, traversa le palier, et vint frapper à la cinquième porte.

Ce fut le lieutenant de Curnil qui ouvrit.

En apercevant le capitaine Aubépin, il recula de surprise et de contrariété.

Le capitaine le salua, et, sans parler, s'avança vers la comtesse, qui était assise près de la fenêtre.

— Madame, dit-il avec une politesse raide, je n'ai l'honneur d'être connu ni de vous ni de monsieur votre fils, c'est pourquoi je vous demande la permission de me présenter moi-même. Je suis le capitaine Aubépin, du 204e de de ligne.

— Aubépin! ah!... fit la comtesse en le considérant de cet air paisible et fier qui lui était propre.

— Ce nom ne vous fait pas présager le but de ma visite, madame?

10.

— J'allais vous le demander, monsieur.

— Je viens vous prier, madame, de vouloir bien convenir que le petit roman que vous venez de raconter, — fort joliment du reste, — à madame de Lestenac, est controuvé d'un bout à l'autre.

— Quel roman, s'il vous plaît?

— Celui qu'il vous a plu d'attribuer, tout à l'heure, à mademoiselle Berthe Lenoble.

La comtesse haussa les épaules.

Antonin, effrayé, fit un pas en avant.

— Paix, monsieur, j'ai l'honneur de m'adresser à madame la comtesse, fit le capitaine.

— Je n'ai pas raconté un roman, mais une histoire, dit celle-ci avec hauteur.

Le capitaine se contint.

— Voulez-vous du moins admettre, madame, avoir pu être trompée par des présomptions..., une réunion de circonstances?

— Ce serait difficile, répondit-elle sur le même ton, puisque j'ai eu le regret d'être mêlée à ces circonstances.

Le capitaine ne sourcilla pas.

— Consentez-vous toutefois à reconnaître

qu'une fatalité inexplicable a pu exister en tout ceci, et induire tout le monde en erreur?

Elle eut un sourire indécis. Seule, elle aurait eu pitié du malheureux officier. Devant son fils, il ne fallait pas transiger.

— J'ai le regret de ne pouvoir varier dans mes opinions, déclara-t-elle.

— Vous accusez mademoiselle Berthe Lenoble?

— Je n'accuse plus, monsieur, je me tais.

— Vous persistez à ne pas désavouer votre recit à madame de Lestenac?

— Je ne désavoue jamais aucune de mes paroles.

— C'est votre détermination formelle?

Elle s'inclina.

Le capitaine se tourna vers Antonin, qui, pâle, assistait à cette scène.

— Alors c'est vous, monsieur, dit-il, qui rétracterez devant madame de Lestenac les imprudentes accusations de madame votre mère.

— Mon capitaine, dit Antonin avec émotion, je comprends le sentiment qui vous guide; je le respecte plus que je ne puis le dire; mais, au

nom du ciel! renoncez à des exhumations pénibles.

— Ce que vous apppelez des « exhumations » monsieur, c'est la vie de mon intérieur.

— Hélas! mon capitaine, où vous conduiront-elles ?

— A la réhabilitation d'un nom que madame la comtesse de Curnil vient d'outrager.

Un flot de sang monta impétueusement au front de la comtesse. Elle aurait pu, d'un mot, calmer l'orage, pacifier ce cœur troublé : elle ne le dit pas.

Elle n'était point réellement méchante ; elle était entêtée, et la façon dont M. Aubépin défendait sa femme froissait son orgueil. Son regard irrité chercha celui de son fils pour lui dicter sa conduite.

— Mon capitaine, dit le jeune homme, le respect que j'ai pour ma mère m'interdit de lui infliger un désavœu.

— Vous refusez ?

— Je refuse.

— Positivement ?

— Oui.

Le capitaine eut dans le regard un éclair fauve. Il n'avait plus affaire à une femme ; il pouvait dépouiller sa politesse gênante et son calme d'emprunt.

Un ricanement sauvage vint à ses lèvres, et l'on put croire qu'il allait bondir sur son adversaire.

Mais il se souvint à temps de la discipline militaire, de la différence des grades, et leur faisant un héroïque sacrifice :

— Monsieur, dit-il les dents serrées, cette réparation que vous me refusez, je l'obtiendrai cependant. Je dépouillerai mes épaulettes de capitaine, et ce ne sera plus entre nous un combat d'inférieur à supérieur, mais une lutte d'homme à homme.

— Quand et comme il vous plaira ! interrompit Antonin avec feu.

— Dès demain, monsieur, car il me tarde de vous rencontrer sur un terrain où vous ne vous abritiez plus derrière la présence d'une femme.

Antonin bondit sous l'insulte.

La comtesse jeta un cri et s'élança vers son fils qu'elle entoura de ses bras.

— Sortez ! monsieur, sortez ! criait-elle hors d'elle-même.

Le capitaine Aubépin se retourna sur le seuil.

— Le docteur Lémincé, un de mes témoins, attendra les vôtres, dit-il.

Et il sortit.

Antonin était en proie à une colère folle ; il repoussa sa mère, se jeta furieusement à travers la chambre en prononçant des paroles exaltées.

Il voulait tout pourfendre, tout anéantir, tout passer au fil de l'épée.

Il oubliait l'insulte que s'était permise sa mère, et dont il avait accepté la responsabilité, pour ne se souvenir que de celle qu'il venait de recevoir lui-même.

Il avait d'ailleurs trop aimé Berthe pour ne pas éprouver une joie sauvage à l'espoir de tuer son mari.

Il éprouvait, en un mot, un accès subit et complet de la terrible fièvre du duel.

La comtesse était épouvantée.

Elle n'avait certes pas songé que son orgueilleux refus de céder au désir si légitime du capitaine Aubépin pût amener une catastrophe.

Elle se désolait maintenant et tordait ses mains, en priant Dieu de lui venir en aide.

Elle pleurait avec des larmes de mère son fatal entêtement, qui pouvait entraîner la mort de son fils.

Suppliante et brisée, elle conjurait Antonin de renoncer à son ressentiment. Elle promettait d'apaiser celui de M. Aubépin par des rétractations absolues.

Elle concéderait tout ; elle se soumettrait à tout ; elle s'humilierait même, s'il le fallait ; mais, au moins, que cet homme lui laissât son enfant !

Ce désespoir ne toucha point Antonin ; pour la première fois, il résista aux prières maternelles, et leur opposa la nécessité positive de donner suite à cette affaire d'honneur.

Il la quitta pour aller au camp s'assurer de ses témoins, non sans avoir essayé de la calmer avec le récit succinct d'une rencontre dont il s'était déjà très-heureusement tiré.

Ce récit ne fit qu'augmenter les craintes de l'imprudente mère, qui se répétait que peut-être la Providence ne veillerait pas, une seconde fois, aussi merveilleusement sur le jeune homme.

Une heure après, il lui écrivit d'être sans inquiétude, que M. de Lestenac et un capitaine de chasseurs seraient ses témoins, et que l'affaire se réglerait dès le lendemain.

Madame de Lestenac, qui survint, reçut cette confidence, et fut frappée de stupeur.

Sa petite tête de linotte, qui s'était intéressée à la romanesque histoire racontée par sa voisine, n'en aurait jamais entrevu le sanglant épilogue.

Naturellement, elle fondit en larmes.

Louise mourait de peur pour son mari, pour Antonin, pour le capitaine, pour tout le monde.

Elle ne pouvait s'empêcher de plaindre un peu cette pauvre Berthe, cause de tout le mal, et de blâmer aussi la comtesse, qui aurait décidément bien mieux fait de garder ce souvenir intime dans un coin de son cerveau.

— Ah! ces murs de planches! dit-elle en ébranlant la cloison frêle sous les coups répétés de son poing d'enfant;... ces murs finiront par nous faire pendre tous!

Les deux femmes pleurèrent ensemble une partie de la nuit, sans trouver une seule consolation raisonnable à s'adresser mutuellement.

XI

Le lendemain samedi, à neuf heures du matin, madame Aurélie Lémincé ne fut pas médiocrement surprise de voir M. de Lestenac, suivi d'un capitaine de chasseurs, se présenter chez elle en demandant à parler au docteur.

Avant qu'elle eût le temps de répondre, le docteur lui-même apparut sur le petit perron, en compagnie d'un officier de lanciers, qui gesticulait furieusement.

Les quatre hommes se saluèrent. Les deux premiers étaient raides, froids; le docteur était triste.

Ils entrèrent tous dans la seconde pièce de l'appartement, et madame Aurélie resta debout dans la première, dévorée d'inquiétude, altérée de curiosité.

La terrible nécessité du duel impressionnant toujours péniblement ceux qui ont le bon sens et le bon goût de n'en faire jamais ni un jeu, ni une bravade, les officiers se regardèrent une seconde dans un silence embarrassant.

— Messieurs, dit Flavien, vous êtes instruits du sujet qui nous amène ?

— Oui, monsieur, répondit l'officier de lanciers qui servait de second témoin à M. Aubépin.

— M. de Curnil a été gravement offensé par M. Aubépin.

— M. Aubépin a été irrésistiblement provoqué par M. de Curnil.

— Nous désirons donc, messieurs, nous entendre avec vous sur la rencontre...

— Messieurs, s'écria le docteur, quelque graves que soient les griefs des deux parties, n'y a-t-il donc aucun moyen de conciliation honorable ?

— Docteur, dit vivement le capitaine de chasseurs, nous sommes heureux de vous entendre émettre cette opinion, mais nous ne sommes pas autorisés à la partager.

— Vous repousseriez un arrangement, si, après explications, il devenait possible de vous le proposer ? insista l'excellent homme.

— Absolument, dit Flavien avec tristesse.

— Messieurs, dit-il, je cède à une conviction toute personnelle, croyez-le bien, en insistant... et je voudrais...

— Assez, docteur! souffla l'officier de lanciers.

— Les intentions de M. de Curnil sont formelles, dit sèchement le capitaine de chasseurs : il veut se battre.

— Et, en notre qualité d'insulté, le choix des armes nous appartient, ajouta Flavien.

— Veuillez les préciser.

— Le pistolet.

— Votre jour?

— Aujourd'hui, tir devant l'empereur... demain, alors.

— Demain est le 15 août : messe, revue, réjouissances.

— Il est vrai; les exigences du métier l'emportent encore sur celles de l'honneur.

— Eh bien! lundi.

— Lundi, soit, à cinq heures, derrière le moulin à vent.

Les quatre témoins échangèrent un dernier salut et se séparèrent.

Sur le seuil, le docteur pâle, troublé, retint M. de Lestenac par le bras.

— Lestenac, dit-il, nous ne pouvons cependant pas laisser s'égorger ainsi mon ami et le vôtre.

Flavien secoua la tête.

— J'ai essayé de calmer Curnil, j'ai échoué.

— J'ai raisonné Aubépin : peine perdue !

— Ainsi donc, à lundi ?

— A lundi...

— Et puissiez-vous, d'ici là, cher docteur, faire triompher notre désir de conciliation.

Lestenac serra la main du digne homme et monta chez sa femme, où l'attendait une scène d'attendrissement.

A tout prendre, il aimait encore mieux se heurter aux enfantillages parfois extravagants de Louise qu'à cet excès de tendresse alarmée

Il faiblit devant le ruisseau de larmes qui l'accueillit, devant ces mains suppliantes, ces prières chaudes, ces deux bras jetés désespérément à son cou.

Il trouva absurde l'usage du duel, imprudentes les femmes qui le font naître, insupportables celles qui veulent ensuite l'entraver.

Il fallait se contraindre cependant, se faire aimable, rassurant, tendre même. Il y réussit, consola Louise, lui prouva qu'il ne courait aucun danger, et que les combattants eux-mêmes se

serreraient probablement la main avant le surlendemain.

Enfin, la laissant plus tranquille, il se rendit au tir à la cible, avec un agacement intérieur assez vif pour faire trembler sa main, et rendre pitoyable le tir à la carabine qu'il eut l'honneur d'exécuter devant Sa Majesté.

Quant au docteur, en quittant Flavien, il rentra chez lui la tête basse, l'air songeur, marmottant entre ses dents :

— Elle en mourra... elle en mourra...

— Qui cela ? demanda une voix aigre.

Il leva les yeux, et se trouva face à face avec madame Aurélie, dont la figure pincée ne présageait rien de bon.

— Qui cela ? répéta-t-elle... Eh ! qui serait-ce, sinon la charmante, l'intéressante, la très-compromise madame Aubépin ?

— Chut !... chut !... fit le docteur effrayé.

— Voyons, Aristide, soyez franc avec votre femme une fois dans votre vie... avouez que ces messieurs sont venus chez vous ce matin pour quelque histoire de duel ?

— Heu !... heu !...

— Entre M. de Curnil et M. Aubépin?

— Mais...

— Et que vous y êtes mêlé?

— Aurélie, je t'assure...

— Il ne me manquait plus que cela! vous battre!... vous battre!...

— Pas du tout.

— Et pour une madame Aubépin, encore!

— Mais non, chère amie, mais non.

— Mais si, monsieur.

— Je suis témoin...

— C'est cela... le champion de cette personne immaculée!

— Le témoin de son mari.

— Eh! c'est la même chose!

— Oh!... chérie!...

— Je ne le souffrirai pas.

Le docteur fit un geste, puis, se contenant, il reprit avec douceur :

— Sois raisonnable; ces services-là, vois-tu, ne se refusent pas entre hommes.

— Entre hommes!... c'est possible. Moi, je suis une femme, et je veux la paix dans mon intérieur.

— Tu ne réfléchis pas que ma parole est donnée.

— Vous vous trompez, Aristide, écoutez-moi bien : vous n'accompagnerez pas ces messieurs sur le terrain. Vous ne les accompagnerez pas.

M. Lémincé s'approcha de sa femme, raffermit sa voix, et prenant sa main, qu'il serra avec une énergie inaccoutumée :

— Ma chère enfant, dit-il, j'irai sur le terrain, parce que, si quelqu'un se permettait jamais sur ton compte le propos qui a été jeté à la face de madame Aubépin, je souhaiterais que mon régiment tout entier se levât et me suivît pour me servir de témoin et défendre mon honneur.

Madame Aurélie, domptée par cette volonté inattendue plus encore que par cette logique tendre, courba la tête, haussa les épaules, et rentra majestueusement, mais silencieusement, chez elle.

Et pendant que ces passions diverses s'agitaient autour d'elle, que devenait la pauvre Berthe?

La veille, quand M. Aubépin l'eut quittée, Berthe était restée ensevelie dans un douloureux engourdissement.

Sa pensée fiévreuse lui faisait subir la lourde torture du passé, gros de larmes, et du présent plein d'inquiétudes.

Elle aussi revoyait sa jeunesse ! et quel voile de deuil l'assombrissait !

Bientôt un murmure de voix irritées la tira de cette torpeur maladive. On parlait haut..., on parlait près d'elle..., on parlait d'elle !...

C'était M. de Curnil, c'était son mari.

Elle se leva toute frémissante, et s'arrêta en comprimant un cri : à travers la maison de verre, le bruit d'une effrayante provocation venait d'arriver jusqu'à elle.

Elle voulut s'élancer ; ses pieds refusèrent de la porter ; elle retomba sur son fauteuil, glacée de terreur, affolée d'angoisses.

La nuit venait. Lambert lui ramena ses enfants.

— Où est le capitaine ? demanda-t-elle.

— Le capitaine est remonté au camp, répondit Lambert.

Berthe coucha les enfants ; elle les endormit et veilla près d'eux, tremblante, échevelée, tressaillant au moindre souffle, attendant toujours son mari

Le capitaine Aubépin ne parut pas.

Le matin, vaincue par la fatigue, elle s'endormit quelques heures... et de quel sommeil !

A neuf heures, elle vit entrer les trois officiers chez le docteur, elle les entendit ressortir, et entrevit — lueur sinistre — les suites probables de cette scène de la veille, dont aucun détail ne lui était parvenu.

Son orgueil saignait d'aller mendier une explication chez madame Lémincé, dont le mauvais vouloir à son égard perçait dans tous les actes.

Il lui répugnait plus encore de s'adresser à madame de Lestenac, dont toutes les sympathies appartenaient visiblement à la comtesse.

Et pourtant, elle le sentait, par elle, à cause d'elle, un événement se préparait qui ne pouvait être qu'un duel.

Le silence du capitaine Aubépin la désespérait. Son absence prolongée lui parut menaçante, surtout à l'heure où les musiques militaires, rentrant au camp, lui apprirent que le tir à la cible était terminé.

Mille angoisses lui broyaient le cœur; mille projets insensés assaillaient son esprit.

11.

Elle s'arrêta au plus illogique peut-être, mais certainement au plus féminin.

C'était l'heure où le vaguemestre du 204e de ligne, venant de la poste du Grand-Mourmelon, faisait sa distribution quotidienne de lettres et de journaux.

Après avoir servi les tentes, il descendait aux villages environnants, dans les familles d'officiers.

Le capitaine Aubépin se faisait apporter son courrier à la maison Nicolle.

Le vaguemestre frappa chez Berthe, il tenait à la main le *Moniteur de l'Armée*.

— Sergent, dit Berthe en le retenant du geste, remontez-vous au camp ?

— Immédiatement, madame.

— Je vous prie alors de vous charger de remettre en route une lettre du capitaine Aubépin pour un officier de chasseurs.

— Bien volontiers, madame.

— Attendez une minute.

Elle passa dans la seconde chambre et griffonna rapidement ces trois lignes :

« Monsieur,

« J'ai besoin de vous voir. Je vous attendrai « avec mes enfants, ce soir, à sept heures, dans « le bois de pins, derrière la maison Nicolle.

« BERTHE AUBÉPIN. »

Et, sur l'enveloppe, elle écrivit d'une main ferme :

Monsieur le lieutenant de Curnil.

Le vaguemestre, persuadé qu'il remplissait une commission de son capitaine, emporta la lettre.

Moins d'un quart d'heure après, Antonin, hébété de surprise, lisait et relisait ce bizarre rendez-vous.

Que de sentiments aussi cette écriture remuait en son cœur !

Antonin avait aimé Berthe Lenoble ardemment, purement ; il avait voulu en faire sa femme à un âge où les officiers ne se marient guère. Il avait oublié pour elle sa naissance, sa fortune, et menacé de compromettre son avenir militaire.

Il avait été foudroyé par la révélation de la comtesse et, plus encore, par les réticences ma-

ladroites du comte de Curnil, alors qu'affolé de douleur, il lui demandait avec rage ce que l'imprudente fille pouvait faire dans sa maison.

Circonvenu par sa mère, dont l'influence sur lui était grande, il n'avait pas voulu revoir mademoiselle Lenoble; il avait dédaigné de l'interroger; il l'avait fuie et s'était juré de travailler consciencieusement à l'oublier.

Il ne l'estimait plus; il ne l'aimait peut-être plus, mais souvent son souvenir attendri avait évoqué la douce vision disparue.

Il ignorait quelle destinée lui avait été faite avec les années. Il n'avait jamais osé s'informer, à son retour à Paris, de cette orpheline qui avait failli porter son nom.

A l'insu du jeune homme, il y avait peut-être dans cette réserve plus de crainte de réveiller ses anciens rêves que de réelle indifférence.

Toujours est-il que la présence inattendue de Berthe au camp l'avait troublé, et que les petits événements de la maison Nicolle l'avaient laissé quinteux, irritable et vaguement inquiet.

Enfin, les insultes simultanées de sa mère envers madame Aubépin, et de M. Aubépin envers

lui-même, le jetèrent dans une fureur noire, irraisonnée, dont il n'était pas encore totalement revenu.

N'était-ce pas assez, en effet, que cette jeune fille à deux visages, qui le matin lui promettait sa main, et le soir portait ses sourires à un mari-garçon cynique et railleur, eût bouleversé sa vie, désenchanté sa jeunesse et désillusionné son amour?

Fallait-il encore qu'une fatale rencontre vînt remuer ce passé inavouable et apporter des chagrins nouveaux dans l'existence de sa mère, pour laquelle sa tendresse approchait de la vénération?

Et maintenant, que lui voulait Berthe?

Quand l'écriture de la jeune femme étincela à ses yeux, tout illuminée du prisme du souvenir, il tressaillit et devint pâle.

Berthe lui écrire! Berthe l'appeler! L'aimait-elle donc encore?

Il eut honte de cette interprétation. Elle lui parlait de ses enfants, d'ailleurs. C'était tout simplement la mère de famille effrayée qui voulait le supplier d'épargner le soutien de ces têtes innocentes.

Il eut un sourire légèrement dédaigneux.

— Ah ! comme elle est devenue bourgeoise, la pauvre Berthe ! fit-il en refermant la lettre.

Un instant après, il la rouvrit.

Il y avait dans ces lignes concices, dans ces caractères tracés à la hâte, quelque chose de voulu, d'arrêté, qui rappelait la Berthe d'autrefois.

— Non, se dit-il, ce n'est pas pour m'implorer qu'elle veut me voir, la fière Berthe !

Quand l'heure du dîner sonna, il se surprit cherchant pour la centième fois à arracher son secret au billet mystérieux.

Il dînait au camp, la présence de l'empereur retenant tout le monde à son poste.

Il ne mangea pas, réfléchit beaucoup, ne découvrit rien, et se décida, le cœur battant un peu, à suivre ce nouveau courant d'aventures.

Berthe avait entrevu d'un œil clair la possibilité de cet entretien dangereux, et résolu les moyens de se le procurer.

Le capitaine Aubépin, comme tous les autres officiers de la première division qui allaient être décorés à la revue de l'empereur, devait dîner à la table de Sa Majesté.

Il vint se mettre en tenue, s'informa froidement de la santé de sa femme, embrassa ses enfants et remonta au quartier impérial, vers lequel nombre d'officiers se dirigeaient en file serrée.

La jeune femme était donc libre.

Avant de partir, elle s'agenouilla pieusement, pria quelques minutes comme pour demander à Dieu d'absoudre ce qui pourrait paraître trop hardi dans sa démarche, et se releva plus forte.

Sept heures allaient sonner. Elle prit ses deux enfants par la main, et refit avec eux, émue, mais courageuse, cette promenade du champ de blé qu'elle avait si souvent faite dans la monotonie de ses longues journées.

Le petit bois de pins était désert.

Bébé s'assit sur la mousse. Marie ramassa les petites pommes résineuses tombées des arbres. Berthe vint s'appuyer à un tronc renversé.

Son beau visage s'était idéalisé par la souffrance morale. La tristesse infinie de son âme, — pâle lueur, — éclatait dans ses grands yeux.

L'ombre qui tombait des ramures faisait à sa

tête brune une auréole sombre, vrai cadre de cette pure beauté.

Un homme, qui venait du camp à travers la plaine, sauta lestement le ruisseau et s'arrêta devant elle, le schako à la main.

C'était Antonin.

— Je me rends à vos ordres, madame, dit-il avec respect.

— Je vous remercie, monsieur.

Ils se regardèrent, comme ils ne l'avaient point fait dans leur courte et orageuse entrevue.

Et le regard d'Antonin se chargeait de pitié.

Quel changement! Les années avaient passé sur lui; sur elle, le chagrin sans trêve mordait encore.

— Je ne vous ai point prié de venir, dit-elle, pour vous faire constater ce que six années d'épreuves, de voyages et de maternité, ont fait de moi.

Et un sourire mélancolique se dessina sur ses lèvres.

— Vous me reconnaissez encore, c'est déjà un résultat, ajoute-t-elle doucement.

— J'ai beaucoup souffert, moi aussi, madame, dit-il avec conviction.

— Je le crois. Vous l'avez mieux supporté. Les hommes ont plus de force, ou peut-être de volonté, pour oublier.

— Nous devons alors en bénir Dieu, madame.

— Certes.

— Vous m'avez étonné et charmé, madame, par votre invitation inattendue.

— Vous étonner, je le supposais, en effet, monsieur ; vous charmer... je n'y tâchais pas.

— Voilà une dureté imméritée.

— Vous êtes venu, le temps presse... je vais vous apprendre le pourquoi de cet appel étrange.

— Oh ! dites, je vous en prie !

— Il y a six ans...

— Quoi ! vous allez parler...

— Du passé, oui.

— Vous le voulez ?

— Rendez-moi cette justice que c'est la première fois.

— Parlez, madame.

— Vous souvenez-vous de ceci, monsieur ? Quand, il y a six ans, un billet écrasant de votre

mère m'apprit à la fois son erreur, notre rupture et votre départ, je ne daignai pas me défendre.

— Il est vrai.

— Cela vous parut peut-être l'indice de ma culpabilité?... Vous ne répondez pas... Ce n'était pourtant que la révolte immense de ma fierté.

— Madame!

— Aujourd'hui, j'ai tout autant d'orgueil... plus encore, parce que je suis mère. C'est pour mes enfants que je veux vous dire mon innocence.

Il essaya de l'arrêter. Elle continua avec énergie.

— En quelques mots, voici l'épilogue de ma triste histoire, il faut que vous la sachiez aujourd'hui, il le faut. Vous luttiez pour notre mariage, contre la volonté de votre mère. Votre père, tardivement instruit de vos projets, avait également pris à tâche de les contrecarrer. Ayant échoué près de vous, il essaya près de moi.

— Vous dites?...

« — Attendez. Il se présenta chez mon tuteur, sous un prétexte, me vit, m'étudia sans se nom-

mer, et s'éloigna sans me donner l'ombre d'un soupçon sur son identité.

« Le lendemain même, il m'écrivit que votre vieux père, *votre vieux père,* entendez-vous? souffrant, attristé, inquiet de la désunion que je faisais régner dans sa famille, me suppliait de venir vers lui, qui ne pouvait dans son état de santé venir à moi, et qu'il espérait qu'une conciliation générale sortirait de cette paternelle entrevue.

« Mon tuteur absent ne pouvait ni me donner un conseil, ni m'accompagner. J'aurais voulu vous voir, vous consulter avant de me rendre à une invitation que ma position, dépendante selon le monde, et l'âge du comte de Curnil rendaient acceptable.

« Par une fatalité de plus, vous ne vîntes pas chez mon tuteur ce jour-là, ni le jour suivant.

« Je me résolus donc assez à contre-cœur, quoique sans l'ombre de méfiance, à me rendre chez le comte, accompagnée de la femme de charge de la maison.

« Si madame la comtesse de Curnil n'avait pas été si préoccupée en venant chez son mari, elle

aurait aperçu l'honnête visage de cette vieille femme dans l'antichambre, qu'elle dut traverser deux fois.

« Le comte était seul et ne me parut pas souffrant. Je le reconnus, en outre, pour le mystérieux visiteur de l'avant-veille, ce qui m'étonna et m'irrita en secret.

« Notre conversation fut bizarre ; il me parla de votre avenir, me priant de ne pas l'entraver par un mariage prématuré, et de votre affection pour moi... sans toutefois m'engager à cesser d'y répondre.

« Il pensait que je devais attendre, patienter, ne pas brouiller le fils et la mère... avoir confiance en lui... le voir souvent... compter sur son amical intérêt...

« Il entremêlait ses conseils de compliments exagérés ou de silences subits qui m'embarrassaient.

« Je lui déclarai que, mon intention n'ayant jamais été d'entrer par force dans sa famille, je considérais ma conduite comme toute tracée et que j'attendrais, des années et de votre affection, la solution d'une union qui semblait si difficile à l'heure présente.

« Cette réponse si naturelle ne parut pas le satisfaire outre mesure. Il me demanda de ne pas vous arracher de nouvelles promesses avant votre départ.

« Peinée de cette recommandation blessante, j'affirmai n'avoir rien à vous demander, puisque vous seul aviez formé les projets qu'il croyait impossibles à réaliser ; que vous seul m'aviez découverte dans mon obscurité ; que vous seul alliez toujours au-devant de toutes mes prévisions.

« Il m'insinua, toutefois, qu'il serait plus sage de ne pas vous revoir, car il jugeait, d'après ses propres impressions, que ma présence devait être infiniment dangereuse pour son fils.

« Je fis aussitôt un mouvement pour me lever. Il me retint avec un empressement qui enleva subitement à cet entretien tout caractère paternel.

« Je ne soupçonnais guère alors à quel danger je m'étais naïvement exposée. J'ignorais la légèreté de mœurs de l'homme dont vous ne m'aviez parlé qu'avec respect, et ne veux pas, même aujourd'hui, qualifier sa conduite à mon égard.

« Au moment où madame de Curnil entrait

sans se faire annoncer, je repoussais avec surprise et douleur la démonstration outrageusement ridicule que m'infligeait son mari.

« Votre mère parut, me regarda, et de quel regard !... eut un rire qui me brisa le cœur et sortit furieusement.

« — Vous avez tué mon honneur! dis-je froidement au comte en me dirigeant vers la porte.

« Je l'entendis marmotter je ne sais quelles excuses, auxquelles je dédaignai de répondre, et je sortis le front haut, de cet hôtel, où je n'aurais jamais dû entrer.

« Le lendemain, après l'insulte parlée de votre père, m'arrivait celle de votre mère, écrite d'une encre féminine, faite de fiel. Enfin, votre départ et votre silence composèrent la vôtre, à vous !... et ce fut celle dont je souffris le plus...

— Berthe !... balbutia Antonin.

« — Berthe était fière, vous dis-je...; elle refoula ses larmes, et l'éducation de ses élèves ne se ressentit pas de cet écroulement douloureux.

« Plus tard un honnête homme se trouva sur sa route, qui lui offrit un nom honorable et l'indépendance... Oh ! l'indépendance ! sait-on toujours

ce qu'elle coûte?... Et Berthe épousa l'honnête homme contre qui vous vous battez demain. »

En achevant ce récit, la jeune femme fixa ses yeux sombres sur Antonin.

Il était toujours debout devant elle, respectueux, attendri. On voyait flotter sur son front pensif l'ombre indécise d'une hésitation suprême.

La vraisemblance et la simplicité de ce récit, rapprochées de ses propres souvenirs et de l'attitude embarrassée qu'il avait vue jadis au comte, lors de ses pressants interrogatoires, éclairaient pour lui le mystère de ce douloureux incident.

La voix de la jeune femme avait d'ailleurs des intonations vibrantes qui n'appartiennent qu'à la vérité, et, jusque dans ses notes les plus tristes, on y sentait vibrer l'innocence résignée

Antonin fit un pas en avant, et d'un ton ému :

— Je vous crois, Berthe, dit-il.

— C'était la parole que je voulais entendre de votre bouche, répondit-elle avec une joie profonde.

— Combien vous avez dû me maudire !

— Je vous ai plaint seulement : vous faisiez une action mauvaise.

— Et vous m'avez pardonné?

— Que serait donc un cœur de femme sans le pardon?

— Oh!... vous êtes mille fois généreuse! tandis que je n'étais qu'un fou cruel.

— Cruel! oui! répéta-t-elle en serrant ses mains l'une dans l'autre par un geste désolé.

— Voyez..., vous m'en voulez encore.

— Dieu m'en préserve! votre vue m'a fait mal d'abord, puis elle a éveillé en moi un sentiment de colère. Aujourd'hui... je n'ai que de l'oubli!

— Ah! l'oubli! fit-il avec amertume, trouvez-vous donc que ce soit si facile de se le procurer?

— Est-ce bien à moi qu'il faut le demander?

— Eh! croyez-vous, parce que ma vie est plus accidentée, qu'elle ait été plus douce que la vôtre?

— Je ne sais : sa propre douleur ne se mesure pas à celle du prochain.

— J'ai subi la torture des sentiments les plus opposés.

— J'ai souffert celle de me sentir méconnue.

— Perdre la foi!... savez-vous ce que c'est, Berthe?

— Perdre l'espérance ! l'avez-vous éprouve, Antonin ?

— Je croyais vous avoir à jamais bannie de mon cœur.

— Je sentais bien, moi, que je ne vous bannirais pas de mon souvenir.

— En vous revoyant, la haine aveugle parlait encore en moi.

— En vous retrouvant, j'ai compris que je ne pouvais plus vivre avec votre mésestime.

— Et maintenant que vous avez daigné parler, enfin, Berthe... Berthe, ces six ans horribles s'effacent de ma vie comme un jour de souffrance envolé.

Il se tut. Elle restait le front penché, bercée par cette idéale musique de la voix chère.

L'ombre tombait des pins grêles; le ruisseau caressait ses rives avec un bruit mélancolique; des frissonnements d'insectes agitaient l'herbe; une brise chaude courait dans les cheveux.

Et, grandissant avec ce voluptueux silence, l'amour renaissant palpitait dans leurs deux cœurs.

Comme pour rompre le charme dangereux de

cette minute attendrie, la voix de Marie se fit entendre.

— Petite mère, disait-elle, Bébé s'est endormi dans l'herbe.

Berthe sursauta et courut à son fils.

Antonin eut un tressaillement. Quelle ironie!... à l'heure où il retrouvait Berthe, sa jeunesse, sa passion, elle lui apparaissait épouse et mère!

La jeune femme revenait à lui, son fils dans les bras, Marie pressée contre elle.

— Voici mes chères consolations, dit-elle en les montrant par un geste adorable.

Hélas! quel réveil! ces beaux anges roses étaient les enfants du capitaine Aubépin.

Antonin détourna la tête.

— Adieu, madame! dit-il d'une voix sourde; qui sait si je vous reverrai jamais!

— Au moins, saurez-vous la vérité. Adieu! mon but est rempli.

Elle lui fit, de la tête et du sourire, un salut où la dignité la plus noble s'alliait à une grâce touchante, et reprit à pas lents, sans se retourner une seule fois, le chemin de la maison Nicolle.

Le jeune homme, immobile sur la lisière du

petit bois, regarda longtemps son ombre élégante onduler entre les blés.

Puis, quand elle eut disparu, ses yeux avidement attachés sur la maison, y virent s'allumer, comme une étoile, la lampe de nuit de Berthe.

XII

Le 15 août, un soleil radieux rayonna sur le camp en fête.

L'activité la plus vive y régnait, prélude indispensable de l'animation bruyante de cette journée de chauvinisme et de plaisir.

Les baraques étaient couvertes de feuillage ; des guirlandes de mousse, piquées de fleurs éclatantes, s'enlaçaient autour des drapeaux habilement disposés.

Les tentes se pavoisaient ; des inscriptions militaires, des trophées, des transparents préparés pour l'illumination du soir, donnaient à chaque rue de la ville de toile un aspect bizarre et joyeux.

Dès midi, les soldats vont et viennent, affairés, satisfaits.

La plaine se remplit d'équipages de toutes sortes. Le chemin de fer déverse sur les deux Mourmelons des flots de curieux.

Les Anglais sont en majorité ; ils ont en perspective une journée bien remplie.

Une société parisienne, débarquée du matin, s'était placée au premier rang de la foule, et contemplait ces scènes militaires avec curiosité.

Elle se composait de deux jeunes gandins d'une précoce décrépitude, tout à fait dans le mouvement ; d'un homme d'âge incertain et de prétentions positives, enfin de deux femmes : mademoiselle Z..., l'excellente artiste dont la voix fait fureur à l'Opéra, et madame de B..., une déclassée du grand monde, qu'une aventure éclatante avait jetée dans la vie interlope.

L'homme d'âge incertain conservait des vestiges d'ancienne beauté soigneusement entretenus.

Sa taille était encore souple, sa jambe élégante, sa démarche ferme, son œil vif, son teint bien fait, ses cheveux ébénisés et ses dents neuves.

Il se montrait d'une exquise amabilité pour mademoiselle Z..., dont il paraissait être le familier.

Lorsque l'empereur décora les officiers qui lui furent présentés par le maréchal, le monsieur d'âge incertain équilibra un monocle dans son œil gauche, et toisa les heureux élus d'un air impertinent.

— Votre fils est-il de la petite fête? demanda mademoiselle Z...

— Mon fils est trop jeune pour être de ceux-là, répondit-il.

— C'est dommage.

— Oui, j'aurais trouvé piquant de voir ce garçon, qui est militaire contre mon gré, se faire étoiler par un Napoléon.

— Mon cher comte, si vous êtes si légitimiste que cela, que venez vous donc faire ici?

— Je viens vous accompagner, madame, puisque vous avez bien voulu m'admettre à l'honneur d'être votre patito.

— Alors, que parliez-vous de votre fils?

— C'est qu'il est ici.

— Ici?

— Mon Dieu, oui! quelque part par là, dans ces bataillons qui s'agitent.

— Montrez-le-moi.

— Je ne demande pas mieux..., quand je l'aurai découvert.

— Comment ! comment ! exclama la voix moqueuse de madame de B..., M. le comte de Curnil est donc marié ?

— Je le suis extrêmement peu, répondit le comte avec aisance; mais assez toutefois pour posséder à mon actif un grand et beau chasseur à pied.

— Ah ! c'est un chasseur à pied ?... Eh bien, les voici qui ouvrent le défilé.

— Ils ont, ma foi, bon air !

— Désignez-nous votre héros.

Le comte de Curnil se mit en devoir de passer à son tour sa petite revue paternelle, et, quand la 4e compagnie du bataillon de chasseurs passa devant lui :

— Vicomte ! cria-t-il en agitant le bras.

A ce titre, qu'il ne portait guère au corps, mais qu'il était habitué à entendre dans la bouche de son père, Antonin tourna la tête, reconnut le comte, salua et passa avec un geste qui signifiait :

— A bientôt.

Quand le défilé eut cessé, quand les troupes se furent dispersées, que l'empereur et le jeune prince furent rentrés au quartier impérial, Antonin, revenant sur ses pas, rejoignit la société parisienne.

Il ne fallait rien moins que le respect qu'il avait toujours montré envers son père pour le décider à l'aborder avec un front calme.

Il était dans la plus mauvaise disposition du monde pour témoigner une affectueuse déférence à cet homme, peu soucieux de sa dignité, qui se compromettait ouvertement en compagnie douteuse.

En outre, le récit de Berthe avait ouvert dans son cœur mille sensations chaudes et vivaces.

Son père lui apparaissait depuis la veille comme l'ennemi de son bonheur, la cause première de toutes ses tristesses.

Le comte présenta son fils à ces dames, qu'Antonin salua froidement, et à ces messieurs, qu'il voulut bien honorer d'une inclination de tête assez gourmée.

— Je savais bien, vicomte, que vous deviez être au camp, lui dit son père; mais, du diable

si je me souvenais du numéro de votre bataillon ! Ces choses-là n'ont jamais pu m'entrer dans la tête.

— Il est fort heureux que vous m'ayez aperçu, car je passais sans vous voir, et j'allais directement rejoindre ma mère.

— Votre mère !... Quelle plaisanterie !

— Elle a bien voulu me donner quelques jours.

— Au camp ?

— Près du camp.

— La comtesse de Curnil ici... voilà un de ces hasards !... Je cours lui présenter mes devoirs.

Il s'inclina devant ses compagnes.

— Vous voulez bien me le permettre, mesdames ? la chose est assez piquante pour mériter votre indulgence.

—Faites, faites, mon cher comte, dit madame de B... avec un sourire indifférent.

— Nous serions désolés d'entraver une réunion conjugale qu'il faut de telles circonstances pour mener à bien, ajouta mademoiselle Z... en prenant le bras du moins laid des deux gandins.

Le comte se mordit les lèvres.

— Je suis à vous dans un instant, dit-il ; ce n'est point ma faute si ma femme donne à nos rares entrevues toute l'allure d'une bonne fortune.

Il pirouetta et rejoignit Antonin, qui, raide et mécontent, l'attendait à deux pas.

Le père et le fils descendirent au village en parlant de choses indifférentes. Sur le seuil de la maison Nicolle, ils rencontrèrent le chapeau bleu impérial, qui leur apprit que la comtesse, un peu souffrante, venait d'être emmenée, presque entraînée, par M. de Lestenac, dans une promenade circulaire autour du camp, au moyen d'un breack appartenant à l'état-major général, qu'un officier de ses amis avait mis à la disposition de Louise.

M. de Lestenac et un jeune aide de camp du maréchal, dont il venait de faire la connaissance, escortaient ces dames.

Ils venaient de partir ; on pouvait peut-être encore apercevoir à l'horizon le plumet tricolore du bel officier.

Antonin fut assez content de cette diversion apportée aux tristesses de sa mère, et qui l'arra-

chait lui-même, pour une partie de la journée, aux obsessions et aux larmes qu'il avait bravées la veille.

Le comte ne parut pas trop fâché non plus.

— Vicomte, dit-il, croyez-vous que je puisse avoir l'honneur de me représenter dans la soirée chez la comtesse?

— Faites mieux, dit Antonin, qui espérait une grande distraction pour sa mère de la présence d'un tiers.

— Quoi donc?

— Offrez-lui votre bras pour la conduire à la *Retraite aux flambeaux*.

— Très-volontiers. C'est un joli spectacle?

— Infiniment curieux.

— Je viendrai me mettre à ses ordres. Je vais, en attendant, rejoindre ma caravane de Parisiens.

Ils se séparèrent. Le comte prit la route du Grand-Mourmelon, et retrouva, non sans peine, dans le cabinet le moins banal de l'hôtel des *Trois-Pignons*, les deux couples qu'il escortait, et qui témoignèrent une joie modérée de son prompt retour.

Le capitaine Aubépin, décoré de la main de

l'empereur, rentra sombre et muet à la maison Nicolle, où Berthe l'avait précédé.

Soumise aux convenances, elle s'était rendue à la revue, seule, souffrante, sans forces, soutenue seulement par son énergique volonté.

Elle s'était réunie à un groupe de femmes dont les maris attendaient la même récompense que M. Aubépin.

Elle avait trouvé le courage d'échanger des félicitations avec elles, de sourire, de regarder, de s'intéresser à cette cérémonie toujours émouvante quand un être cher y prend part.

Quand son mari, sans avoir même cherché son regard, fut rentré dans les rangs, quand la représentation fut finie pour elle, elle se glissa dans la foule, et reprit à travers champs le chemin de sa maison.

Depuis la veille, il s'était fait en elle un grand apaisement. Le poids écrasant de la calomnie ne l'accablait plus d'une manière aussi lourde. Antonin avait cru à sa parole, Antonin avait imploré son pardon.

Elle était relevée à ses yeux, elle attendait patiemment de l'être aux yeux de son mari.

Berthe n'avait pas redouté les indiscrétions de la petite Marie ; elle était prête à dire au capitaine la démarche qu'elle avait faite, et à renouveler pour lui le récit de cette époque fatale.

Elle avait gardé le silence tant qu'elle avait cru pouvoir préserver de toute atteinte le repos de l'homme dont elle portait le nom ! mais, puisque ce repos n'avait pas été respecté, elle entendait le lui rendre elle-même.

Quand le capitaine Aubépin rentra, ses enfants lui sautèrent au cou, avec des cris de joie et des caresses.

Il fallut admirer la croix toute neuve, toucher le brillant joujou, l'épingler, le détacher : le père se prêtait à tout.

Les enfants épuisèrent enfin leur curiosité, et retournèrent à d'autres jeux sous la tonnelle.

Berthe, à son tour, vint prendre la croix d'honneur dans ses mains frémissantes. Elle la regarda longuement, pieusement ; puis, tout à coup, y déposant un baiser :

— Auguste, dit-elle, la porterez-vous demain ?

— Sans doute. Pourquoi ? Que voulez-vous dire ?

— N'est-ce pas demain que vous avez une rencontre?

— Qui vous l'a dit?

— Je l'ai deviné.

— C'est demain.

— Eh bien! que cette croix vous protége! car vous allez vous battre pour une honnête femme qui fut toujours, toujours, entendez-vous? digne du nom que vous lui avez donné.

Le capitaine tressaillit et regarda la jeune femme.

— Puissiez-vous dire vrai! fit-il avec rudesse.

Et, sans manifester le moindre désir de prolonger cet entretien poignant, il passa dans la seconde pièce.

Ce n'était pas, certes, qu'il fût indifférent aux explications que sa femme, pour la première fois, paraissait disposée à lui donner.

Cette phase nébuleuse de la jeunesse de Berthe excitait toujours sa curiosité passionnée.

Mais, nature rude à lui-même comme aux autres, il ne voulait se laisser influencer ni par l'émotion, ni par la crainte, ni par la conviction,

avant d'avoir vengé son honneur compromis dans la personne de madame Aubépin.

— Si je la savais coupable, sûrement, pensa-t-il, demain ma main tremblerait de haine; si je la croyais innocente à n'en pouvoir douter, mon cœur s'attendrirait peut-être. Je ne veux rien savoir, parce que je ne veux pas faiblir devant M. de Curnil.

Mais après le duel!... oh!... après!... comme il accourrait vers elle et lui demanderait compte, minute par minute, de ce passé pour lequel, sans le connaître encore, il allait affronter la mort.

La mort!... si elle venait pour lui!... Eh bien! que lui importerait alors? Dans la lumière immense qui se ferait en lui, combien petites seraient ces misères humaines et ces passions qui faisaient encore battre follement son cœur!

Il y avait une certaine grandeur dans la résolution du capitaine; il ne s'en départit pas Il écrivit le reste du jour, mit en ordre ses papiers, régla quelques affaires.

Puis il appela ses enfants, se montra pour eux d'une tendresse inépuisable, les couvrit de caresses

et évita soigneusement de se trouver un instant seul avec Berthe.

La pauvre femme n'avait plus, dans son cœur partagé, qu'une ardente prière :

« Gardez-les tous *deux* demain, disait-elle, ô mon Dieu ! mais conservez un père à mes enfants. »

La nuit vint, pleine d'étoiles et de transparences idéales ; vers elle montait le tumulte grandissant du camp.

On y procédait, sur une étendue de plus de deux lieues, aux illuminations variées, brillantes et pittoresques qui lui donnaient, ce soir-là, un aspect merveilleux.

Les foules des jours précédents et de la matinée même ne donnaient qu'une idée incomplète de celle qui se réunissait, la nuit venue, pour assister au spectacle féerique de la *Retraite aux flambeaux*.

La foule avançait donc, pressée, bruyante, animée par les joyeux dîners que les guinguettes du pays avaient offerts aux touristes.

La petite société parisienne, que le comte de Curnil avait abandonnée, n'était pas la dernière

en entrain, en bons mots, en hardiesses de toutes sortes.

Ces dames pénétraient dans les gazons réservés, riaient au nez des sentinelles, et venaient coller leurs museaux roses aux grilles du quartier impérial, derrière lesquelles les officiers généraux se groupaient autour de l'empereur.

Les jeunes gandins, que cette journée de villégiature martiale avait achevé d'émanciper, renchérissaient encore sur les gentillesses de leurs compagnes.

Le comte de Curnil, fidèle à sa parole, avait pris après dîner la route de la maison Nicolle, et s'était présenté dans l'étroite chambrette de sa femme avec autant de désinvolture que dans un salon parisien.

Après une heure de conversation légère et spirituelle, il regarda sa montre, rappela que la *Retraite aux flambeaux* avait lieu à neuf heures et pria la comtesse de vouloir bien lui faire l'honneur d'accepter son bras pour y assister.

La comtesse, brisée moralement, fit quelques difficultés et, pressée par son fils, consentit enfin à jouir de ce coup d'œil.

M. et madame de Lestenac les rejoignirent, et comme la voiture de l'état-major était encore galamment à la disposition de Louise, ils y montèrent tous pour parcourir sans fatigue le front de bandière illuminé.

Un peu auparavant, M. Aubépin, Berthe et la petite Marie avaient pris la même direction.

M. Lémincé, sa femme et un couple militaire de leurs relations ne tardèrent pas à les suivre.

Il ne resta plus à la maison Nicolle que le chapeau bleu-impérial lisant la Bible, et Lambert qui veillait près de Bébé en fumant une pipe splendidement culottée.

En face du quartier impérial, un millier de soldats, portant chacun une torche allumée, encadraient cinq cents clairons, cinq cents tambours et toutes les musiques régimentaires, prêts à attaquer au premier signal, dans un ensemble formidable, la *Retraite de Crimée*.

Neuf heures sonnèrent.

Un coup de canon retentit.

Cette brillante armée de musiciens, avec un admirable accord, exécuta de pied ferme les pre-

mières mesures de cette *Retraite* si connue, si entraînante et si martiale.

Puis elle s'ébranla, — masse lumineuse, harmonique et sonore, — et vint en droite ligne au quartier impérial, qu'elle semblait vouloir prendre d'assaut.

Les torches jetaient des lueurs fulgurantes; une transparente fumée jouait autour des visages mâles; les notes éclataient comme des fanfares infernales; la marée d'hommes et d'instruments montait toujours.

Enfin elle toucha les grilles; un pas de plus, elle les brisait. Il y eut un arrêt instantané parmi les marcheurs, non parmi les joueurs.

La première reprise de la *Retraite de Crimée* fut répétée avec un entrain nouveau; puis le flot mouvant s'ouvrit, se sépara en tronçons enflammés, et se dispersa dans la plaine; la musique de chaque régiment allait rejoindre son corps.

La *Retraite aux flambeaux* était finie, comme ensemble, et s'en allait mourante à travers les rues éclairées.

La foule jeta des hourras frénétiques et se ré-

pandit dans tous les sens pour admirer de plus près les illuminations.

M. et madame Aubépin parcouraient le front de bandière, montrant complaisamment à Marie les peintures patriotiques environnées de lampions, les feuillages suspendus et les arcs de triomphe naïfs.

L'enfant ouvrait des yeux ravis, frappait ses petites mains, et voulait tout voir.

Le père la suivait volontiers; qu'importait à la mère?

Ils avaient déjà parcouru un espace assez considérable, et se trouvaient en face d'une série de tentes moins éclairées, dont un coup de vent intempestif venait d'éteindre en partie les feux.

Berthe voulut retourner sur ses pas. Marie, qui voyait d'autres lumières à l'horizon, résista suivant sa coutume, et ils marchèrent encore en avant dans une obscurité relative.

Tout à coup, le capitaine dressa la tête avec étonnement.

Un bruit sourd, répété, croissant, se faisait entendre, quoiqu'il fût difficile de préjuger d'où il partait.

C'était comme un galop furieux de cheval emporté, ou plutôt de chevaux emportés, comme une charge de cavalerie à travers le camp.

Cela paraissait si extraordinaire, que le capitaine, soupçonnant vaguement un danger, rappela sa fille qui courait en avant, et la tint pressée contre lui.

Qu'était-ce donc en réalité?

Une vingtaine de chevaux de lanciers, effrayés par le tapage indescriptible de la retraite et la vive clarté des illuminations, avaient rompu leurs liens, entraîné leurs piquets, et parcouraient à fond de train, comme une trombe vivante, le front de bandière dont ils occupaient toute la largeur.

A la lueur de l'illumination, M. Aubépin les vit apparaître, crinière au vent, semblables à des bêtes apocalyptiques, faisant résonner le sol sous leurs sabots affolés.

Berthe, terrifiée, restait immobile.

Marie fit un cri. Son père l'enleva dans ses bras, appela Berthe, et se jeta désespérément du côté des tentes.

Ils avançaient comme le vent.

Berthe essaya de fuir. Trop d'émotions l'avaient

brisée. Cette dernière secousse la trouva sans forces. Ses pieds faiblirent... elle fit des efforts stériles pour s'élancer assez vite... et le galop infernal croissait toujours!

— Maman ! maman ! criait Marie.

Berthe sentit un souffle haletant brûler son visage ; un hennissement sonore l'assourdit ; des animaux, ivres de peur, bondirent autour d'elle, et elle tomba enroulée dans les cordes flottantes qui les retenaient attachés l'un à l'autre.

Détail terrible de cette panique (historique), les piquets avaient cédé sous l'effort collectif des chevaux, mais sans leur rendre une entière liberté.

Rivés ensemble dans cette course folle, comme à l'écurie, ils balayaient tout sur leur passage, et les bois traînants, qui rebondissaient derrière eux, augmentaient encore leur terreur.

Berthe jeta un cri horrible en se sentant emportée par ce tourbillon vertigineux.

Frappée à la tête par un piquet, déchirée dans tout son corps, ses yeux ne voyaient plus, mais son oreille percevait encore là-bas, déjà bien loin, la voix de Marie, qui criait :

13.

— Maman ! maman !

Elle essaya de répondre : un râle déchirant vint seul à ses lèvres.

Dans son cerveau, secoué par des cahots insensés, une pensée se dessinait avec une netteté étrange : puisqu'elle serait morte, *ils* ne se battraient pas.

Les cordes se resserraient de plus en plus autour d'elle, le brouillard envahissait son esprit.

— Auguste !... Antonin ! balbutia-t-elle dans un souffle d'agonie.

Et elle ne sentit plus les souffranccs de son corps déchiré.

Le capitaine Aubépin, les cheveux hérissés d'horreur, jeta sa fille au seuil d'une tente, et s'élança derrière les chevaux avec des appels désespérés.

Autant chercher à atteindre le vent.

La bande sinistre dévorait l'espace, semant la terreur sur la route. La foule fuyait éperdue, les soldats couraient, la confusion était au comble, et les plus grands malheurs devenaient imminents.

Le tambour-major d'un régiment de ligne, qui rentrait avec la musique à son campement, eut une subite inspiration.

Il fit un signe : ses hommes, tournant sur eux-mêmes, se présentèrent, torches en mains, aux chevaux échappés.

Cette ligne de feu, qui leur coupait brusquement le passage en les éblouissant, les arrêta net.

Frémissants et couverts de sueur, ils se laissèrent approcher par les soldats accourus.

Ce fut alors qu'avec une horreur indicible les assistants découvrirent une femme enlacée dans les cordes, dont elle n'avait pu se dégager.

Elle semblait morte.

Sa tête, préservée par ses mains sanglantes, retombait, blanche, sur le sol, au milieu des cheveux épars. Ses vêtements étaient en lambeaux ; ses pieds, pleins de sang et de terre.

Il n'y eut dans cette foule qu'un cri de suprême pitié.

Les chevaux s'étaient arrêtés non loin d'une petite construction placée sur le front de bandière, ancienne poudrière, qui servait alors

à déposer les cibles et autres objets nécessaires au tir.

Contre ces murailles, les promeneurs effarés s'étaient réfugiés, et ce fut là que des soldats transportèrent avec mille précautions le corps inerte.

Un médecin militaire, averti par la voix publique, si prompte à colporter les mauvaises nouvelles, arrivait en même temps que M. Aubépin.

Le malheureux capitaine, qui venait de fournir une course épuisante, se laissa tomber près de Berthe sans pouvoir prononcer un mot.

—Grand Dieu! c'est madame Aubépin! s'écria la voix altérée du docteur Lémincé, qui accourait rejoindre son confrère au premier bruit d'un accident.

— Madame Aubépin! répéta madame Aurélie en élevant les bras au ciel, morte!.. Son secret va t-il donc m'échapper?

Le docteur s'agenouilla, souleva la tête de Berthe, et interrogea avidement son pouls.

Un bien faible battement s'y faisait encore sentir.

—Vite, un moyen de transport, dit-il en se relevant, et nous la sauverons... peut-être.

Cette parole parut rendre un peu d'énergie au capitaine accablé.

On s'agita aussitôt pour se procurer un brancard.

Pendant qu'on courait à cette recherche, une voiture s'approchait curieusement de la petite poudrière, pour se rendre compte du motif d'un tel rassemblement.

Le docteur envisagea les nouveaux venus, et fit un geste de satisfaction en courant à la voiture.

— Madame de Lestenac, dit-il, et vous aussi, madame la comtesse, veuillez nous céder cette voiture pour transporter notre blessée.

— Un accident ?

— Hélas !

Sans autre explication, les deux dames descendirent avec empressement, et les trois hommes disposèrent commodément les coussins.

Les dernières torches de la *Retraite de Crimée* éclairèrent lugubrement le docteur, son collègue et le capitaine soutenant le corps de Berthe, qui fut déposé dans la voiture.

Antonin la reconnut alors et devint livide.

— Qui donc l'a tuée ? murmura-t-il en jetant un regard farouche au capitaine Aubépin.

Celui-ci l'entendit, redressa la tête, et ses lèvres frémirent; mais il tenait encore la main de Berthe, et se tut.

Le docteur sauta près de la blessée, et le sinistre cortége se mit en marche, au pas, suivi des amis, des ennemis et des curieux.

Le comte de Curnil n'avait fait qu'entrevoir, à la clarté rouge des torches, le visage mourant de Berthe, et pourtant un souvenir l'inquiétait.

Il est certaines figures qui ne peuvent être oubliées, et les circonstances dans lesquelles il avait autrefois vu celle de Berthe avaient été de nature à l'impressionner.

Il marchait pensif derrière la voiture. Près de lui marchaient Antonin et le capitaine, si absorbés tous deux, qu'ils ne s'apercevaient même plus de leur mutuel voisinage.

— Vicomte, dit tout à coup à voix basse le comte de Curnil, c'est bien elle, n'est-ce pas?

— C'est elle! répondit brièvement Antonin, dont la jeunesse, qu'il avait crue morte, saignait par les mille plaies de Berthe.

On arrivait à la maison Nicolle.

Le docteur et ses aides reprirent leur fardeau, qu'ils montèrent péniblement, et le déposèrent enfin sur un lit dans la chambre du capitaine.

Louise de Lestenac, larmoyante, et madame Aurélie, consternée, restèrent près de la mourante, que les médecins entouraient.

Les curieux s'étaient arrêtés à la porte extérieure.

La famille de Curnil se retira dans la chambre de la comtesse.

Une consternation morne régnait dans cette petite colonie. Les événements passés, la catastrophe présente, les événements du lendemain, pesaient sur tous les cœurs et sur quelques consciences.

Le père, la mère et le fils, serrés les uns contre les autres, dans cette chambre étroite, étaient tristes, troublés, et se regardaient avec méfiance, semblant se demander mutuellement compte de leur part de responsabilité dans cette série de malheurs.

Antonin, le premier, obéit au sentiment de justice qui le portait à élucider une question obscure.

— Monsieur le comte, dit-il, je dois me battre

demain avec le mari de cette infortunée jeune femme.

— S'agit-il du présent ou du passé? interrogea le comte.

— Il s'agit du passé... et ce duel aura lieu par ma faute! sanglota la comtesse.

— Par votre faute, comtesse!... que dites-vous donc là?

Antonin raconta succinctement ce qui s'était passé entre sa mère, madame de Lestenac et madame Aubépin d'abord, puis entre lui, sa mère et le capitaine.

Le comte, très-attentif, blâma, en termes mesurés, la précipitation de langage de la comtesse et approuva son fils d'avoir soutenu sa mère.

— Tout cela est d'autant plus triste, continua douloureusement Antonin, que j'ai eu l'honneur de voir madame Berthe Aubépin et qu'elle m'a convaincu d'une innocence que vous connaissez mieux que personne, mon père.

Le comte se mordit la moustache, et regardant son fils de côté :

— Vicomte, dit-il, êtes-vous bien guéri mais

là... totalement guéri de cette passion folle, qui a fait tant de mal à vous et à d'autres?

— Oui, répondit Antonin en essayant de raffermir sa voix dont le timbre ému semblait dire « non ».

— Hum!... alors, je vois moins d'inconvénients à vous avouer qu'en effet cette petite personne... mademoiselle Lenoble, je crois, fière comme une infante et délicate comme une hermine, me joua le mauvais tour de s'indigner, après m'avoir laissé tomber sottement à ses pieds comme un Céladon vulgaire.

— Ah! vous le reconnaissez! interrompit la comtesse.

— Je n'en fus que plus ridicule, quand elle sortit, la tête haute, sur vos pas, comtesse, qui étiez arrivée si mal en point pour mon amour-propre.

— Monsieur, dit la comtesse, il ne faut pas jouer avec l'honneur d'une femme... fût-elle une simple institutrice.

— Une institutrice ainsi faite, comtesse, excusait beaucoup de folies.

— Que n'avez-vous avoué tout cela plus tôt à votre fils!

— Vous êtes charmante, en vérité! avec cela que c'est agréable de conter à un fils de vingt-deux ans qu'on a voulu connaître sa fiancée, qu'on l'a trouvée belle, qu'on s'est laissé emporter par la situation, par le printemps, que sais-je?... qu'on lui a manqué de respect et qu'on a été vertement remis sur ses pieds...

— Vous dites, mon père?...

— Je dis, je dis... que la trahison possible de mademoiselle Lenoble flattait ma vanité et guérissait votre folie... Voilà pourquoi je vous y ai laissé croire.

— Ah! monsieur le comte, que votre franchise nous eût été bonne à tous!

— Pas à mon orgueil, mon cher ami, et pas à votre amour non plus.

— Eh bien! je serais heureux aujourd'hui.

— Le beau mariage!... Vous?... vous seriez coulé... militairement parlant; tandis que j'ai des promesses excellentes à votre égard, en bon lieu, et que vous pouvez épouser, quand vous le voudrez, la riche et jolie Zoé de Blévillard.

— Monsieur le comte, et vous aussi, ma mère, dit Antonin avec fermeté, veuillez, je vous en

prie, à partir d'aujourd'hui, ne plus me parler de mademoiselle de Blévillard, que je n'épouserai jamais... jamais... ni aucune autre.

— Vous êtes entêté, vicomte... Mais je n'en persiste pas moins dans mon opinion ; il vaut mieux que les choses se soient passées de la sorte.

— Eh bien ! non, s'écria la comtesse, non, votre légèreté a froissé votre femme, désolé votre fils et déshonoré madame Aubépin.

— Déshonoré !... Le croyez-vous, vraiment ?

— Il n'est que trop sûr que les suites de cette déplorable histoire, où vous n'avez pas le beau rôle, mon cher comte, ont troublé un bon ménage et vont mettre demain, face à face, votre fils et le mari de cette infortunée.

— Permettez... je crois bien que si vous aviez mieux pratiqué la charité évangélique , ma chère amie, les choses ne seraient pas allées si loin. Je veux cependant bien reconnaître que c'est moi qui, jadis... Enfin, je vais tâcher de réparer cela.

— Le duel importe peu, mon père... ce qui est urgent, c'est de rendre la paix au ménage de la pauvre Berthe.

— Je ne tarderai pas une minute alors.

Le comte se leva.

— Mais elle se meurt, hasarda la comtesse.

— Mais son mari vit... et m'entendra.

— Je vous remercie, mon père, dit Antonin.

Le comte sortit vivement et se trouva face à face, sur la porte de la seconde chambre du capitaine, avec celui-ci, un médecin et M. de Lestenac.

Ils prenaient des mesures pour faire venir promptement de l'hôpital les objets nécessaires au pansement.

La figure du médecin était significativement soucieuse.

— Monsieur, dit le comte avec noblesse, en abordant le capitaine Aubépin qui fit aussitôt avec lui quelques pas dans la chambre, je suis le comte de Curnil et je réclame instamment de vous une minute d'attention.

Le capitaine le regarda durement.

— Si vous êtes le comte de Curnil, dit-il, vous devez savoir que ce nom seul m'est pénible à entendre.

— Je viens essayer de détruire cette impression

bien légitime, monsieur, en m'accusant de tous les malentendus et de tous les malheurs dont j'ai été la cause.

— Vous avez en effet, monsieur, joué jadis un assez triste rôle.

— J'ai joué celui d'un fou d'abord, d'un sot ensuite, et je jouerais celui d'un misérable si je n'avouais hautement que, par ma hardiesse et ma vanité, j'ai pu compromettre une honnête fille qui est devenue une honnête femme.

— Monsieur le comte...

— Une honnête fille... dont la réserve et la dignité auraient dû m'imposer le devoir de convenir plus tôt de mes torts.

— Voici une bien tardive explication, dit le capitaine d'un ton incrédule; puis-je savoir ce qui vous pousse à une confession *in extremis?*

— Un sentiment de droiture, monsieur. J'arrive, j'assiste à un malheur affreux, je suis menacé demain dans la personne de mon fils, je comprends que ma légèrete coupable est l'origine d'une grande partie de ces troubles intérieurs, et j'hésiterais?... Non, monsieur, malgré l'inoppor-

tunité apparente de cette démarche, je la fais spontanément.

Le capitaine, ébranlé par le grand air de franchise qui soulignait ces paroles, regarda son interlocuteur comme pour fouiller tout au fond de sa pensée.

— Faites-moi l'honneur de me croire, monsieur, insista le comte; je vous jure, sur la tête de madame Aubépin, que mademoiselle Lenoble, attirée chez moi par une trompeuse prière de ma part, en est sortie digne de nos respects à tous.

En parlant, les deux causeurs avaient involontairement élevé la voix. Aux auditeurs de cette scène s'étaient joints ceux des chambres voisines, ce qui donnait une solennité imprévue et positive à la loyale déclaration du comte de Curnil.

Le capitaine était trop droit lui-même pour ne pas sentir la droiture chez les autres. Un soulagement immense dégonfla son cœur.

— Monsieur, dit-il pourtant avec hauteur, je n'ai jamais soupçonné l'honorabilité parfaite de madame Aubépin, dans le passé comme dans

le présent, mais les personnes de votre famille se sont permis des doutes à ce sujet, et c'est ce que je ne dois pas tolérer.

— Ces personnes ont été induites en erreur et le reconnaissent.

— Vous seul le dites, monsieur le comte.

— Moi seul?... non pas.

Le comte se retourna à demi.

— Ma chère comtesse, et vous aussi, vicomte, n'êtes-vous pas disposés à déplorer votre erreur?

— Je l'affirme, et de toute mon âme! dit Antonin en faisant quelques pas vers son père avec une franchise noble et contenue.

Les dispositions violentes des deux adversaires avaient subi depuis la veille de profondes modifications, à la suite de ces divers incidents.

Ils échangèrent un regard apaisé.

— Et vous, comtesse? insista le comte, qui tenait à mener à bien son œuvre de réparation.

La comtesse était restée, pendant cette scène,

debout sur le seuil de sa chambre, luttant avec son intraitable orgueil.

Sa conscience l'emporta cependant.

— Monsieur, dit-elle avec une raideur indisciplinable, en s'approchant à son tour, je reconnais m'être trompée et m'en rapporter absolument aux explications que M. le comte de Curnil a l'honneur de vous fournir.

M. Aubépin salua cette femme hautaine qui consentait à s'humilier, et se dirigea vers la chambre de Berthe, où d'autres préoccupations l'attiraient.

Un homme l'arrêta. C'était un soldat qui montait l'escalier, portant la petite Marie endormie dans ses bras.

C'était à lui que le malheureux père avait jeté son enfant pour s'élancer à la poursuite des chevaux emportés. Depuis, il l'avait oubliée !...

Et ce n'était pas sans quelque peine que le brave garçon avait retrouvé la demeure de la petite abandonnée.

Le docteur Léminçé sortait de chez Berthe en ce moment. A la clarté des flambeaux, on put voir son bon visage décomposé et ses yeux gros de larmes.

Il aperçut Marie, la prit aux bras du soldat et la plaçant dans ceux du capitaine :

— Prenez-la…, dit-il avec une émotion profonde, gardez-la… remplacez-lui sa mère !…

— Berthe ?… interrogea le capitaine.

— Elle est morte ! répondit le docteur.



FIN DE LA FEMME DU CAPITAINE AUBEPIN

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE.

En vente à la même Librairie

Les Ménag... militaires, par Claire de Chandeneux.

— Deuxième série : *Les Filles du Colonel*. Un volume in-18 jésus. Prix. 2 fr. 50

— Troisième série : *Le Mariage du Trésorier*. Un volume in-18 jésus. Prix. . . . . 2 fr. 50

— Quatrième série : *Les Deux Femmes du Major*. Un vol in-18 jésus. (Sous presse.) Prix. . . . . 2 fr. 50

Voyage autour de ma tente (souvenirs militaires), par Mustapha (T. I.), officier d'état-major. Dessins de J... la, capitaine d'état-major. Un joli volume in-18 jésus. ...

Légendes militaires : — I. Je suis du régiment de Cham... II. Auvergne et Piémont; — par M. A. Fiévée. Un joli vol in-18. Prix. . . . . 3 fr. 50

Le Sergent d'Armagnac, le Ressuscité, par M. A. Fiévée. Un joli volume in-18 jésus. Prix. . . . . 3 fr. 50

Le Major Frans, scènes de la vie néerlandaise, réduction d'après madame Bosboom-Toussaint, par Albert Réville. Un volume in-18 jésus. Prix. . . . . 2 fr. 50

Marielle, par Augusta Coupey. *Deuxième édition*. Un joli volume in-18 jésus. Prix. . . . . 3 fr. 50

La Muse des enfants, poésies amusantes et morales, par Augusta Coupey. Un volume in-18. Prix. . . . . 2 fr.

Une Parisienne sous la foudre, par Mademoiselle Zénaïde Fleuriot. *Deuxième édition*. Un joli volume in-18 jésus. 2 fr. 50

Les Pléiades, par le comte de Gobineau. Un vol. in-18. 4 fr.

Souvenirs de voyage : Céphalonie, Naxie et Terre-Neuve, par le comte de Gobineau : — le Mouchoir rouge; Akrivie Phrangopoulo; la Chasse au caribou. — Un vol. in-18. 2 fr. 50

L'Espagne, *Splendeurs et Misères*. Voyage artistique et pittoresque, par P. L. Imbert. Un joli volume in-18, illustré de seize gravures de M. Alexandre Prevost. Prix. . . . . . 4 fr.

Le Brigandage en Italie, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par Armand Dubarry. Un joli volume in-18 jésus. Prix. . . . . 3 fr. 50

Les Soirées amusantes, lectures des familles, par Émile Richebourg. Douze volumes in-32. Prix de chaque volume. . 75 c.

Contes d'Hiver.	3 vol.	*Contes d'Été*.	3 vol.
Contes du Printemps. . . .	3 vol.	*Contes d'Automne*.	3 vol.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.

